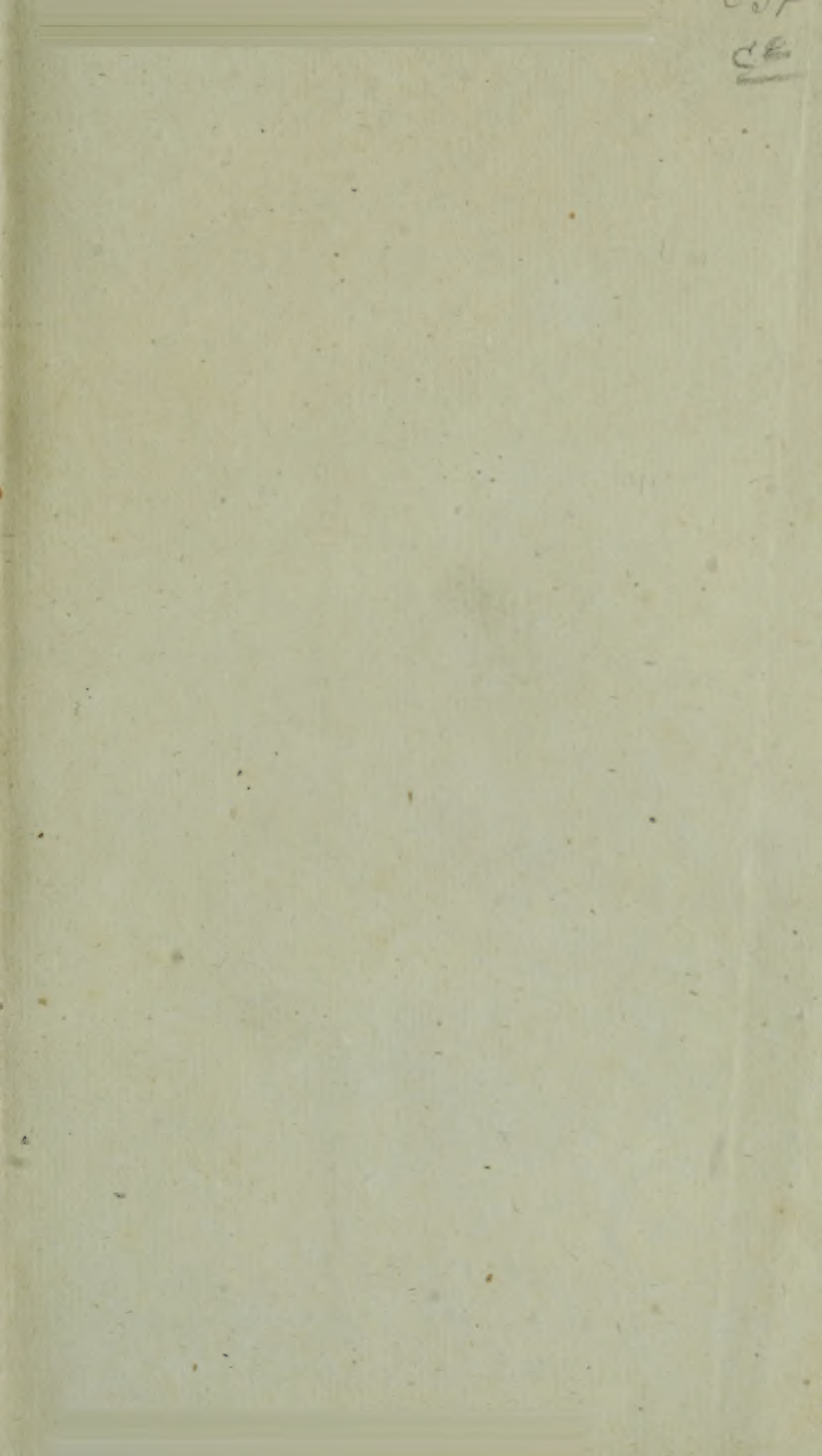




DE LA NATURE,

OU

TRAITÉ DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN,

Tiré de la Philoſophie
et fondé ſur la nature.

CINQUIEME ÉDITION,
et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura aliud sapientia dicit.
Juvenal *Satyr. XIV.*

TOME SEPTIEME.



À LONDRES,
et ſe trouve dans la plûpart des Capitales
DE L'EUROPE.

SUITE

DE LA TROISIEME PARTIE

DE LA

PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

LIVRE QUATRIEME.

DU FANATISME.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'ÉTYMOLOGIE de *fanatique est attaché au service d'un temple* : Montfaucon a trouvé des inscriptions de monument, où des citoyens distingués de l'ancienne Rome s'honoroient de ce nom : mais on peut observer que dans le tems où un consul ajoutoit à ses titres celui de fanatique, il n'y avoit encore point de fanatique dans la capitale du monde.

L'usage, depuis un grand nombre de siècles,

a fixé une autre acception au terme de fanatique, & le philoſophe eſt contraint de ſe plier à la tyrannie de l'uſage.

Le fanatiſme eſt aujourd'hui la religion des petits eſprits qui ont la tête chaude.

Le ſuperſtitieux n'eſt ordinairement qu'un être paſſif, qui végete en paix au pied des viles divinités qu'il s'eſt formées ; mais il n'y a rien de ſi actif qu'un fanatique, dont l'ame petite & cruelle ne ſe gonfle de poiſon que pour le répandre ; qui n'a de zele que pour perſécuter les hommes, une voix, que pour les maudire, & une main, que pour les exterminer. La ſuperſtition eſt ce lac infect, mais tranquille, qui ne nuit qu'à ceux qui l'approchent. Le fanatiſme eſt ce torrent embraſé qui ſe précipite du ſommet d'un volcan, parcourt la plaine pour la flétrir, & laiſſe partout les traces livides de la deſtruction.

En mettant la Paleſtine à part, il ne paroît pas que l'odieux levain du fanatiſme (*) ait

(*) On voit bien qu'il ne s'agit ici que de l'eſpece

jamais fermenté dans l'antiquité : on cite, il eſt vrai, les deux petites villes d'Ombe & de Tentyre, dont les citoyens devinrent ennemis irréconciliables, parce que les uns adoroient un dieu que les autres avoient en horreur (*); mais c'eſt, avec la mort de Socrate, un exemple unique. Jamais les Chinois, les Perſes, les Grecs & les Romains ne firent ſervir le prétexte de venger la Divinité, au malheur des humains. Fohi ne perſécuta point ceux de ſes ſujets qui n'étoient pas fideles au *Tien*; Cyrus ne révoqua point l'édit qu'il avoit donné en faveur des Juifs; jamais les archontes d'Athenes, ou les conſuls de Rome, n'ordonnerent

---

de fanatiſme qui conſiſte à perſécuter tout ce qui ne penſe pas comme nous. --- Cette horrible maladie ſe manifeſte dans les eſprits par d'autres ſymptômes différens, comme on le verra dans les articles ſuivans; & il ne paroît pas que, ſur ce ſujet, les anciens ſoient ſupérieurs à nos modernes.

(*) Immortale odium nunquàm ſanabile vulnus
Ardet adhuc Ombos & Tenthyra; ſummus utriuſque
Indè furor vulgo, quòd numina vicinorum
Odit uterque locus. . . . .
Juvenal, ſatyr. 15.

aux prêtres de Jupiter d'exterminer les adorateurs d'Anubis & d'Aſtarté ; cependant il arriva quelquefois qu'un peuple ſubjugué perdit ſon culte avec ſes loix, mais la révolution opérée dans la religion nationale n'entraîna alors aucun déſaſtre ; la multitude dut être peu affligée de la perte de ſes dieux, qui n'avoient pu la défendre : pour les philoſophes, ils ſentoient que les conquérans ne pouvoient leur ravir la Divinité, qui ſeule les conſoloit & de leur exiſtence & de leur eſclavage.

Je vais conſacrer une partie de ce livre à l'examen philoſophique de la tolérance : je parlerai des dogmes religieux qui autoriſent à verſer le ſang humain ; de la manie abſurde & féroce du proſélytiſme : mais une ſuite de raiſonnemens philoſophiques gliſſe d'ordinaire ſur les eſprits qui ne ſont pas pliés au travail de la réflexion : il faut alors ſe contenter de les traiter comme des êtres ſenſibles, & c'eſt pour cette derniere claſſe de lecteurs que les

tableaux qu'on va tracer sont principalement destinés.

L'HOMME AVEC DIEU.

Je passerai sous silence les sourdes persécutions & les petites injustices du fanatisme : je ne veux arrêter les regards que sur les tragédies sanglantes qu'il a fait jouer parmi les hommes.



CHAPITRE PREMIER.

De la Tolérance.

PART. III.

IL eſt un mot ſacré qu'on craint encore de prononcer, mais qui eſt dans le cœur de tous les hommes de bien : heureuſement les eſprits s'éclairent de jour en jour; la raiſon ſe perfectionne, & le tems vient où les nations rougiront d'avoir interdit l'uſage de ce mot ſublime, comme la France rougit aujourd'hui d'avoir méconnu pendant pluſieurs ſiecles le terme de bienfaiſance.

Ce n'eſt point au philoſophe de la nature à être arrêté ici par une prudence puſillanime : ce mot ſacré de tolérance, j'oſe le prononcer; & je déclare hautement que la vertu, qu'il déſigne, eſt le fondement de la morale, & doit être la baſe de toutes les religions.

Bayle, dans le ſiecle dernier, commença à ouvrir les yeux de l'Europe ſur la néceſſité d'admettre dans les états le mot & la choſe.

On connoît son commentaire philosophique sur ces paroles, *compelle intrare* (*) allégorie de l'évangile, qui a produit une foule de massacres; car les sectaires ne persécutent guere qu'en vertu d'allégories.

Vers le même tems, Locke, le législateur de la Caroline, écrivoit sur la tolérance : son essai en ce genre est un modele de discussion (†): les théologiens ne sauroient y répondre que comme la cour de Rome répondit à Frapaolo, c'est-à-dire, par un coup de poignard.

Le meilleur ouvrage que nous ayions sur la tolérance, est le fameux traité que composa le plus beau génie de ce siecle à l'occasion du supplice de Calas : ce livre, le plus fort qui ait jamais été écrit contre les persécuteurs,

(*) Voy. *Œuvres diverses*, tome II, page 355.

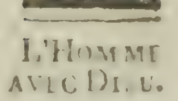
(†) Il fut imprimé sous la forme de lettres en 1689, sous ce titre : *Epistola de tolerantia ad clarissimum virum T. A. R. P. T. O. L. A., scripta à P. A. P. O. J. L. A.* Les premieres lettres initiales signifient, *theologiæ apud remonstrantes professorem, tyrannidis osorem Limburgium amstelodamensem ;* & les secondes, *pacis amico, persecutionis osore, Joanne Lockio, anglo.*

PART. III.

obtint, dès qu'il parut, tout le ſuccès qu'il mérite : il fut lu par les rois, cité par les légiſlateurs étrangers, & brûlé par le ſaint office.

Il n'eſt point inutile d'obſerver que le grand homme qui a écrit avec tant de vigueur ſur la tolérance, s'eſt montré en même tems dans ſa vie le plus grand de ſes apôtres : toute l'Europe a entendu tonner ce nouveau Démoſthene en faveur des Calas, des Sirven, des Lalli, & pour la mémoire de l'infortuné La Barre. Il s'eſt montré auſſi jaloux de faire de grandes actions que de bons ouvrages ; & ſi on lui doit une ſtatue pour ce qu'il a fait à la gloire des arts, on lui en doit une autre pour ce qu'il a fait en faveur de la vertu.

C'eſt déjà un grand préjugé en faveur de la tolérance, que tout ce qu'il y a eu de grand ſur la terre parmi les rois qui la gouvernent ou les philoſophes qui l'éclairent, ait été tolérant. Il me ſemble que la religion d'un Zoroaſtre, d'un Penn & d'un Marc-Aurele, en vaut bien une autre ; & que ſi la paix dans la croyance eſt une



erreur, il eſt doux de la partager avec les Socrate, les Locke, les Fénelon & les Monteſquieu.

Eh! quels ſont ces hommes dangereux qui oſent faire de la tolérance un crime de leſe-majeſté divine & humaine? Gens de biens de toutes les nations, liſez & jugez.

Ce ſont des prêtres qui ſont humiliés de voir qu'on rompt les barrieres qu'ils ont placées au-devant de l'entendement, qui s'indignent de ce que tout ce qui les entoure n'a pas leurs yeux & leur ame, & qui ſacrifient, ſur l'autel de la religion, des victimes qu'ils n'ont réellement immolées qu'à leur orgueil.

Ce ſont des ſouverains qui s'imaginent expier leurs attentats contre la ſociété, en ſe faiſant les vengeurs d'un Dieu qu'ils ne connoiſſent pas; c'eſt un Conſtantin, qui ſe fait perſécuteur pour expier ſes parricides; c'eſt un Philippe II, qui envoie des tigres en ſurplis pour convertir le nouveau-monde, afin de calmer les remords qu'il a de l'avoir fait dévaſter par des tigres en uniforme; c'eſt un Muley-Iſmaël, qui eſſaie ſon

cimeterre ſur les têtes des infideles, afin que le dieu de Mahomet lui pardonne de l'avoir fait tant de fois ſervir à maſſacrer les muſulmans.

Le dirai-je encore? Ces ſombres ennemis de la concorde univerſelle ſont des écrivains couverts de fange & d'opprobre, qui ont paſſé leur vie à aduler les tyrans de l'eſprit humain, ainſi qu'à déchirer les philoſophes, & qui, odieux à leur patrie, cherchent à faire tolérer leurs crimes, en s'étayant du crédit des apôtres de l'intolérance.

Les hommes perſécuteurs par ſyſtême ſont d'autant plus dangereux dans un état, qu'ils ont, par leur maniere de vivre, plus de crédit ſur l'eſprit des peuples : le cénobite, au teint pâle & livide, couvert de cilices, & revêtu des haillons de la pénitence, eſt le plus grand des fléaux pour ſes concitoyens quand il a l'ame atroce. Il y a des reſſources contre un tribunal qui proſcrit des ſectaires, mais il n'y en a point contre un ſaint qui prêche l'intolérance.

Les prêtres qui ont propagé le fanatiſme,

l'ont fait avec d'autant plus de ſuccès, qu'ils ont preſque toujours accompagné leurs attentats religieux, de ces grands ſpectacles avec leſquels on ſubjugue la multitude. Le prélat qui fit aſſaſſiner La Barre avec le fer des loix, prépara le dénouement de cette horrible tragédie, par une proceſſion ſolemnelle où il parut pieds nus & la corde au cou : les pénitens de Toulouſe, avant de provoquer l'abominable ſentence contre Calas, avoient placé ſur le catafalque de ſon fils un ſquelette qu'ils faiſoient mouvoir, portant d'une main la palme du martyre, & de l'autre la plume dont il devoit ſigner l'abjuration de l'héréſie, & qui (ainſi que l'obſerve un grand homme) écrivoit en effet l'arrêt de mort de ſon pere : on connoît les tableaux atroces dont on tapiſſoit intérieurement les *chambres de méditations* : on ſait avec quelle pompe les miniſtres de la propagande font brûler leurs victimes dans les auto-da-fés.

L'HOMME AVEC DIEU.

Je voudrois bien ſavoir ſur quels principes

on s'appuie, pour prêcher l'évangile affreux de l'intolérance.

La loi défend à un citoyen de disposer du bien d'un étranger, & elle permettroit à un prêtre de disposer de ma pensée? Mon ame est-elle moins à moi que ma bourse, mes habits, ou mon patrimoine?

Locke l'a dit, les peuples n'ont point donné à leurs souverains le droit d'asservir leur conscience; & quand même ils l'auroient fait, cette concession seroit illusoire (*); une société naissante n'a pas plus le pouvoir de prescrire ce qu'on pensera cent ans après elle, que de faire sa postérité esclave.

Les loix ne marchent jamais sans l'appareil des peines: or que font les peines quand il s'agit de convaincre mon esprit? Le cachot de Galilée lui prouva-t-il que la terre est en repos? Les bûchers de Rome ont-ils fait rétracter Descartes & l'auteur des provinciales?

(*) *Lettres sur la tolérance*, tome I des Œuvres diverses de Locke, page 14.

Il eſt de l'intérêt d'un roi d'être tolérant : le conſeil de Louis XIV ne le croyoit pas quand il fit révoquer à ce prince l'édit de Nantes : nous commençons à le croire, aujourd'hui que la Pruſſe & l'Angleterre nous battent avec nos ſoldats & nous habillent avec nos manufactures.

Il eſt auſſi de l'intérêt du genre humain d'enchaîner toutes les nations par le dogme de la tolérance : pourquoi y auroit-il des haines nationales ? Si la mer ſépare le François de l'Anglois, la bienveillance doit les réunir ; l'homme qui couvre ſa tête d'un chapeau eſt le frere de celui qui la ceint d'un turban ; le mollack qui jeûne pour jouir d'un plus grand nombre de houris, eſt le collegue du chartreux qui ſe mortifie pour être inſéré dans le martyrologe.

Si la perſécution étoit de droit divin, ce globe ne ſeroit qu'un vaſte théatre de carnage : le muſulman de la ſecte d'Ali devroit aſſaſſiner le muſulman de la ſecte d'Omar : celui-ci feroit empâler le Juif, qui pileroit dans un mortier les rois idolâtres de l'Afrique ; & tous en-

ſemble extermineroient les chrétiens, pour les punir de leurs libelles contre les polythéiſtes, de leurs croiſades & de leurs auto-da-fés.

Quand un état a le bonheur d'être fondé ſur le théiſme, il doit conſerver, comme ſon palladium, ce culte pacifique de la nature & de la raiſon : quand il s'en eſt éloigné, il doit, pour ſa ſûreté, tolérer toutes les religions. On a obſervé avant moi qu'une ſecte ne pouvoit être contenue que par une autre ſecte : dans le moral comme dans le phyſique, c'eſt de l'équilibre de forces que dépend le repos.

Des hommes de bien timides, qui avoient dans le cœur le dogme de la tolérance, mais qui n'oſoient en faire l'aveu, ont demandé quelquefois que le philoſophe appuyât ſa dialectique par des autorités ; & de beaux génies n'ont pas craint de ſe livrer à ce travail. Il y a un chapitre tout entier ſur ce ſujet dans le beau traité *de la tolérance*, & j'y renvoie : mais je déclare que ſi je voulois raſſembler tous les témoignages de ce genre dans les

livres, soit des sages, soit des sectaires, je ferois une encyclopédie, & que je croirois n'avoir encore qu'effleuré la matiere. L'HOMME AVEC DIEU.

Une autorité digne d'un philosophe est celle de toutes les nations qui aujourd'hui ont adopté avec tant de succès la doctrine de la tolérance.

On peut observer que la Chine, où tous les cultes sont tolérérés, excepté ceux qui sont intolérans, conserve, depuis près de cinquante siecles, ses loix, ses mœurs & ses usages.

La Zénobie de Pétersbourg, en plaçant sur son trône l'humanité & la tolérance, a plus civilisé les Russes en quelques années, qu'ils ne l'avoient été pendant les quatre siecles de fanatisme, où ils ne croyoient en Dieu que sur la foi de leur czar & de leur patriarche de Moscow.

Comparez la Hollande esclave des inquisiteurs d'Espagne, & la Hollande se créant une patrie après avoir brisé ses fers, & appellant dans son sein tous les cultes des deux mondes, pourvu qu'ils viennent avec les arts qui l'enrichissent, & la paix qui la rend heureuse.

L'Angleterre, sous des rois théologiens & persécuteurs, n'a eu de force que pour déchirer ses propres entrailles : mais l'Angleterre, devenue l'asyle des penseurs de l'Europe, s'est formé le plus beau des gouvernemens, a conquis la moitié d'un continent, & s'est fait la terreur d'un autre.

La tolérance au Nouveau-Monde forme un tableau encore plus frappant que dans l'ancien. Que sont ces vastes déserts que les Espagnols régissent avec le poignard & des indulgences, en comparaison de cette Caroline dont Locke a été le législateur, & de cette Pensylvanie qui a eu le courage de se faire l'égale de sa métropole?

Par-tout où les puissances sont tolérantes, les arts se perfectionnent, les lumieres s'augmentent, & les hommes sont heureux; il ne tiendroit même qu'aux peuples tolérans de subjuguer les peuples fanatiques qui les environnent, si les peuples fanatiques valoient la peine d'être subjugués.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

DES DOGMES DESTRUCTEURS.

L'HOMME AVEC DIEU.

LES gouvernemens ont laissé s'introduire, dans les religions, des dogmes essentiellement opposés au bonheur des peuples : ces dogmes, après avoir nui aux frénétiques qui les adoptent, nuisent à l'état même qui les tolere : ce sont des armes remises à des gladiateurs pour s'entre-détruire, & avec lesquelles ils renversent à la fin le théatre qui leur sert de champ de bataille.

Je n'attaque ici aucun des cultes régnans dans l'Europe moderne ; mais j'ose dénoncer à tous les souverains les dogmes dont les sectaires s'autorisent pour faire naître les guerres, les discordes civiles, & même pour justifier les régicides.

Je laisse aux musulmans mon évangile pour convertir les infideles, & mon épée pour les exterminer, est le testament de mort d'un pro-

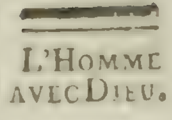
phete, qui doit être caſſé au tribunal de la raiſon.

Je ſuis venu apporter la guerre & non la paix, eſt le mot que cita Cromwel à ſon régiment d'illuminés, quand il marcha à ſa tête pour faire périr Charles Ier ſur un échafaud.

Hors de moi point de ſalut, eſt un tocſin ſonné contre tous les peuples de la terre; car, dans la religion des fanatiques, il n'y a qu'un pas de l'habitude de maudire au deſir d'exterminer.

Il y a même des allégories dans les livres ſacrés des nations, que la ſageſſe des loix devroit à jamais ſupprimer : l'Europe ſe reſſentira encore, après vingt ſiecles, des ravages qu'a cauſés dans ſon ſein l'interprétation du fameux mot *compelle intrare*, force-les d'entrer; c'eſt lui qui a été le prétexte de la révocation de l'édit de Nantes, des dragonnades & du maſſacre de la Saint-Barthelemi.

Que feroit-ce, ſi les gouvernemens examinoient, dans le ſilence des préjugés, les livres mêmes d'où ces dogmes atroces ont été tirés;



ſi on y voyoit la tyrannie dans le ciel, & ſur la terre tous les crimes diviniſés; ſi les Koulikan pouvoient s'en étayer pour autoriſer leurs conquêtes, les Meſſaline pour pallier leur libertinage, & les Malagrida pour excuſer leurs régicides?

Le tems vient où les rois oſeront regarder l'arche, ſans crainte d'être frappés de mort: on lira alors avec indignation ces codes ſacrés qu'on expoſoit fermés à la vénération des peuples; & ces mêmes livres qui ont ſervi pendant vingt ſiecles à brûler les hommes ſur l'autel du fanatiſme, ſeront brûlés à leur tour ſur l'autel de la raiſon.

Quoi qu'en diſent ces livres deſtructeurs, l'Être ſuprême eſt le pere des nations; il veille ſur les hommes qui ſe nuiſent, mais il ne nuit point: ſa ſageſſe (puiſqu'il faut parler la langue du peuple) conſiſte, non à punir les crimes, mais à les prévenir: non à anéantir les êtres, mais à les perfectionner.

L'idée d'un Dieu tyran n'eſt bonne qu'a faire

PART. III.

des eſclaves & des deſpotes, des bourreaux & des victimes.

Eloquent Platon, ſage Morus, vertueux Saint-Pierre, vous voulez ramener ce globe entier à la paix univerſelle : ſi une rêverie auſſi ſublime peut jamais ſe réaliſer, c'eſt en ramenant tous les hommes au culte de la nature.



CHAPITRE III.

Du Prosélytisme.

L'HOMME AVEC DIEU.

Je ne connois que trois cultes qui aient inſpiré à leurs miniſtres la rage du proſélytiſme. -- Les légiſlateurs de l'antique Egypte, de la Chine, de la Bactriane, & en général les polythéiſtes ne firent point un art de convertir les hommes : ils leur laiſſerent leur conſcience, qui leur appartenoit avec autant de droit que la maiſon qu'ils avoient bâtie & le champ qu'ils avoient défriché.

Comme le proſélytiſme eſt une des branches du fanatiſme qui a le plus troublé la terre, je ſerai contraint de m'étendre un peu ſur ſon hiſtoire : au reſte, je ne démentirai point mes principes ; je prie mes concitoyens de peſer mes opinions plutôt que d'y croire. Quand je me ſuis propoſé d'écrire la vérité, j'ai demandé des lecteurs qui, en quittant mon livre, ſuſſent interroger leurs cœurs, plutôt que des proſélytes qui ne ſuſſent que propager mes ſyſtêmes.

ARTICLE PREMIER.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR LA MANIE DE CONVERTIR.

I^e PART. III.

IL y a un trait admirable dans l'évangile de l'Europe : des apôtres veulent faire descendre le feu du ciel sur des Samaritains, & le messie leur en fait des reproches amers : ce grand homme savoit bien que toute législation doit être fondée sur l'équilibre des délits & des peines ; que Samarie n'étoit point Sodome, & qu'on ne commande pas de croire, de la même façon qu'on punit les outrages contre la nature.

C'étoit suivant ces principes que l'illustre prélat Fitz-James, dans un mandement donné il y a trente ans, disoit : *Nous devons regarder les Turcs comme nos freres.* -- Il est vrai que le mandement fut brûlé à Rome ; dans cette Rome où tout ce qui ne croit pas au pape est traité d'enfant illégitime ; comme dans l'ancienne Athenes tout ce qui n'étoit pas Grec étoit traité de barbare.

Il n'y a pas jusqu'à S. Bernard qui ne dise

que la foi eſt de nature à être perſuadée & non commandée: *Fides ſuadenda, non imperanda.* Il eſt vrai qu'il démentit cette grande maxime en prêchant une croiſade ; mais auſſi il eut l'adreſſe de pallier cette contradiction par des miracles : il reſſembloit à Mahomet, à qui on reprochoit de condamner les feux illégitimes, & de vivre dans l'adultere, & qui répondoit à ſes critiques en faiſant deſcendre du ciel un nouveau chapitre du Coran.

Si la foi ne ſe commande pas, que faut-il donc penſer de ce fougueux miſſionnaire qui prétend que l'unique moyen de convertir les ſauvages eſt de les rendre eſclaves (*) ?

Quelle idée doit avoir l'homme de bien de ce Juſte Lipſe qui ordonne de maſſacrer les hérétiques & de les bruler, afin de ramener leurs fils au giron de l'égliſe (**) ?

(*) Voyez *Deſcription des mœurs des Sauvages de la Louiſiane*, page 105. L'auteur eſt un recollet nommé Hennepin, homme très-obſcur hors de ſon couvent, & très-digne de l'être.

(**) Le texte n'eſt point énigmatique : --- *Clemen* [illegible]

PART. III.

Dans quelle claſſe d'hommes faut-il mettre les conquérans du Nouveau-Monde, qui en effet ne ſe ſont procuré des proſelytes, dans ce continent, qu'en faiſant brûler les rois à petit feu, & en faiſant dévorer leurs ſujets par des chiens ?

Que feroit-ce donc ſi on prouvoit aux fanatiques que cette foi qu'ils commandent, le poignard à la main, quoi qu'en diſe S. Bernard, n'eſt pas même faite pour être perſuadée ?

La foi n'eſt que le ſilence de la raiſon : & comment perſuader à un être intelligent, que d'un côté le ciel lui ordonne de faire parler la raiſon, & de l'autre lui preſcrit de la faire taire ?

Il me faut des raiſons, comme on l'a déjà dit pluſieurs fois, pour me perſuader d'abandonner ma raiſon : mais puiſque cette raiſon

non eſt hic locus ; ure, ſeca, ut membrorum potiùs aliquid quàm totum corpus intereat. Juſt. Lipſ. *civil. doctrin.* lib. IV, cap. III. --- Voilà les livres que les bourreaux de toutes les nations doivent brûler, & non les provinciales, les méditations de Deſcartes, les mandemens des Fitz-James, le traité de la tolérance, & la philoſophie de la nature.

me trompe, moi philoſophe, j'ai des motifs encore plus puiſſans de croire qu'elle trompera le ſophiſte ſacré qui ne me parle que la langue de la théologie.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'idée ſeule de diſputer avec le miſſionnaire qui veut me convertir, me donne les plus violens préjugés contre ſa doctrine. Les hommes ne diſputent que ſur les matieres évidemment obſcures. On ne s'eſt jamais aviſé de ſoutenir le pour & le contre dans des queſtions de mathématiques : or le ſcepticiſme d'un philoſophe ſur ce qui n'eſt pas démontré par ſa raiſon, vaut encore mieux que la foi des prêtres.

Les théologiens qui font métier de convertir, ſe défient ſi fort de leur éloquence en ce genre, qu'ils ont toujours ſoin d'attendre qu'un philoſophe lutte contre les approches douloureuſes de la mort, pour le ramener à la foi. Le jéſuite Routh ne s'aviſa pas de convertir Monteſquieu quand il écrivoit les lettres perſannes, mais quand il vit ce grand homme abandonné des médecins : la foi du jéſuite Routh n'étoit sûre

de ſon triomphe auprès des ſages, que quand ils avoient perdu la tête.

C'eſt par un motif à peu près ſemblable que les miſſionnaires n'ont fait tant de proſélytes que parmi les ſauvages, qui ne les entendoient pas, & à qui ils prouvoient la ſupériorité de leur culte en leur donnant des miroirs, ou en leur tirant des coups de fuſil.

Lorſqu'ils ſe ſont trouvés chez des peuples qui ne les craignoient pas, alors la manie du proſélytiſme s'eſt emparée également du croyant & de l'incrédule : & le poëte Rouſſeau n'a fait que rimer un trait d'hiſtoire fort connu, quand il a publié la fameuſe épigramme qui finit par ces vers :

> Le moine dit : Graces à mon talent,
> De ce Chinois j'ai fait un proſélyte :
> Loué ſoit Dieu ! dit l'autre en s'en allant
> J'ai converti cet honnête jéſuite.

Je ne puis mieux démontrer l'abſurdité du proſélytiſme, qu'en rapportant ici une converſation entre une Américaine & un archevêque.

tenue il y a quelques années dans la capitale : (*) on verra que si un philosophe des bords de la Seine se rencontre avec un sauvage du lac Ontario, c'est une preuve qu'ils parlent tous deux le langage de la nature.

(*) Il ne s'agit point ici d'un conte philosophique : l'Américaine est habitante de Paris : une femme d'un grand nom & d'un esprit encore au-dessus de son nom, madame la comtesse de Vid.... a pris la peine de lui faire répéter à elle-même toute cette conversation, & l'a transcrite de sa main : j'en possede le manuscrit original : mon travail s'est presque borné à la réduire : j'ai cru aussi devoir conserver le langage de l'Américaine, à cause de sa précieuse naïveté.



ARTICLE II.

ENTRETIEN DE CHRISTOPHE DE BEAUMONT, ARCHEVÊQUE DE PARIS, AVEC UNE AMÉRICAINE.

PART. III.

LORSQUE l'Américaine ſe préſenta au palais archiépiſcopal, monſeigneur n'étoit pas encore viſible. Un ſecretaire qui écrivoit dans un premier ſallon, entendant nommer une ſauvage, ſe leva, contre l'uſage des ſecretaires, la conduiſit à un canapé, & vint s'aſſeoir à côté d'elle.

LE SECRETAIRE.

Les mœurs de l'Europe doivent vous paroître bien étranges, mademoiſelle ?

L'AMÉRICAINE.

Toi as tort de m'appeller mademoiſelle : je l'ai eu ſept enfans ; tous aujourd'hui n'être plus ; ma chef eſt mort auſſi : ma chef eſt ce que vous appellez en France in mari. Notre uſage en Amérique eſt de nommer lui devant

le monde ma chef, & en tête-à-tête mon bon ami.

LE SECRETAIRE.

Sept enfans, madame ! A voir vos traits, à peine vous croiroit-on au premier : mais à quel âge se marient donc vos Américaines ?

L'AMÉRICAINE.

Nous nous marier dès que notre cœur parle ; & dans ma pays le cœur il parle de bonne heure. Un petit-fille qui a le sein à peine gros comme une noix d'acajou, sent ce cœur battre à l'approche d'in jeune homme ; alors la pere dit : voilà la nature qui parle, il la marie.

LE SECRETAIRE.

Avec une telle aisance dans les unions des deux sexes, je doute qu'on se pique de beaucoup de fidélité.

L'AMÉRICAINE.

Toi te trompe fort ; c'est l'aisance du mariage qui dans ma pays en fait la durée : chez toi la prêtre en fait une chaîne, afin qu'on se donne le plaisir de la briser.

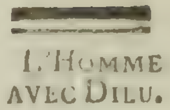
PART. III. Ne crois pas, au reste, qu'il suffise à une fille du soleil comme moi, pour se livrer à un homme de souffler dans un calumet; j'oblige lui d'acheter le droit de devenir ma chef par de grands sacrifices; par exemple, je fais lui coucher trois nuits avec moi; s'il me respecte, moi être à lui; s'il ose me toucher, je lui dis: toi il aime pas moi, & moi vouloir n'être jamais à toi.

Comment une fille du soleil & sa chef se quitteroient-ils, puisqu'ils ne se prennent point sans s'aimer? Dans mon Amérique ma chef être à moi, & moi être à ma chef: mais dans ton France quand on s'épouse, le mari ne veut qu'être riche, & la fille ne veut qu'être libre: de là vient que la femme de tes villes y être à tous les hommes, excepté à son mari; & le mari y être à toutes les femmes, excepté à la sienne.

LE SECRETAIRE.

Pour une sauvage, vous voilà bien au fait de nos mœurs. Au reste, votre naïveté nous

offenferoit moins, & nous corrigeroit mieux que les épigrammes de nos philofophes.



L'HOMME AVEC DIEU.

L'AMÉRICAINE.

Écoute, toi fecretaire. -- Nos fauvages, qui ne font pas baptifés, y être des hommes plus près de la nature que les Européens qui les baptifent. Moi qui parle à toi, voilà vraiment in être libre. Mon cafe m'appartient, parce que je l'ai bâtie; ma chef être à moi, parce que nous nous aimons; mes enfans être mes enfans, parce que je les allaite & que je les éleve : il n'y a pas jufqu'au grand Zuma que je n'appelle mon Zuma, parce que lui il eft le pere à tous les hommes, & fur-tout à tous les fauvages.

LE SECRETAIRE.

Et quel eft ce Zuma ?

L'AMÉRICAINE.

Y être celui que dans ta langue toi appelle in Dieu : oh ! mon Zuma, il eft un grand Zuma; pour celui-là les hommes ne l'ont point fait.

LE SECRETAIRE.

La porte s'ouvre. Voici monſeigneur. -- Révérez le Zuma dont il eſt le miniſtre.

L'ARCHEVÊQUE, *à ſon ſecretaire.*

Voilà cette Américaine, ſans doute ?

LE SECRETAIRE.

Oui, monſeigneur.

L'AMÉRICAINE.

Écoute; on a dit à moi que j'appelle toi monſeigneur dans ma pays, il n'y a que le grand Zuma qu'on appelle monſeigneur, & ma pays a raiſon; car ſi toi eſt monſeigneur, que ſera donc le Seigneur de tout, dont toi eſt le miniſtre ?

L'ARCHEVÊQUE.

Les titres donnés à mon rang ſont peu faits pour mon caractere. -- Appellez-moi, comme vous deſirerez.

L'AMÉRICAINE.

Tu es in honnête homme, toi; tu n'as pas de la vanité comme ce prêtre de ton Sorbonne, qui veut à toute force me convertir : quand toi

toi ſerois né parmi les Sauvages, toi ne ſerois ni plus modeſte, ni plus vertueux.

L'ARCHEVÊQUE.

Quoi! vous êtes ſauvage & vous me flattez! -- Mais, répondez-moi, êtes-vous baptiſée

L'AMÉRICAINE.

Moi ne l'être pas encore.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous deſirez donc le baptême?

L'AMÉRICAINE.

On a dit à moi qu'il falloit deſirer le baptême; & pour ne point offenſer le prêtre à qui il importe que je le deſire, moi l'ai deſiré.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne vous entends pas.

L'AMÉRICAINE.

Toi vas m'entendre. -- Toi ſais peut-être que le vaiſſeau qui me menoit en Europe eſſuya une tempête grande, près de ton ville de l'Orient: tout l'équipage étoit à genoux, & faiſoit des vœux à Notre-Dame de Lorette; moi ne connoître pas cette dame-là, & moi reſter

Part. III.

assise. Un moine (on dit qu'il y a de ces bêtes-là par-tout) venir alors à moi, & me dire : toi portes malheur au vaisseau ; car toi n'es pas baptisée. J'ignorois, répondis-je, que les vents se battissent sur les mers, parce qu'une sauvage n'a point reçu quelques gouttes de ton eau sacrée sur son personne ; mais puisque ma baptême doit sauver la vaisseau du naufrage, je promets à mon Zuma de me faire baptiser : tout l'équipage parut satisfait de mon réponse : l'ouragan dura encore trois jours & trois nuits ; mais le vaisseau entra au port de ton ville de l'Orient : & comme il ne faut jamais manquer à son parole, sur-tout quand on promet au grand Zuma, moi venir ici acquitter mon vœu & te demander la baptême.

L'Archevêque.

Je ne baptise personne dans l'âge de raison, à moins qu'on ne soit instruit. Connoissez-vous les préceptes de notre divine religion ?

L'Américaine.

Moi, les connoître, sans doute, & sans les avoir appris : ils sont dans mon cœur.

L'ARCHEVÊQUE.

Quoi! les préceptes de la religion chrétienne?

L'AMÉRICAINE.

Toi m'étonnes à mon tour. Eſt-ce qu'il y a deux religions? Eſt-ce que le Zuma de l'Amérique n'eſt pas le Zuma de l'Europe?

L'ARCHEVÊQUE.

Le dieu de vos climats n'eſt rien, & le nôtre eſt tout. Remerciez ce Dieu, qui vous a ſauvé du naufrage, d'avoir fait à l'Europe le préſent ſublime de la révélation; reſpectez ſes myſteres & admirez ſes miracles.

L'AMÉRICAINE.

Mon Zuma, il eſt vrai, n'être pas le tien; car lui il ne s'eſt pas révélé à ma pays; lui il n'a pas de myſteres; lui il ne fait pas de miracles; lui cependant il eſt le Zuma de mes peres; lui il me rend heureuſe, & ce feroit mal à moi de le renier.

L'ARCHEVÊQUE.

Le Dieu des chrétiens ne veut point de partage: ſi vous n'êtes pas encore aſſez inſ-

truite pour sentir l'excellence de sa loi, il ne faut point profaner le baptême : ce signe sacré du christianisme n'est point fait pour qui balance entre ma religion & le culte du soleil.

L'AMÉRICAINE.

Oh ! mon Zuma à moi, il n'est pas si tyran que le tien ; il ne défend pas, quand moi me trouve dans in pays étranger, de me conformer à ses usages religieux, lorsque ces usages ne rendent pas moi ni vile ni méchante. Par exemple, mon Zuma il veut que je ne sois pas inutile à la nature : mais dans ta pays, on ne peut épouser qu'après avoir reçu le baptême. Je viens donc prier toi de me baptiser ; alors je prendrai une seconde fois ma chef : j'aurai des enfans qui seront baptisés aussi, mais que j'éleverai dans les usages des enfans du soleil, & j'en ferai des hommes bons & vertueux.

L'ARCHEVÊQUE.

Cela est bien : mais il faut songer d'abord à en faire des chrétiens. -- Avez-vous lu nos livres sacrés ?

L'HOMME AVEC DIEU.

L'AMÉRICAINE.

Oh ! moi aime à lire, & j'ai lu beaucoup des livres de ton religion : ton morale de Nicole, ton évangile ; un de ceux que moi goûte le plus est Bélisaire : oh ! comme son Zuma est un bon Zuma ! Celui-là vraiment il est le pere, non le tyran des hommes.

L'ARCHEVÊQUE.

Bélisaire est un livre très-dangereux. On y dit que les grands hommes qui n'ont pas eu la foi peuvent être heureux après la mort ; & notre Dieu dit positivement qu'ils seront brûlés à petit feu pendant toute l'éternité.

L'AMÉRICAINE.

Quoi ! in fille du soleil toute bienfaisante, toute vertueuse, sera brûlée éternellement à petit feu, si elle ne croit pas à ton Zuma...., Pardonne ; mais ton discours effraie plus moi, que la tempête que j'ai essuyée à la hauteur de ton ville de l'Orient.... Oh que tu me fais acheter oher ta baptême !

L'ARCHEVÊQUE.

Encore une fois, je ne vous crois point encore aſſez diſpoſée pour recevoir ce ſacrement. Priez le prêtre qui vous inſtruit de diſſiper tous vos doutes, & venez me revoir. -- Vous êtes étrangere, & probablement ſans fortune; ſi vous avez des beſoins, adreſſez-vous à moi avec confiance, je vous empêcherai de regretter votre patrie, & peut-être votre religion.

L'AMÉRICAINE.

Comment, toi qui as le cœur ſi bon, es-tu le miniſtre d'un Zuma ſi méchant? -- Mon ame y être pénétrée de tes offres; mais moi n'accepte rien de toi ni de perſonne: j'ai encore une tête pas mal organiſée & deux bons bras; je travaille, & ma travail me ſuffit pour mes beſoins, qui ſont ceux de la nature. Adieu; j'aime toi archevêque; mais ton Zuma ne ſera jamais le mien, lors même que j'aurai reçu la baptême.



ARTICLE III.

DE L'ABSURDITÉ DU PROSÉLYTISME QUAND IL DEVIENT PERSÉCUTEUR.

L'HOMME AVEC DIEU.

BASILIDE, un des premiers czars, commandoit, ſous peine de mort, à quelques-uns de ſes ſujets, de ſe jeter au milieu d'un braſier ardent; de traverſer à la nage un bras de mer; de lui porter à ſon lever, au centre de l'hiver, un verre de leur ſueur; & il ne commandoit pas, dit le philoſophe Bayle, des choſes plus impoſſibles que quand un deſpote ſacré commande de changer de religion. (*)

Si les ſouverains avoient le droit de me donner un dieu, la religion ne ſeroit plus qu'une inſtitution ſociale; elle dépendroit des légiſlateurs, bien loin d'être antérieure aux légiſlations.

Au reſte, dans cette hypotheſe même, la loi religieuſe ne pourroit obliger que les citoyens:

(*) Comment. philoſoph. ſur ces paroles: *Compelle intrare;* Œuvres diverſes de Bayle, tome II, page 385.

PART. III. car de quel droit le Scandinave, qui tient ſon culte d'Odin, voudroit-il rendre apoſtat le Péruvien, qui tient le ſien de Manco-Capac? Le patriotiſme ne doit jamais ſe trouver en contradiction avec la religion. Il ne faut pas que, pour devenir un bon chrétien ou un bon muſulman, je me rende coupable du crime de leſe-ſociété.

Le ſouverain doit veiller à ce que ſes ſujets aient une religion; il doit ne faire remplir les charges de l'état que par les citoyens qui profeſſent la religion de l'état; mais la raiſon lui dit de tolérer toutes les autres, excepté celles qui ordonnent d'être perſécuteurs.

Je voudrois bien ſavoir comment les prêtres pourroient juſtifier la manie du proſélytiſme, ſur-tout quand il n'inſtruit qu'en opprimant.

La perſécution n'eſt point utile au perſécuteur; car elle lui ôte à nos yeux le titre d'homme, & celui de pieux aux yeux de la Divinité.

Elle eſt encore moins utile à la perſonne qu'on perſécute; car des bourreaux n'ont pas

le don de perſuader. Le dogme qui m'a paru abſurde lorſque j'étois libre, ne deviendra pas raiſonnable à mes yeux quand je ſerai ſur un bûcher.

L'HOMME AVEC DIEU.

Je ſuppoſe qu'à force de violences on réuſſiſſe à faire de moi un proſélyte; alors ſi mon ancienne croyance étoit pure, je deviens un apoſtat; ſi mon culte étoit abſurde, je deviens un mauvais chrétien.

Un fanatique doit être encore plus mécontent, ſi je m'obſtine en mourant à ſuivre l'impulſion de mes lumieres; car ſi mon adverſaire eſt chrétien, il me rend à jamais la victime de ſon Dieu irrité; ſi c'eſt moi qui ſuis chrétien, il s'expoſe au reproche éternel d'avoir fait couler le ſang d'un martyr.

Après avoir prouvé qu'un fanatique eſt un homme abſurde, il eſt bon de démontrer qu'il eſt le fléau du genre humain.

Le fanatiſme éteint dans les ames tous les ſentimens de l'humanité; il apprend à être impitoyable, bien mieux que les combats des

PART. III.

gladiateurs & les repas des anthropophages.

Comment l'homme de bien obſcur ſe défendra-t-il contre un de ſes concitoyens qui n'oppoſe à ſes ſyllogiſmes que des coups de poignard ?

Comment un ſouverain reprimera-t-il un aſſaſſin qui, après s'être fait une religion digne de lui, s'écrie qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ?

Comment la ſociété ſera-t-elle tranquille, ſi un ami a droit de traîner ſon ami auprès des inquiſiteurs ; ſi un fils peut impunément dire anathême à ſon pere ; ſi un époux s'arrache des bras de ſon épouſe pour la maudire au nom du Dieu qui les a unis ?

La philoſophie de la nature eſt fondée ſur les faits, & il eſt tems de juſtifier mes principes par le tableau rapide des malheurs que le fanatiſme a produits ſur ce globe. Sages de la terre, j'ai eu la hardieſſe de m'entretenir un moment avec vous. Peuple vertueux, êtres ſenſibles, c'eſt maintenant à vous que je m'adreſſe ; liſez, & apprenez à reſpecter la tolérance.

CHAPITRE IV.

DES VICTIMES HUMAINES.

LE *systême de la nature*, qui n'est pas toujours un livre contre la nature ni un systême, a démêlé la vraie origine des victimes humaines (*). S'il faut en croire le célebre athée qui a composé cet ouvrage, les premiers hommes rassemblés en société, se voyant souvent maltraités par la nature, supposerent aux élémens ou à leurs moteurs cachés, une volonté, des desirs & des besoins ; de là les sacrifices imaginés pous les nourrir ; les libations pour les abreuver, & l'encens pour repaître leur orgueil. On crut, dans ce silence du théisme, que les puissances invisibles s'appaisoient, comme l'homme irrité, par des présens, des prieres & des bassesses ; l'imagination s'épuisa alors pour deviner quelles pouvoient être les offrandes les plus faites pour leur plaire : on mit d'abord sur

(*) *Syst. de la nat.* tome II, chap. I.

l'autel des gerbes de bled & des fruits ; on leur immola enſuite des brebis, des géniſſes & des taureaux : comme on vit les agens de la nature toujours irrités contre les habitans du globe, on leur ſacrifia peu à peu des hommes ; enfin le délire de l'imagination, qui va toujours en augmentant, fit croire que l'Être infini ne pouvoit ſe réconcilier avec la terre que par une victime infinie ; & l'on apprivoiſa l'eſprit humain à l'idée abſurde & contradictoire d'un déicide.

La conſtitution politique d'un état a ſuffi quelquefois pour permettre aux prêtres d'arroſer les autels de ſang humain. On obſerve, par exemple, en parcourant l'hiſtoire des nations, que celles chez qui le dieu de la guerre a été le dieu par excellence, ont preſque toutes adopté l'uſage des victimes humaines. On connoît les ſacrifices d'Agag & de Jephté chez le peuple qui adreſſoit des hymnes au dieu des armées. Odin, qui déifioit les lances & les épées, permettoit qu'on immolât des priſonniers de guerre. Les Getes, à qui Xamolxis

avoit auſſi donné un dieu exterminateur, ſacrifioient tous les cinq ans un de leurs concitoyens, qu'ils envoyoient au ciel pour l'inſtruire de leurs beſoins. Le fanatiſme de ces peuples étoit aſſez grand pour que leurs chefs briguaſſent l'honneur d'une pareille ambaſſade.

L'hiſtoire de cette branche des extravagances humaines, eſt très-étendue ; il faut remonter à la plus haute antiquité pour trouver l'origine de ces ſacrifices affreux où on égorgeoit les hommes pour engager les dieux à les protéger.

On trouve l'uſage d'immoler des victimes humaines établi chez les Phéniciens (*), les Egyptiens (**), les Babyloniens (†), les Am-

(*) *Voy.* Sanchoniaton dans Euſebe, *præpar. evang. lib. I*, *cap. X*, & Porphir. *peri apocès*, *lib. II*, *par.* 56.

(**) *Voy.* Manéthon, cité par Plutarque, *de Iſid. & Oſirid.* & Athenée, *Deinopſoph. lib. IV.* --- On obſerve encore ſur les bords du Nil la coutume féroce d'immoler tous les ans une fille à ce fleuve pour obtenir la fécondité. Un gouverneur Turc voulut l'abolir; mais malheureuſement cette même année le Nil ne monta point à ſa hauteur ordinaire, & il y eut une révolte. --- *Voyages de Paul Lucas*, tome II, page 317. --- Le peuple ſuperſtitieux crut le Nil plutôt que le gouverneur.

(†) *Voyez* le ſecond livre des rois, *chap. XVII.*

monites (*), les Arabes (**), les Celtes (†) & les Romains (††); à Tyr, à Athenes, à Sparte, à Carthage, dans les Gaules, dans la Germanie, dans l'Eſpagne & dans le Nouveau-Monde (§). Il en eſt de cette branche du fanatiſme,

(*) Selden, *Syntag. prim. de diis Syris.*

(**) *Pantheon ægypt. part. II, page 75.*

(†) *Pompon. Mela, lib. III.*

(††) Quand les Romains craignoient quelques grands déſaſtres, leurs prêtres enterroient vifs, dans une place publique, deux Grecs & deux Gaulois de différent ſexe. *Plin. hiſt. natur. lib. XXVIII & XXX*, & *Tit. Liv. decad. lib. XXII, & alibi.* Les Romains n'avoient cependant qu'une religion pacifique; mais comme il étoit écrit dans les livres Sybillins qu'un jour les Grecs & les Gaulois s'empareroient de Rome, les aruſpices prétendoient détourner l'effet de cette prédiction par des ſacrifices humains; à l'approche du moindre orage, la ſage légiſlation de Numa étoit rendue inutile par les billeveſées des Sybilles.

Tite-Live rapporte cet uſage barbare avec beaucoup de ſang-froid: on ſent qu'il n'eſt ni Grec ni Gaulois; mais ne devroit-on pas ſentir qu'il eſt homme?

(§) On peut conſulter, ſur toutes ces nations, les fragmens de Manéthon & de Sanchoniaton, Hérodote, Tite-Live, Pauſanias, Joſephe, Philon, Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnaſſe, Strabon, Macrobe, Pline, Garcilaſſo de la Véga, &c.; tous ces hiſtoriens s'accordent; on ne peut, ſans être pyrrhonien, douter de leur témoignage. Les auteurs en particulier qui ont voulu

comme du dogme des deux principes; on seroit tenté d'en faire moins le crime de quelques hommes que celui du genre humain.

On ne sacrifia d'abord que des prisonniers de guerre; on osa ensuite sacrifier ses propres concitoyens; enfin on eut la pieuse barbarie de placer ses enfans même sur l'autel, pour les faire immoler par des prêtres imposteurs, à des dieux qu'ils avoient vu naître.

Il faut cependant avouer que ces derniers assassinats n'étoient en usage que dans les grandes calamités (*). La nature parloit ordi-

contester l'authenticité des homicides religieux en usage chez les anciens Gaulois, n'ont pas lu les *commentaires* de César, *liv. VI;* le traité de Plutarque sur la superstition, & Lactance, qui dit en propres termes: *Galli Teutatem humano cruore placabant*, dans son traité *de falsf. relig. lib. I*, *cap. XXI.* Il est singulier qu'on ait voulu que des Gaulois aient été plus éclairés que les Romains.

(*) Sanchoniaton observe qu'alors cet acte de religion étoit réservé au souverain. *Voyez* un fragment de cet auteur, cité dans Eusèb. *præpar. evangel. lib. IV*, *cap. XVI.* Il est probable que Philippe II & le czar Pierre le Grand auroient été ravis de trouver ce prétexte pour se défaire glorieusement de dom Carlos & d'Alexiowitz,

nairement plus haut que les Calchas ; & il n'y avoit guere que les pestes qui pussent être expiées par des parricides.

Je ne connois chez les anciens & chez les modernes que deux peuples qui aient, constamment & par un systême suivi, outragé la nature ; ce sont les Carthaginois & les Mexicains. Il y avoit à Carthage une statue de Saturne tujours embrasée, à laquelle on lioit les victimes ; les suffetes y exposoient leurs enfans ; & quand la nature leur en avoit refusé, ils achetoient ceux des pauvres pour en tenir la place (*). Il y a dans cet usage une complication singuliere d'atrocités ; il semble qu'on lise la tragédie d'Atrée ou celle de Mahomet.

Le carnage à Mexico étoit bien plus grand sur les autels de Witziliputzili ; il y avoit du

(*) Plutarch. *de superstitione.* --- Une mere étoit obligée d'assister au sacrifice de ses enfans ; & si elle étoit triste, on la mettoit à l'amende. *Plutarch. ibid.* Il y avoit même des dévotes à Saturne qui caressoient leurs enfans au milieu des flammes, dans la crainte qu'une victime gémissante ne déplût à la Divinité. *Tertull. in apologet.*

tems

tems de Montezuma tel ſacrifice qui coûtoit la vie à vingt mille hommes; & le grand-prêtre ſe plaignoit encore que ſon dieu mouroit de faim (*). L'HOMME AVEC DIEU.

Il y avoit dans Sparte une tradition fabuleuſe qui fit diſparoître pendant quelque tems l'uſage d'appaiſer le ciel en répandant le ſang des hommes. La peſte ravageoit depuis long-tems cette ville ; on conſulta l'oracle d'Apollon, & le dieu répondit qu'il falloit immoler une jeune fille noble pour faire ceſſer la contagion. Les Éphores en conduiſirent une à l'autel ; le prêtre fait briller le fer ſacré ſur ſon ſein ; mais auſſi-tôt un aigle fond ſur lui,

(*) *Hiſtoire de la conquête du Mexique*, par Solis, *tome II.* --- Quelques peuples de cet empire battus par Cortez, lui envoyerent, pour obtenir la paix, des ambaſſadeurs chargés de trois eſpeces de préſens : « Seigneur, lui dirent ces ſauvages, voilà cinq eſclaves ; » ſi tu es un dieu, nourris-toi de leur chair & bois leur » ſang ; ſi tu es une intelligence pacifique, voilà de » l'encens & des plumes ; ſi tu es un homme, prends » ces oiſeaux & ces fruits. » *Solis*, *ibid.* Cortez étoit sûrement un dieu à la façon des Mexicains.

Part. III.

ravit le coutelas & le laiſſe tomber ſur une géniſſe (*). L'aigle apprit l'humanité au peuple de Lacédémone, & la géniſſe fut ſacrifiée. -- Si ce récit n'eſt qu'un apologue, il eſt plus utile que ceux d'Eſope & de Pilpay.

(*) Plutarch. *collat.*



CHAPITRE V.

DES MARTYRS.

L'HOMME AVEC DIEU.

LE *martyr* ou le *témoin* eſt l'homme qui atteſte par ſon ſang la légitimité de ſa cauſe. C'eſt une eſpece de victime humaine immolée, non par les prêtres, mais par les magiſtrats, ſur les autels d'un dieu anthropophage.

Lorſqu'une religion n'a été intolérante que par accident, les martyrs y ont été en très-petit nombre. Quand le culte s'eſt trouvé eſſentiellement deſtructeur, le ſang des ſectaires a coulé à grands flots, & les vengeurs de Dieu ont fait une plaie profonde à l'eſpece humaine.

Les grammairiens de la théologie ont beaucoup reſtreint l'idée de martyr ; ils ont dit qu'on ne pouvoit donner ce nom qu'aux témoins qui mouroient pour la bonne cauſe ; mais comme il n'y a point de religion où on ne s'imagine ſoutenir la bonne cauſe, il s'enſuit, pour le philoſophe de la nature, que tous les

sectaires qui ont scellé de leur sang la bonté de leur secte, sont des martyrs, ou qu'il n'y en a point.

S'il falloit donner une acceptation philosophique à l'idée de martyr, je dirois qu'on ne doit honorer de ce titre que le sage qui meurt pour défendre la religion de la nature : dans ce sens, Socrate est le plus grand des martyrs, & la terre entiere doit célébrer son apothéose.

Il n'y a presque jamais eu de martyrs dans la religion d'Hermès & dans celles de Zoroastre & de Cong-fut-see. Pour les polythéistes, ils étoient en général les plus pacifiques des hommes : peu importoit à leurs législateurs le culte des peuples, pourvu qu'ils en eussent un. Quand ils faisoient la conquête d'un pays, ils rendoient les hommes esclaves, mais ils plaçoient dans leurs temples les dieux des vaincus à côté des dieux des vainqueurs.

Cependant on a accusé Rome sous les Césars d'avoir répandu à grands flots le sang des martyrs ; & cette calomnie mérite d'être réfu-

tée (*). Les conquérans du monde ont déjà fait assez de mal à l'espece humaine par leur affreux droit des gens, sans leur imputer de l'avoir encore tourmenté par un systême religieux d'intolérance.

Les Romains étoient si peu persécuteurs, qu'ils toléroient les cultes des nations mêmes qu'il avoient subjuguées. Les Egyptiens célébroient dans Rome les mysteres d'Isis; les Perses y honoroient Mithra; les Juifs y avoient des synagogues; & le panthéon, décoré de trente mille statues, sembloit le temple commun de tous les dieux de l'univers.

Jamais il n'entra dans l'ame bienfaisante des Titus, des Trajan, des Julien, des Dioclétien & des Marc-Aurele, de persécuter. Ces grands hommes avoient une trop haute idée de la vertu, pour ne pas l'accueillir même dans des sectaires.

Les Néron, les Domitien, les Commode &

(*) Béni soit le plus grand homme de ce siecle, qui a eu le courage de dire, sur ce sujet, toute vérité! Voyez le traité de la *tolérance*, page 77, & l'article *martyr* dans les *questions sur l'Encyclopédie.*

Part. III.

les Galere, répandirent quelquefois le ſang des chrétiens; mais c'étoit moins par haine pour des cultes étrangers, que par l'effet de leur cruauté naturelle. Ces tigres couronnés égorgeoient pour le plaiſir d'égorger; & pourvu qu'ils trouvaſſent des victimes, peu leur importoit de les prendre au ſénat ou dans l'égliſe naiſſante, ſur les autels des chrétiens ou dans les palais du capitole.

Si quelquefois la loi romaine a frappé des étrangers à cauſe de leur culte, c'eſt que ce culte entraînoit des ſuites fatales pour l'honneur des citoyens, ou pour leur ſûreté.

On renverſa à Rome le temple d'Iſis, & on proſcrivit ſon culte; mais il ne faut l'attribuer qu'à la hardieſſe de Mundus, qui, ſous la figure d'Anubis, obtint à l'autel même de ce dieu les faveurs de Pauline: le ſénat alors ne fut intolérant que pour prévenir des adulteres & des ſacrileges.

Si on a ſévi de tems en tems contre les premiers chrétiens, c'eſt moins pour les punir de leurs dogmes, que pour réprimer leurs attentats

contre la tranquillité publique. Les enthousiastes de cette religion alloient insulter les magistrats sur leur tribunal, renverser les idoles dans les places publiques, & mettre le feu aux temples protégés par le souverain. Ces actes de fanatisme sont chez toutes les puissances du globe des crimes de lese-société. On a beau honorer Polyeucte du nom de martyr : malgré les vers de Corneille & les panégyriques de la légende, il ne sera jamais aux yeux de la raison qu'un insensé qui a démérité de la patrie, & qui en a été justement puni.

Nous avons, je le sais, d'immenses recueils d'actes de martyrs ; mais la plupart ne sont que des recueils de pieuses impostures. Les Dodwel, les Midleton, les Launoy ont déjà porté le flambeau de la critique autour de ces monumens d'erreurs ; mais leur plume trop circonspecte n'y a fait que de légeres breches : il ne falloit pas nettoyer un vieil édifice qui s'écroule ; il falloit, pour la sûreté publique, le renverser.

Ces actes ont presque tous été faits par des moines visionnaires, plusieurs siecles après l'ere des martyrs ; & les compilateurs qui les ont tirés de la poussiere des cloîtres pour les rendre publics, ont aussi été des moines : or quel fonds peut-on faire sur l'autorité d'un Surius, réunie à celle d'un Ruinart, ou d'un Ribadéneyra ; sur les rêveries d'un hermite, commentées par un jésuite ou un bénédictin ?

Les historiens de ces tems-là ne font pas la plus légere mention de ces absurdes fureurs des polythéistes ; ils regardoient les chrétiens comme des sectaires si obscurs qu'ils échappoient, par leur obscurité même, à la cruauté des tyrans.

Les légendes sont pleines de bévues historiques qui en décelent l'imposture : ici c'est un édit de proscription qu'on attribue à Marc-Aurele, qui n'a proscrit personne ; là ce sont des filles septuagénaires prostituées à la jeunesse d'Ancyre par des magistrats qui honoroient la mémoire de Lucrece ; ailleurs ce sont onze mille

vierges qu'on maſſacre à-la-fois dans un village, tandis que l'empire entier avoit tant de peine à fournir ſix veſtales.

Tous ces martyres enfin ſont accompagnés de prodiges extraordinaires, qui ne ſervent ni à prolonger la vie des chrétiens, ni à opérer la converſion de leurs perſécuteurs.

S'il falloit chercher des perſécutions dans les religions du globe, il y en a trois qui en fourniſſent d'aſſez avérées, ſans aller calomnier le culte abſurde, mais pacifique du polythéiſme.

Les Juifs, depuis leur ſortie d'Egypte juſqu'à la cataſtrophe qu'ils eſſuyerent ſous Veſpaſien, furent les perſécuteurs les plus effrénés de tout ce qui n'étoit pas circoncis : il étoit auſſi dangereux alors d'habiter autour de la Paleſtine, que de naître fils d'Hérode, ou d'être ſénateur ſous Néron.

L'établiſſement de la religion muſulmane produiſit auſſi une foule de martyrs ; car, ſous les premiers califes, on ne maſſacroit les peu-

ples en bataille rangée que pour faire des prosélytes à l'alcoran.

Nous-mêmes, nous avons, pendant deux cents ans, fait couler à grands flots le sang des hommes que nous appellons hérétiques ; & rien n'est plus avéré que ces actes de démence & de barbarie. La relation du supplice d'Anne Dubourg & de Jerôme de Prague n'a pas été écrite par un Ribadéneyra : c'est à quatre lieues de Paris, & sous le regne de Louis XIV, qu'on a rasé Port-Royal, & exhumé jusqu'aux cadavres des grands hommes qui y étoient ensevelis : on ne peut mettre à côté du massacre imaginaire de la légion Thébéenne les massacres d'Irlande, de Mérindol, & de la Saint-Barthelemi.

Je m'arrête, parce qu'on peut regarder, dans un sens, la suite de ce livre comme l'histoire des martyrs faits par le christianisme.

CHAPITRE VI.

DES MEURTRES PIEUX EXÉCUTÉS PAR LES HOMMES.

DANS tout état bien gouverné ce ne ſont pas les hommes qui puniſſent, ce ſont les loix.

Mais un fanatique eſt au-deſſus des loix : ſa prévention ſuppoſe les crimes, & ſa haine les punit.

Si cet homme a quelqu'autorité dans ſa patrie, malheur à elle ! Avec des talens, il fera naître des guerres civiles; ſans talens, il ordonnera des aſſaſſinats.

Je regarde comme un pieux aſſaſſin cet Elie, prophete d'Adonaï, qui fait deſcendre le feu du ciel pour conſumer les prêtres de Baal : je mets dans le même rang cet Eliſée, qui appelle des ours pour dévorer quarante-deux petits enfans dont le crime étoit d'avoir obſervé que ſa tête étoit ſans cheveux.

De pareils aſſaſſinats n'étoient point rares

PART. III.

chez les Hébreux, dont les loix de ſang mettoient ſans ceſſe le poignard à la main des dévots, ſoit contre les étrangers, ſoit contre leurs propres concitoyens : droit des gens, police intérieure, patriotiſme, tout, parmi ces hommes féroces, conduiſoit à l'aſſaſſinat : en vain la voix du cœur tentoit quelquefois de les ramener à la nature ; leurs prêtres autoriſoient toujours leurs attentats du nom de Dieu, de ce Dieu de bienfaiſance qui les puniſſoit aſſez en ne les éclairant pas.

Nous maudiſſons les Hébreux dans nos cantiques; mais nous les avons ſouvent imités. Je ne choiſirai dans la foule immenſe de meurtres pieux qui ſouillent les annales chrétiennes, que ceux de Diaz & d'Hypatie ; on peut conſulter ſur les autres, Euſebe, Sozomene, Mezerai, de Thou, & l'abbé Fleuri.

Vers l'an 415, cinq cents moines dont le zele dévorant ne ſe nourriſſoit que de vains anathêmes, dans les déſerts de la Thébaïde, entrerent à main armée dans Alexandrie, pour

immoler des victimes au Seigneur. Il y avoit alors dans cette capitale de l'Egypte une jeune personne qui avoit la beauté d'Aspasie sans sa licence, & sa philosophie sans son cynisme; c'étoit Hypatie : elle professoit les sciences à un âge où son sexe se fait honneur de les étudier. On ne l'abordoit point sans étonnement, & on ne la quittoit point sans enthousiasme. Malheureusement elle étoit de la religion de ses peres; & saint Cyrille, son évêque, cherchoit à l'en punir. Il envoya sa cohorte de moines de la Thébaïde pour venger le Dieu d'Abraham, de ce qu'il étoit sacrifié par une femme philosophe au dieu d'Hermès & d'Orphée : ces satellites du fanatisme coururent chez Hypatie, briserent ses portes, & ne trouvant point leur victime, mirent le feu à sa maison. Hypatie erra quelque tems d'asyle en asyle; ensuite elle fut découverte : les moines la dépouillerent nue, la frapperent de verges, l'assommerent à coups de pierres, & finirent cette scene sanglante en traînant par la ville son cadavre en

lambeaux (*). Après cette exécution, ils s'en retournerent tranquillement dans leurs déserts, bénir le Dieu qui ordonna à Samuel de couper Agag en morceaux, & au pontife Joad d'assassiner Athalie.

Plusieurs siecles après, Barthelemi Diaz, grand admirateur des assassins d'Hypatie, répandit, pour la gloire de la Divinité, un sang bien plus précieux pour lui que celui d'une femme philosophe: il avoit un frere en Allemagne, enthousiaste des dogmes de Luther: humilié de l'opprobre qui en rejaillissoit sur sa maison, il se rendit de Rome à Nuremberg, afin de convertir cet apostat, ou de l'égorger. Le luthérien persista à soutenir que le pape étoit l'antechrist, & Diaz termina son exhortation pathétique en lui plongeant le poignard dans le cœur. Quelques catholiques comparerent cette action au sacrifice d'Abraham; cependant Diaz n'a pas été canonisé.

(*) Voy. l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate (qui n'est pas le grand Socrate), liv. VII, chap. XIII, XIV & XV.

CHAPITRE VII.

Des Régicides.

L'Homme avec Dieu.

Il eſt bien étonnant que l'intolérance ait encore des appuis autour des trônes. Si les rois liſoient, ou conſultoient du moins les hommes qui ſavent lire, ils verroient combien de fois le poignard ſacré de la religion a été aiguiſé contr'eux; ils ſauroient même que le fanatique, en aſſaſſinant de ſimples citoyens, ne fait que s'eſſayer ſur des têtes obſcures, afin de frapper enſuite plus ſûrement les têtes couronnées.

Eh! comment l'abominable doctrine du régicide ne feroit-elle pas répandue dans l'Europe, puiſqu'elle ſemble conſacrée dans les livres religieux qu'elle adopte? N'eſt-ce pas au nom de Dieu qu'Aod poignarde Eglon, que Samuel coupe Agag en morceaux, que Judith tranche la tête à Holopherne, & que le pontife Joad fait maſſacrer Athalie?

Le nom de Dieu eſt ſur-tout une arme ter-

rible entre les mains d'un visionnaire. Voyez, dans le fond de sa cellule, ce religieux au teint livide & plombé, qui a détesté les plaisirs dès qu'il a pu les connoître, & qui ne vit que pour prolonger la lente agonie de sa mort; s'il peut espérer de faire passer dans l'ame de quelque novice tout le délire de sa brûlante imagination, ses regards mourans vont se ranimer; il lui peindra la religion chancelante qui implore son appui, l'honneur de combattre l'hydre de l'hérésie, & la gloire plus grande encore de périr en luttant contr'elle; ensuite il lui presentera le poignard d'Aod & l'épée de Judith, & lui commandera, au nom de Dieu, d'aller assassiner son roi.

Je ne puis parler d'un directeur fanatique de novices, qui tient dans sa main la destinée des rois, sans parler en même tems de ce vieux de la Montagne que les croisades ont rendu célebre. (*) Ce despote devoit être plus redouté

(*) *Vie de S. Louis*, par le Sire de Joinville *Voyez* aussi le même fait dans Paul Venet. *Ap. Purchasis Pil-*

en

en Orient que ne l'ont jamais été les Gengis-Kan & les Timur; car il ordonnoit à ſes ſujets d'aller aſſaſſiner les ſouverains dont il avoit à ſe plaindre, & auſſi-tôt il étoit obéi. Voici la méthode qu'il employoit pour créer ſes fanatiques : il choiſiſſoit des jeunes gens d'une imagination vive & d'une complexion ardente ; il aſſoupiſſoit leurs ſens par le moyen d'un breuvage, & les faiſoit ttanſporter dans ſon palais: à leur réveil, ces eſclaves ſe trouvoient dans un ſéjour enchanté, où triomphoient également l'art & la nature; de jeunes beautés s'offroient à leurs regards, & leur timide réſiſtance ne témoignoit que le deſir qu'elles avoient d'être vaincues. Quand ces jeunes athletes avoient achevé leur carriere voluptueuſe, on leur préſentoit de nouveau le breuvage qui les avoit

L'HOMME AVEC DIEU.

grimage, B. IV, ch. VI, p. 317. --- Ce vieux de la Montagne étoit le ſultan des Iſmaéliens de l'Irak perſienne ; il ſe diſoit deſcendant de cet Arſace qui fonda l'empire des Parthes ; on croit que le vulgaire des hiſtoriens n'a appellé ces princes aſſaſſins qu'en altérant leur nom d'Arſacides. --- Voilà comme l'hiſtoire des ſiecles barbares vient à nous.

aſſoupis, & on les tranſportoit dans leur premiere demeure; ils ne manquoient pas, en ſe réveillant, de rapporter le ſonge dont leur ame étoit ſi délicieuſement occupée; dans ce moment le vieux de la Montagne leur faiſoit entendre que Dieu les deſtinoit aux plus grandes entrepriſes; & qu'en leur faiſant goûter d'avance les voluptés céleſtes, il vouloit leur faire connoître le prix de l'obéiſſance aveugle qu'ils alloient jurer à leur ſouverain: l'enthouſiaſme gagnoit alors ces jeunes têtes; ils aſſaſſinoient les princes étrangers par obéiſſance pour le leur, & ils périſſoient avec joie pour ſe réveiller plus tôt dans les bras de leurs houris.

Obſervons que le moine & le prince des aſſaſſins conduiſent au fanatiſme par deux voies directement oppoſées: l'un effraie ſes novices par le tableau d'un ſupplice éternel; l'autre encourage ſes miniſtres par la perſpective riante de toutes ſortes de voluptés; l'artifice du monarque n'eût peut-être pas réuſſi à Paris, ni celui du religieux en Orient.

Le pape a été long-tems parmi nous une eſpece de vieux de la Montagne ; il dépoſoit les rois à ſon gré ; il les faiſoit frapper de verges & il les excommunioit , ce qui étoit les proſcrire.

On étoit encore ſi perſuadé dans le ſiecle dernier que le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu avoit, par les droits de ſa tiare, le pouvoir de vie & de mort ſur les ſouverains, qu'on imprimoit à Rome en 1626, avec privilege, ces maximes : *le pape a ſur les rois une puiſſance corrective ; il peut punir les princes hérétiques par des peines temporelles ; il peut , non-ſeulement les excommunier , mais encore les dépouiller de leurs royaumes , & abſoudre leurs ſujets du ſerment de fidélité ..... il peut , parce qu'ils ſont incapables de gouverner , ou parce qu'ils ſont trop foibles défenſeurs de l'égliſe .... les punir de mort.* (*)

Ce n'étoit donc pas aſſez que la lecture de nos livres ſacrés fît germer dans les eſprits

(*) *Traité de l'héréſie , du chiſme , de l'apoſtaſie & du pouvoir papal.* Edit. de Bartheliny Lanoty *paſſim.*

PART. III.

foibles la doctrine du régicide ; il falloit encore que des casuistes vinssent l'appuyer de tous les sophismes de la théologie ; & le jésuite Santarel à qui on attribue le livre dont je viens de parler, n'est pas le seul frénétique chrétien qu'on peut accuser de cet affreux machiavélisme : on sait que Gerson, le chancelier de l'université, avoit frayé les voies à Santarel ; que le trop célebre cordelier Jean Petit prêchoit dans Paris la doctrine de Gerson, & que Busembaum a été encore plus loin que les Santarel, les Gerson & les Petit, ce Busembaum si bien décomposé par le sel des provinciales, avant d'être écrasé par la foudre des parlemens.

Au reste, comment les théologiens du siecle dernier auroient-ils respecté les trônes, puisque le pere de l'église, S. Thomas, est dans ses écrits un des plus ardens apologistes du régicide? Suivant cet ange de l'école, *l'église peut punir de mort un prince apostat ; & tout citoyen qui délivre le peuple d'un souverain qui*

gouverne tyranniquement, eſt un héros (*). -- Voilà l'écrivain que Paſchal devoit dénoncer

L'Homme avec Dieu.

(*) Liv. II, par. II, queſt. XI & XII.

Au reſte, en même tems que ce docteur enſeignoit aux peuples le dogme infernal du régicide, il donnoit aux rois des leçons indirectes pour opprimer leurs peuples.

« Afin, dit-il, de maintenir la tyrannie, il faut » égorger les citoyens que leur crédit ou leur opulence » rendent redoutables.... Il eſt auſſi très-important de » ſe défaire des philoſophes, parce qu'ils peuvent, par » leurs lumieres, trouver des moyens de rendre la ty- » rannie inutile : il ne faut pas même permettre les » écoles publiques, ni aucune des congrégations qui ſe » deſtinent au progrès des ſciences ; car les hommes » qui en ſortent ſont portés aux grandes choſes, & ſe » ſoulevent aiſément contre les oppreſſeurs de l'état : le » meilleur moyen de maintenir la tyrannie, eſt de fa- » voriſer ſourdement la délation & la calomnie ; de » faire enſorte qu'un ami ſe défie de ſon ami, que le » peuple ſe ſouleve contre les grands, & que les grands » ſe déchirent entr'eux.... Il faut auſſi appauvrir une » nation.... l'accabler d'impôts, & l'écraſer de ſub- » ſides .... ſuſciter des guerres parmi les étrangers, » & même des diſſentions civiles..... Une monarchie » ſe ſoutient par l'amitié des peuples ; mais la tyrannie » ne doit ſe fier qu'à elle-même pour ſe conſerver. »

Ad ſalvationem tyrannidis excellentes potentia vel divitiis interficere, quia tales, per potentiam quam habent, poſſunt inſurgere contra tyrannum. iterùm expedit interficere ſapientes ; tales enim, per ſapientiam eorum, poſſunt invenire vias ad expellendam tyrannidem : nec ſcholas, nec alias congregationes per quas contingit va-

PART. III.

à son siecle, encore plus que de malheureux disciples d'Ignace condamnés, sans lui, à une obscurité éternelle: mais ce beau génie n'écrivoit pas pour le genre humain, mais pour Port-Royal. Puisse quelque jour le philosophe faire ce que Paschal n'a osé entreprendre! puisse-t-il exposer à la censure des nations tous les livres sacrés qui insultent à la morale & à la vertu! Si l'ouvrage est écrit avec quelqu'énergie, il durera plus que les provinciales.

Le grand mal que produit la doctrine du régicide, est d'en faire. Il y a peu d'états dans l'Europe moderne où le fanatisme n'ait assas-

care circa sapientiam permittendum est; sapientes enim ad magna inclinantur, & ideò magnanimi sunt, & tales de facili insurgunt; ad salvandam tyrannidem, oportet quòd tyrannus procuret ut subditi imponant sibi invicem crimina, & turbent seipsos, ut amicus amicum, & populus contra divites, & divites inter se dissentiant..... Oportet etiam subditos facere pauperes.... Procreanda sunt vectigalia, hoc est, exactiones multæ, magnæ.... Tyrannus debet procurare bella inter subditos, vel etiam extraneos.... Regnum salvatur per amicos: tyrannus autem, ad salvandam tyrannidem, non debet confidere amicis. Voy. le commentaire de S. Thomas sur la cinquieme des politiques, texte 12.

fsiné ou tenté d'assassiner quelque souverain. L'Angleterre fut sur le point de perdre son roi & son parlement par la conspiration des poudres; Malagrida conduisit la carabine que les complices du duc d'Aveyro tirerent contre le roi de Portugal; on sait que la religion a eu la plus grande part à l'assassinat récent du roi de Pologne; notre histoire est souillée d'une foule d'attentats de ce genre contre la vie d'Henri III, d'Henri IV & de Louis XV.

L'Homme avec Dieu.

Une observation très-importante à faire, c'est que ces régicides ont presque toujours été exécutés par des moines ou par des hommes pervertis par les moines. Un chartreux nommé Ovin attenta à la vie d'Henri IV; Clement qui assassina Henri III, étoit jacobin; Ravaillac avoit été feuillant; les jésuites Garnet & Oldecorne furent les chefs de la conspiration des poudres; Jean Chatel étoit l'écolier du jésuite Guignard; & Aveyro, le prosélyte du jésuite Malagrida. Au reste, je ne m'appesantirai point sur ces derniers régicides, parce

que la société qui les a fait naître a expié le crime de son fanatisme, & que si elle a encore des membres, ils sont moins coupables, puisqu'ils commencent à être malheureux.

Les deux derniers régicides exécutés en Europe, ceux de Damiens & de Kolinski, ne furent point l'ouvrage des moines; mais le fanatisme en fut le prétexte. L'assassin de Louis XV dit, dans presque tous ses interrogatoires, que c'étoit la religion qui lui avoit mis le poignard à la main (*) ; les trente conjurés Polonois qui attenterent à la vie de Stanislas-Auguste, avoient juré sur l'autel de la Vierge, en communiant, *d'extirper de la terre le tyran qui déshonoroit la mere de Dieu.* (**)

(*) Il le dit le jour de l'assassinat, quand il comparut devant le lieutenant du grand-prévot, & il le répéta dans la suite plusieurs fois au parlement; & lorsque le premier président lui demanda s'il croyoit que la religion permettoit d'assassiner les rois, il dit par trois fois qu'il n'avoit rien à répondre.

(**) Voici la formule de ce serment : « Nous, qui, » excités par un zele saint & religieux, avons résolu » de venger la Divinité, la religion, & la patrie, ou- » tragées par Stanislas-Auguste, contempteur des loix

L'HOMME AVEC DIEU.

Rois de la terre, jugez maintenant entre le philoſophe tranquille qui vous éclaire, & le ſombre fanatique qui vous égorge; préférez encore, s'il eſt poſſible, des cultes deſtructeurs au culte de la nature, & proſcrivez, ſi vous l'oſez, le dogme ſacré de la tolérance.

» divines & humaines, fauteur des athées & des héré-
» tiques, &c. jurons & promettons, devant l'image
» ſacrée & miraculeuſe de la mere de Dieu, d'extirper
» de la terre celui qui la déshonore; & ainſi Dieu nous
» ſoit en aide! »



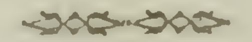
CHAPITRE VIII.

Des Meurtres pieux exécutés par les loix.

PART. III.

On peut échapper au poignard d'un fanatique, mais non à des loix cruelles que le fanatisme a dictées : le sage qui les voit s'exécuter dans sa patrie, n'a d'autre parti à prendre que de l'abandonner : c'est alors qu'il doit se sentir le courage d'être cosmopolite.

Heureux encore de ne pas vivre dans ces siecles de barbarie où un esprit de vertige s'étoit emparé de l'Europe entiere ; où tous les souverains ne pensoient que d'après un prêtre, & où l'anathême prononcé contre le philosophe, du sein de l'Italie, alloit s'exécuter dans les fanges du Zuyderzée, & jusques sur les glaces éternelles de la Norwege !



ARTICLE PREMIER.

DES BULLES DES PAPES.

L'HOMME AVEC DIEU.

IL a été un tems où une bulle émanée du vatican étoit une loi ſuprême pour toute l'Europe : quand le pontife de Rome parloit au nom de ſaint Pierre, on faiſoit taire par-tout les tribunaux, les rois & les philoſophes.

Et combien de fois le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, qui s'aſſied humblement ſur le trône des Céſars, n'a-t-il pas abuſé de la croyance univerſelle dans ſes oracles, pour aveugler le peuple, ou pour troubler le repos des rois ?

Que ſignifie cette bulle d'un Zacharie qui anathématiſe le phyſicien qui croit aux antipodes (*) ? Comment un pape a-t-il oſé proſcrire dans Scheidner la découverte des taches du ſoleil ? Tous ces décrets de l'ignorance la

(*) Ce Zacharie avoit une ſinguliere phyſique, il ne croyoit pas que le ſecond hémiſphere fût habité, à moins qu'il n'y eût deux lunes & deux ſoleils.

plus barbare ne font-ils pas des armes données à tous les fanatiques qui voudront faire une Saint-Barthelemi de philosophes ?

Quelle est cette bulle *in cœna domini* que fulmina Pie V, contre tous les souverains qui feroient contribuer les gens d'église aux besoins de l'état ; bulle qu'on lit encore tous les ans le jeudi-saint au capitole ? L'excommunication qu'elle prononce ne suffit-elle pas, dans des tems de ténebres, pour autoriser les révoltes, & justifier les régicides ?

Au reste, les papes ne se sont pas toujours contentés de sapper sourdement les fondemens des trônes : il y a eu des siecles de fanatisme où ils excommunierent nommement les souverains, où ils les déposerent, où ils mirent leurs royaumes en interdit. Alors les foibles rois de l'Europe, semblables aux nababs des despotes de l'Indostan, ne savoient répondre que par de vains écrits à ces libelles sacrés. Henri IV lui-même, tout grand homme qu'il étoit, n'opposa à la bulle de Sixte-Quint qui le déclaroit incapable

de régner, qu'un frivole appel au concile. Aujourd'hui ces foudres ridicules des Salmonée de Rome reposent dans l'obscurité du vatican; & si des décrets des successeurs de Pierre contre les souverains, ne signifient plus que leur démence, il faut en remercier les philosophes.

Ce sont eux qui ont ouvert les yeux sur cette bulle *unigenitus* qui a déchiré l'Europe pendant 80 ans, qui a plié l'esprit humain à des controverses qui le dégradent, & qui n'a servi qu'à tirer de l'obscurité des dévots persécutés & des dévots persécuteurs.

Que cette voix sublime des sages ne s'est-elle fait entendre à nos ancêtres! Croit-on que si un Bayle, un Montesquieu, un Beccaria, avoient écrit il y a quelques siecles, les annales pontificales eussent été souillées par tant de bulles atroces, fulminées pour proscrire les Turcs, pour exterminer les Albigeois, & pour justifier l'épidémie sacrée des croisades?

O Rome! n'étoit-ce pas assez d'avoir oppri-

Part. III. mé une fois la terre par ton despotisme politique? falloit-il encore l'écraser par ton despotisme religieux? Et tu gémis d'avoir eté brulée par Neron, saccagée par Brennus, par Totila & par le rebelle Bourbon? Que sont ces fleaux passagers en comparaison de la blessure profonde que tu as faite à l'espece humaine? Des schismatiques ont desiré que la foudre engloutît tes sept montagnes : ils ont eu tort sans doute; mais étoit-ce à toi de te plaindre des imprécations de tes victimes? Songe que si, dans le siecle de la raison, tu peux nuire encore, c'est que l'homme de la nature ne se venge pas, ou que l'Ordonnateur des mondes a sur la terre des crimes à punir.

Le pape des musulmans, le grand muphti de Constantinople, s'est aussi permis quelquefois de lancer des bulles contre les schismatiques de sa religion. Les annales turques font mention du fameux décret d'anathême fulminée par Esad Effendi contre les Persans : il peut soutenir le parallele avec ceux qui ont été scellés de

l'anneau du pêcheur ; & j'en vais rapporter quelques fragmens.

. . . .

. . . . « Les chrétiens & les juifs peuvent » espérer de devenir quelques jours fideles ; » mais vous, Persans, vous ne le serez jamais... » En vertu de l'autorité que j'ai reçue de Mahomet, je permets donc à tous les bons musulmans, de quelque nation qu'ils soient, de » vous poursuivre & de vous exterminer : s'il » y a du mérite devant Dieu de tuer un chrétien, il y en a 70 fois davantage à massacrer » un Persan : j'espere qu'au jour du jugement, » Dieu vous condamnera à servir de monture » aux juifs, & que vous serez conduits en » enfer, à grands coups d'éperon, par cette » nation, l'opprobre du genre humain (*). »

Des trois souverains pontifes de ce continent, le grand Lama paroît le plus tolérant : content d'être immortel & grand-vicaire du dieu Foë, il ne s'ocoupe point à diviser par ses bulles les

(*) Ricaut, *Histoire de l'empire Ottoman*, liv. II.

PART. III.

Tartares Mongales, des Tartares Kalmouques: il diſtribue ſes ſachets aux ambaſſadeurs des rois, mais il ne détrône perſonne : cependant la monarchie ſpirituelle de cette ſtatue couronnée embraſſe la moitié de l'Aſie, & il ne tiendroit qu'à elle de bouleverſer tout, depuis l'extrêmité de la Chine juſqu'au pole, ſi, pour la vivifier, on lui donnoit l'ame du muphti Effendi, & le génie du pape Hildebrand.



ARTICLE

ARTICLE II.

Des Décrets contre les Livres.

L'Homme avec Dieu.

Il y a eu des inſtans de vertige, parmi les nations de l'Europe, où on ne pouvoit proſcrire un livre, ſans proſcrire en même tems ſon auteur. Une ſentence du ſaint office étoit un tocſin ſonné contre le philoſophe; & l'homme courageux qui avoit oſé être utile, flétri par les tribunaux, dénoncé à tous les ſouverains, entouré de cachots & de bûchers, ne trouvoit, ſur la moitié de ce continent, aucun aſyle pour repoſer ſa tête.

C'eſt alors que le génie naiſſant étoit étouffé dans les langes du fanatiſme; ou s'il s'élevoit quelque ſage qui luttât contre les préjugés de ſon ſiecle, il étoit obligé d'aller s'enſevelir, avec Deſcartes, dans les glaces de Stockholm, ou de demander pardon, avec Galilée, à la propagande, d'avoir été meilleur phyſicien que ſes perſécuteurs.

Aujourd'hui même que la raison est venue s'asseoir aux pieds des trônes de l'Europe, il est encore permis aux sectaires de bruler les ouvrages d'autres sectaires. Les jansénistes ont brulé de nos jours dans Paris une foule de livres de jésuites : pendant ce tems-là ceux-ci bruloient à Rome les livres de Port-Royal ; & les disciples d'Arnaud & d'Ignace ne se sont réunis que pour bruler les livres des philosophes.

En France, quand les magistrats ont proscrit un ouvrage, ils annoncent dans leur sentence qu'ils poursuivront le citoyen qui l'a composé, suivant toute la rigueur des anciennes ordonnances : graces à la douceur de nos mœurs, cette formule n'est que comminatoire ; quand le décret émane du parlement, le livre se brûle, mais on laisse l'auteur tranquille ; les hommes éclairés qui sont les dépositaires de nos loix, savent assez que le délit qui vient de la liberté d'écrire, ne peut entrer en parallele avec les délits ordinaires ; qu'un écrivain peut n'être pas coupable, même en publiant un livre dange-

reux ; & qu'enfin le crime qu'on expie par le ſeul aveu de ſon erreur, ne doit pas ſe trouver, dans le code des ſupplices, avec le brigandage, l'homicide & la rebellion.

Malheureuſement pour les gens de lettres, cette juriſprudence pacifique & raiſonnable n'eſt pas adoptée dans tous les tribunaux de la capitale. On ſait avec quelle fureur, en 1777, les magiſtrats ſubalternes du Châtelet, après avoir brûlé en place de Grêve un des livres les plus honnêtes qui ſoit ſorti de la main des hommes, ont pourſuivi ſon auteur, qui ne s'eſt défendu qu'avec ſon innocence, l'ont ruiné, & auroient fait tomber ſa tête ſur un échafaud, s'ils avoient vécu dans le ſiecle de Charles IX.

Comme l'inquiſition contre les livres va toujours en s'affoibliſſant dans les états qui s'éclairent, on brûle à Paris, ſans aucune pompe, les ouvrages prohibés, ſoit au pied du grand eſcalier du palais, ſoit en place de Grêve : mais il n'en eſt pas de même à Rome, où l'on a intérêt d'en impoſer aux peuples par de

PART. III.

grands ſpectacles. Jamais les contemporains des Régulus & des Paul-Émile ne mirent autant d'éclat dans les cérémonies religieuſes qu'ils pratiquoient pour éloigner la peſte, que la congrégation du ſaint office en met encore aujourd'hui, pour annoncer qu'un bon livre ne doit pas être lu. Voici le cérémonial de l'exécution des *méditations métaphyſiques* de Deſcartes, du *dictionnaire* de Bayle, & des *provinciales*. (*)

« On dreſſe dans une place publique un » vaſte échafaud, & à trente pas un grand » bûcher : les cardinaux montent ſur l'échafaud : » le livre proſcrit eſt préſenté, lié & garotté » de petites chaînes de fer, au cardinal doyen : » celui-ci le donne au grand-inquiſiteur, qui » le rend au greffier ; le greffier le donne au » prévôt ; le prévôt à un huiſſier ; l'huiſſier à » un archer, & l'archer au bourreau : ce

(*) En 1730 on brûla à Rome, ſuivant le même cérémonial, la *vie de S. Pâris* qui, au reſte, valoit bien S. Dominique, S. Conſtantin & S. Hildebrant. Voyez-en les détails dans l'*Hiſtoire du parlement*, ch. LXIII.

» dernier l'éleve en l'air, en se tournant gra-
» vement vers les quatre points cardinaux ;
» ensuite il délie le prisonnier ; il le déchire
» feuille à feuille, & il trempe chaque lambeau
» dans de la poix bouillante ; enfin il verse le
» tout dans le bûcher ; & le peuple, à ce
» signal, crie anathême aux philosophes. »

Croit-on que si, dans la fermentation qu'excite nécessairement un pareil spectacle, Descartes ou Paschal s'étoient trouvés dans Rome, le peuple se fût contenté de bruler leurs livres ? Le fanatisme ne sait pas s'arrêter en si beau chemin. Nos philosophes auroient indubitablement subi le sort de Calanus & de Jérôme de Prague. Trop heureux encore si les dévots se fussent abstenus de manger leurs cœurs, comme on a mangé à la Haye celui du grand-pensionnaire de Witt, & à Paris celui de la maréchale d'Ancre !

Il me semble que les tribunaux ne sauroient être trop réservés dans leurs décrets contre les livres, parce que s'ils sont injustes, le public les

caſſe ; & que lors même que le bien public paroît les autoriſer, ils conduiſent indirectement à juſtifier des meurtres pieux, qui ſemblent alors ordonnés par la loi.

Le délit que produit la liberté de penſer, eſt toujours très-arbitraire ; il n'y a point de mauvais livre que la logique d'un ſophiſte ne juſtifie ; il n'y a point de bon livre que la mauvaiſe-foi d'un dénonciateur n'empoiſonne.

Toutes les fois qu'il faut interpreter un ouvrage pour le trouver dangereux, il y a de la barbarie à dénoncer à la patrie ſon auteur comme un mauvais citoyen.

Ordinairement l'interprete d'un livre, lorſqu'il a intérêt à le flétrir, calomnie la penſée de l'auteur : il ne voit pas, dans les textes qu'il dénonce, le bien qui y eſt, mais le mal qu'on a voulu y mettre : il diſtille ſon propre venin ſur l'ouvrage ; & preſque toujours ce venin de l'interprete eſt le ſeul que la loi ait à punir.

Dans une circonſtance peu différente, Jovien donna un grand exemple aux ſectaires de

L'HOMME AVEC DIEU.

Conſtantinople. A l'avénement de ce prince au trône des Céſars, les Ariens vinrent lui demander l'exil du célebre Athanaſe. S'il paroît dans Alexandrie, dirent-ils, la ville eſt perdue. Mais, répondit Jovien, j'ai fait de ſolides informations, & je me ſuis aſſuré que ce prélat n'enſeigne qu'une ſaine doctrine. Il eſt vrai, repartirent les fanatiques, qu'il parle bien; mais il penſe mal. Il ſuffit, dit l'empereur; votre témoignage le juſtifie aſſez : s'il penſe mal, il en rendra compte à Dieu : pour moi, qui ne doit juger de lui que par ſes diſcours & ſes ouvrages, je le rends à Alexandrie, qui ne devoit jamais perdre le meilleur de ſes concitoyens (*).

En général, les ſeuls livres philoſophiques que les loix doivent flétrir, ſont ceux qui attaquent la morale éternelle de la nature.

Quant à ceux qui n'attaquent que de vains préjugés, j'ai expoſé dans un autre écrit dans

(*) Voy. *Tert. petit. Arian. ad Jovianum*, dans le ſecond tome des œuvres de S. Athanaſe.

quels principes il falloit les examiner ; & cet écrit n'a pas encore été empoisonné par les interpretes.

La vérité, ai-je dit, est une plante indigene dans chaque contrée de ce globe, & aucune puissance n'a le droit de l'empêcher de germer.

Dans un état bien gouverné, toute tête heureusement organisée est comptable envers la patrie, de ses lumieres ; & agiter la question, s'il faut dire la vérité à ses concitoyens, c'est demander, en d'autres termes, si le pacte social doit être observé par les membres de la société.

Sans doute, qu'en accordant ainsi la liberté à tout citoyen d'être lui-même, les esprits faux en profiteront pour habiller leurs opinions des livrées de la vérité ; mais l'illusion ne peut durer qu'un instant : bientôt Socrate vient, & le regne des sophistes disparoît.

On craint les fermentations passageres qui naissent des discussions philosophiques ; mais c'est le choc des idées qui produit la vérité, comme le choc de certains corps durs produit la lumiere.

Où en feroit l'Europe, fi les vieilles erreurs contractoient une rouille qui les rendît facrées? La défenfe d'écrire contre Ariftote a retardé de deux cents ans l'aurore de la raifon. Defcartes eft venu renverfer l'idole philofophique; il a entraîné fon fiecle avec lui; & le plus grand fervice que nous ait rendu cet homme célebre, qui a bâti tant d'édifices dans les efpaces imaginaires, c'eft de nous avoir appris à nous défier de tous les fyftêmes, à commencer par les fiens.

Ce principe, qui eft vrai en phyfique, l'eft auffi en politique. Sans la plume des Trenchard, des Locke & des Sydnei, l'Angleterre ne formeroit pas aujourd'hui un poids immenfe dans la balance de l'Europe. Si nos bons efprits n'avoient pas réclamé de tems en tems contre cette foule de petits tyrans qui déchiroient les entrailles de l'état avant Louis XI, nous gémirions encore fous les entraves du gouvernement féodal; & la France, abrutie & déferte, n'auroit point eu de fiecle de Louis XIV.

Un roi, pere de fes fujets, ne s'alarme jamais

de ſe voir éclairé par ſes enfans. Le dernier roi de Danemarck permit à des écrivains célebres de diſcuter les limites que l'intérêt public devoit mettre à ſon deſpotiſme, & ſon pouvoir en devint plus ſacré, ſans être moins abſolu.

Ce n'eſt jamais la philoſophie, mais l'ambition qui arme les hommes contre les ſouverains. La plume des penſeurs de l'Angleterre n'a point conduit Charles Ier ſur l'échafaud. Ce n'eſt point à Londres, à Coppenhague & à Berlin, où la preſſe eſt libre, qu'on attente à la vie des rois. Ces abominables tragédies ne ſe jouent d'ordinaire qu'en Portugal, à Conſtantinople, & ſur ces trônes mobiles de l'Aſie, où l'ignorance ne ſe défend de la ſtupidité qui l'opprime, qu'en s'armant du poignard des aſſaſſins.

Dans la poſition actuelle de l'Europe, ce ne ſont ni les armées, ni les fortereſſes qui font la ſûreté d'un état, c'eſt la conſidération dont il jouit parmi les puiſſances qui l'environnent. Or, qu'annonce à l'étranger la défenſe d'écrire avec liberté, ſinon que le gouvernement qui

la fait a des vices ſecrets qu'il lui importe de voiler à tous les regards? Il n'y a point, en Europe, de conſtitution mieux connue que celle de l'Angleterre; & point de nation plus fiere que celle qui l'a adoptée : c'eſt qu'en politique il n'y a que le foible qui ſe cache : pour l'athlete vigoureux, il déploie toute ſa force, & triomphe en ſe montrant.

Gouvernemens de l'Europe, avez-vous une ſaine politique & une bonne religion? ne craignez rien des ſophiſtes qui pourront les combattre : le ſerpent ne fera qu'uſer ſes dents contre cet airain expoſé à ſes morſures; mais ſi votre culte ni vos loix ne peuvent ſoutenir les regards de la raiſon, réformez-vous peu à peu : liſez, & ne brûlez pas les livres des philoſophes.



ARTICLE III.

DE QUELQUES LOIX INTOLÉRANTES.

PART. III.

DANS l'isle de Madagascar, les législateurs ont fait un almanach où les jours regardés comme malheureux sont marqués en caracteres de sang; & tous les enfans de l'isle qui naissent ces jours-là, doivent être égorgés (*).

Les Mollaks ont introduit en Perse une singuliere jurisprudence : un chrétien qui blesse un musulman, est mis à mort; mais un musulman qui tue un chrétien, ne paie à sa famille que le bled de la charge d'un âne (**).

Il est bien plus évident, a dit le président de Montesquieu, qu'une religion doit adoucir les mœurs des hommes, qu'il ne l'est qu'une religion soit vraie (†). C'est d'après ce prin-

(*) *Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévot tome XXXII.

(**) *Histoire des révolutions de Perse*, du P. du Cerceau, tome II.

(†) *Esprit des loix*, liv. XXIV, chap. V.

cipé, qu'il faut apprécier toutes ces loix religieuses dont l'Europe & l'Asie sont inondées; loix barbares, inventées par les tyrans de l'esprit humain, & qu'on conserve encore, lorsque la race de ces tyrans est éteinte, par la raison que ce sont des loix.

Pourquoi la loi de saint Louis qui condamne les blasphémateurs à avoir la langue percée d'un fer rouge, se trouve-t-elle encore dans notre code criminel, puisqu'elle est tombée en désuétude, & que son défaut d'exécution est une preuve tacite de son absurdité? Les monumens du fanatisme ne sont pas bons à conserver: pourquoi imiter le crime de Cham, & dévoiler l'ignominie de nos peres?

Les anciennes loix sur les hérétiques sont encore des monumens d'une ignorance barbare. L'hérésie est un nom qu'une secte dominante donne à une qui ne l'est pas. Celui qui est hérétique aujourd'hui, devient demain orthodoxe; & alors l'orthodoxe devient hérétique à son tour, suivant la faveur arbitraire [illegible]

ſouverains. Or tout délit dont on ne peut fixer la nature, n'eſt point du reſſort des tribunaux: la loi, réſultat invariable de la raiſon humaine, n'a point de priſe ſur des opinions.

Les querelles abſurdes excitées à l'occaſion de l'héréſie, ont ſi fort bouleverſé ce globe malheureux, où la nature nous a placés pour vivre & non pour diſputer, que le mot d'*héréſie* devroit être banni à jamais de la grammaire des légiſlateurs.

On n'eſt pas aſſez convaincu que les hommes ſe ſont fait preſqu'autant de mal par les noms qu'ils ſe ſont impoſés, que par les erreurs qu'ils ont adoptées. On a appellé *ſaint* le célibataire inſenſé qui s'eſt revêtu d'un cilice pour ſe diſpenſer d'avoir de la vertu, & les cloîtres, ces vaſtes tombeaux de l'eſpece humaine, ſe ſont accumulés dans les monarchies; nos ancêtres ont inventé le nom de *janſéniſte*, & la cendre des grands hommes de Port-Royal a été troublée dans leurs tombeaux; nous nommons *matérialiſte* le philoſophe qui n'eſt d'au-

cune secte, & cette injure, adoptée par les gouvernemens, suffit pour étouffer dans son germe la race des grands hommes.

L'HOMME AVEC DIEU.

Puissent les nations s'éclairer enfin sur leurs vrais intérêts ! qu'il n'y ait d'hérétiques sur ce globe que les ennemis de Dieu & de la vertu ! que les institutions politiques servent à réunir les hommes, & non à les diviser ; & sur-tout, que les souverains revoient dans le silence des préjugés, tous ces codes criminels qui n'attestent que la stupide barbarie des législateurs !



ARTICLE IV.

DE L'EXÉCUTION DES LOIX CONTRE LA MAGIE.

PART. III.

PARMI les loix intolérantes de l'Europe, il n'y en a point contre lefquelles le fage ait autant de droit de réclamer, que contre celles qui regardent le délit impoffible de la magie. Il en a été de la magie, dans les fiecles de barbarie, comme du janfénifme dans un fiecle éclairé.

On ne revient point de fon étonnement quand on apprend par l'hiftoire quels font les hommes que les loix ont pourfuivis comme coupables de fortilege : c'eft un Faufte, parce qu'il invente l'art d'imprimer ; c'eft le geometre Viete, parce qu'il lit les lettres en chiffre; c'eft le rabbin Aaron, parce qu'on le furprend dans fon cabinet parcourant un livre apocryphe de Salomon (*).

(*) La lecture de ce livre, difent les hiftoriens du tems, faifoit paroître une légion de démons. Voyez *la vie de Manuel Comnene*, par Nicétas, liv. IV.

On

L'HOMME AVEC DIEU.

On trouve, au commencement du ſiecle dernier, ſur la table d'un ſavant un microſcope, ce phénomene de la phyſique, par lequel le contenu paroît plus grand que le contenant; on le défere à l'inſtant aux tribunaux (*) : heureuſement pour l'accuſé, c'étoit un citoyen paiſible qui n'écrivoit point contre la ſecte dominante; & il ne fut point brûlé.

Cette manie de brûler les hommes parce qu'ils font ou qu'ils paſſent pour faire des choſes extraordinaires, remonte juſqu'au tems des empereurs de Conſtantinople. Il eſt dit, dans l'hiſtoire de Maurice, que, ſur une révélation qu'avoit eu un évêque qu'un miracle avoit ceſſé par la vertu de quelques ſortileges, le magicien & ſon fils furent condamnés au bûcher. (**)

En 1331, dans les démêlés de Philippe de Valois & de Robert d'Artois, une dame convaincue d'avoir contrefait des actes, fut brûlée

(*) *Nodus prædeſtinat. diſſolut.* du cardinal Sfrondate, part. II, paragr. II.

(**) *Hiſt. de l'empereur Maurice*, par Théophylacte, chap. XI.

vive (*). On ne croyoit pas alors qu'il fût possible à une femme d'être faussaire sans être en même tems sorciere.

Il est certain que nous avions dans ce tems-là des loix contre les sorciers, qui devoient faire trembler non-seulement les faussaires, mais encore tout homme qui se sentoit quelque goût pour les arts (**). Le pere le Brun cite (†) onze arrêts du parlement de Paris qui condamnent au feu les citoyens convaincus de sortilege ; le parlement de Bordeaux, dans une seule année, en fit brûler 600 : les procédures de ces cours souveraines valoient bien celles de l'inquisition. Dans ces tems de barbarie un homme d'esprit qu'on trouvoit traçant des caracteres d'algebre, étoit regardé comme faisant un pacte avec le diable ; & il

(*) *Mémoires de littérature*, tome X, page 571.

(**) Ceci rappelle le trente-sixieme canon du concile de Laodicée, au quatrieme siecle. --- *Les prêtres & les clercs ne doivent être ni enchanteurs, ni mathématiciens, ni astrologues*, &c --- Voilà les disciples d'Archimede en bonne compagnie !

(†) *Histoire crit. des superstitions*, tome I.

auroit peut-être eu besoin d'être sorcier pour échapper au soupçon de sortilege.

On n'oubliera jamais que la fameuse Pucelle d'Orléans fut brûlée à Rouen, comme magicienne, pour avoir rendu la France à son roi légitime. (*)

C'est sur la déposition d'Astaroth, d'Asmodée & de Belzébuth, c'est-à-dire, des religieuses de Loudun, qui s'en disoient possédées, qu'Urbain Grandier fut brûlé vif par ordre du Séjan de son siecle, le cardinal de Richelieu.

On sait que le tribunal qui fit brûler le curé Gauffredi donna, pour motif de sa sentence, que le diable avoit procuré à ce prêtre les faveurs de toutes ses pénitentes.

La plus abominable scene de ce genre qui

(*) Il faut voir dans les mémoires du tems, & surtout dans l'éloquente *histoire de la rivalité*, quel étoit le stupide fanatisme des juges de cette héroïne. Tantôt on lui demande si les bienheureux qui lui apparoissoient étoient nus, & s'ils portoient des bagues & des boucles d'oreille ; tantôt on la fait visiter par des matrones pour constater ses sortileges ; car il passoit alors pour constant qu'une sorciere ne pouvoit avoir sa virginité.



PART. III.

ſe ſoit paſſée en France, eſt le ſupplice de la maréchale d'Ancre, qui fut brulée dans Paris parce que le Juif Montalto avoit ſacrifié un coq blanc dans ſon cabinet de toilette. Cet événement atroce eſt du commencement du regne de ce Louis XIII qu'on a appellé Louis *le Juſte*, mais qu'il faudroit appeller Louis *le foible*, n'ayant été toute ſa vie que le grand-viſir du ſultan Richelieu.

Cette rage de créer des ſorciers pour faire mourir des hommes, pénétra à la fin du ſiecle dernier juſque dans le Nouveau-Monde. L'ingénieux auteur de l'*hiſtoire philoſophique du commerce dans les Deux-Indes*, en cite un trait qui fait frémir (*). Heureuſement ce fléau ne

(*) On ne ſera peut-être pas fâché de voir comment ſa plume de feu a rendu ce ſingulier événement.

« Dans une ville de la nouvelle Angleterre, nommée » Salem, vivoient deux filles ſujettes à des convulſions : » leur pere, paſteur de cette égliſe, les crut enſorcelées.... Trois citoyens, ſur leſquels on jette le » ſoupçon de ſortilege, ſont auſſi-tôt arrêtés, condamnés à être pendus, & leurs cadavres ſont abandonnés aux oiſeaux de proie : peu de jours après, ſeize » perſonnes ſubiſſent le même ſort, avec un juriſ-

dura pas : l'excès du mal en amena le remede. La nouvelle Angleterre, qui fut le théatre de

L'HOMME AVEC DIEU.

» consulte qui, refusant de plaider contr'elles, est dès
» lors convaincu d'être leur complice. Ces horribles &
» lugubres scenes embrasent l'imagination de la multi-
» tude. La foiblesse de l'âge, les infirmités de la vieil-
» lesse, l'honneur du sexe, la dignité des places, la for-
» tune, la vertu, rien ne met à couvert d'un soupçon
» odieux dans l'esprit d'un peuple obsédé par les fan-
» tômes de la superstition. On immole des enfans de
» dix ans ; on dépouille de jeunes filles ; on cherche sur
» tout leur corps, avec une impudente curiosité, des
» marques de sorcellerie ; on prend des taches scorbu-
» tiques, que l'âge imprime à la peau des vieillards,
» pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fana-
» tisme, la méchanceté, la vengeance, choisissent à
» leur gré leurs victimes Au défaut de témoins, on
» emploie les tortures ; & les bourreaux dictent eux-
» mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les ma-
» gistrats se refusent à continuer ces horribles exé-
» cutions, ils sont accusés des forfaits imaginaires qu'ils
» cessent de punir ; les ministres de la religion leur sus-
» citent des délateurs qui leur font payer de leur tête
» les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les
» spectres, les visions, multiplient ces prodiges de
» folie & d'horreur : les prisons se remplissent ; les
» gibets restent toujours dressés ; tous les citoyens sont
» plongés dans une morne épouvante ; les plus sages
» s'éloignent, en gémissant, d'une terre maudite, en-
» sanglantée ; & ceux qui y restent ne lui demandent
» qu'un tombeau. On s'attendoit à la subversion totale

PART. III.

cette horrible tragédie jeta les yeux sur l'heureuse législation de Philadelphie ; elle rougit de sa demence, & rentra dans le culte paisible de la nature.

Les loix contre les magiciens semblent en Europe tomber en désuétude : cependant le foyer du fanatisme n'est point encore parfaite-

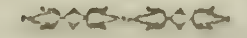
» de cette déplorable colonie, lorsqu'au plus fort de » l'orage les vagues tombent & s'appaisent : tous les » yeux s'ouvrent à-la fois. . . . On demande pardon au » ciel de l'avoir invoqué par de tels sacrifices, d'avoir » cru le fléchir par le sang, qui l'irrite ; on baigne de » larmes une terre qui fut innocente & pure avant » d'être souillée par le culte sacrilege & parricide des » Européens.

» La postérité ne saura jamais sans doute quelle fut » l'origine de cette épidémie : elle avoit peut être sa » source dans la mélancolie que des enthousiastes per- » sécutés avoient apportée de leur pays ; qui s'étoit » nourrie avec le scorbut qu'ils avoient pris sur mer ; » qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaisons » d'une terre nouvellement défrichée. Cette contagion » cessa, comme tous les maux épidémiques, par la » communication même qui l'épuisa ; comme tous les » maux de l'imagination, qui s'évaporent par les trans- » ports du délire. Le calme vint après la fievre ardente ; » & ce sombre accès d'enthousiasme ne reprit plus aux » puritains de la nouvelle Angleterre. *Hist. philos. du* » *com.* édit. in-8° de 1774, tome VI, page 351.

ment éteint. -- En 1750 on condamna au supplice une sorciere à Wurtzbourg : vers la même époque, la populace du comté d'Erford brûla solemnellement à petit feu une vieille Angloise soupçonnée de ne prolonger sa vie qu'à force de sortileges. (*)

Ajoutons à toutes ces preuves de la dégradation de l'esprit humain, ce texte révoltant : *Il est indubitable que les vrais sorciers méritent la mort :* & il ne faut le chercher ni dans Garasse, ni dans Jurieu, ni dans Caveyrac, mais dans le philosophe Malebranche. (**)

(*) *Londres*, tome II, page 42.
(**) *Recherche de la vérité*, tome I, page 416.



ARTICLE V.

De quelques Hommes célebres assassinés, au nom de Dieu, avec le glaive des loix.

PART. III.

Je devrois parler ici de quelques despotes qui se sont fait la loi vivante de leurs états, afin d'y multiplier impunément la race de leurs victimes. Je devrois dévoiler ici ces ames viles qui justifioient avec la religion les attentats que leur barbarie naturelle leur faisoit commettre. J'ai prononcé le mot d'ame vile, & je ne m'en dédis pas, quoique j'aie en vue ce Muley-Ismaël qui croyoit légitimer sa tyrannie en égorgeant des chrétiens au sortir de sa mosquée; ce Louis XI, qui faisoit couler sans remords le sang du juste, pourvu qu'il eût sans cesse une sainte Vierge à son chapeau; & ce Cromwel qui crut acheter, par ses discours mystiques & ses visions, le droit d'assassiner son roi & de donner des fers à sa patrie.

L'HOMME AVEC DIEU.

Mais mon objet en ce moment eſt moins de rendre le deſpotiſme odieux, que d'attendrir les hommes nés droits & ſenſibles ſur le ſort de ces victimes du fanatiſme qu'on a égorgées avec le glaive des loix : encore, dans la foule de tableaux de ce genre qui s'offrent à mes pinceaux, je ne choiſirai que ceux qui peuvent faire époque.

A la tête des grands hommes aſſaſſinés, au nom de Dieu, par la main des loix, il faut mettre Socrate : mais ſa mort importe trop à la morale de la terre, pour ne pas arrêter ſes regards ſur ce grand ſpectacle ; j'en ferai un chapitre à part, qui terminera mon hiſtoire du fanatiſme.

Quatre cents ans après Socrate, parut dans cette ville d'Herſalaïm, que nous nommons Jéruſalem, un de ces ſages deſtinés à changer la face de la terre, & à imprimer un nouveau caractere à l'eſprit humain. Supérieur à ſon ſiecle & maître de ſubjuguer ſes concitoyens par ſon éloquence, il aima mieux les rendre

heureux que de les gouverner. Toute ſa vie fut une chaîne non interrompue d'actes de bienfaiſance : il annonça le pere de la nature aux adorateurs d'un Dieu de ſang ; il apprit l'art de ſouffrir à des êtres féroces qui ne ſavoient que ſe détruire ; il cimenta le pacte ſocial avec la morale ſublime des philoſophes ; il auroit réaliſé la république de Platon, & tracé quinze ſiecles plus tôt le modele de la légiſlation admirable de Philadelphie ; mais le fanatiſme vint s'aſſeoir ſur les monumens qu'il élevoit, afin de les renverſer ; on s'irrita de ſa douceur ; on empoiſonna ſes diſcours ; on calomnia juſqu'à ſon ſilence ; & enfin ſa patrie ingrate, après lui avoir fait épuiſer la coupe de l'opprobre, termina ſes jours par l'affreux ſupplice des eſclaves.

O grand homme ! que les hommages de la terre t'ont bien vengé des outrages du fanatiſme ! L'Orient pleura pendant pluſieurs générations la mort d'Adonis ; mais dix-ſept ſiecles écoulés, depuis ton ſupplice, n'ont pu encore

altérer le caractere de grandeur imprimé ſur ta tombe. Je n'ai pas beſoin des vains prodiges qu'on te fait opérer, pour prononcer ton nom avec l'enthouſiaſme de la reconnoiſſance: je n'irai point blaſphémer l'Être ſuprême en te nommant ſon fils; mais ſi quelqu'intelligence humaine a jamais mérité notre culte, par ſes mœurs, par ſes lumieres & par ſa vertu, qui plus que toi eut droit à l'apothéoſe?

L'HOMME AVEC DIEU.

Pour ne point trop contriſter l'eſpece humaine, je franchis l'intervalle de douze ſiecles, & j'arrive à la deſtruction des templiers, monument éternel du machiavéliſme du pape Clément V & du roi Philippe le Bel. On ſait que la religion fut le prétexte de ce grand attentat. Pour rendre l'appareil de la mort plus terrible à ces malheureuſes victimes du fanatiſme, on employa toutes les formes de la juſtice. Des cardinaux commiſſaires du ſaint ſiege, accompagnés de quelques moines inquiſiteurs & d'un petit nombre de barons, inſtruiſirent ce procès extraordinaire; & en vertu de

leur ſentence, plus de ſoixante chevaliers furent brûlés dans Paris avec leur grand-maître, tous proteſtant de leur innocence, tous citant au tribunal de l'Être ſuprême les tyrans qui invoquoient ce nom ſacré pour les faire mourir.

Depuis cette époque juſqu'au milieu du ſeizieme ſiecle, une foule de prétendus hérétiques, ſorciers, apoſtats, furent condamnés par les tribunaux de France au même ſupplice du feu. En 1559 le célebre Anne Dubourg opina en plein parlement pour qu'on modérât cette peine atroce contre des délits qui ne réſidoient que dans l'opinion : ce cri de la nature fut regardé comme un acte de rebellion ; on inſtruiſit ſon procès, & il fut brûlé.

La Hollande, qui a tant de motifs d'être tolérante, a auſſi quelquefois aſſaſſiné, au nom de Dieu, ſes grands hommes. Elle inſtruiſit en 1619 le procès du célebre Barnevelt, parce qu'il ſoutenoit contre le fanatique Gomar, l'obſcur Arminius ; & ce patriote magnanime

eut la tête tranchée, à l'âge de 72 ans, *pour avoir contriſté l'égliſe de Dieu.*

L'HOMME AVEC DIEU.

Je ne parle point ici de l'Eſpagne, de l'Italie, du Portugal, des colonies Indiennes & du Nouveau-Monde; parce que tous les attentats de cette eſpece ſont dus, dans ces contrées avilies, à un tribunal de ſang qui ſubſiſte encore à la honte de l'eſpece humaine. Je parlerai bientôt de ce tribunal, que ma plume doit chercher à anéantir, plutôt que de s'amuſer à écrire la liſte de ſes victimes.



CHAPITRE IX.

DES CONSPIRATIONS RELIGIEUSES CONTRE LES PEUPLES.

PART. III.

DE tout tems les despotes ont conspiré contre leurs peuples. Néron a brûlé la capitale du monde pour avoir une idée de l'incendie de Troye ; Caligula vouloit que les Romains n'eussent qu'une seule tête pour l'abattre d'un coup de cimeterre ; Muley-Ismaël égorgea de sa main cinquante mille de ses sujets dans Maroc (*). Mais ces conspirations n'entrent point dans le plan de cet ouvrage : j'écris l'histoire des fanatiques, & non celle des tyrans.

(*) *Système social*, tome II, page 102, *note.*



ARTICLE PREMIER.

CAUSES FRIVOLES DE LA HAINE CONTRE LES PEUPLES.

L'HOMME AVEC DIEU.

QU'ON ne s'imagine pas que la haine religieuse des rois contre leurs sujets, ou des peuples contre les peuples, soit fondée sur des motifs importans : tout est petit dans les persécuteurs, jusqu'aux causes qui leur font commettre de grands crimes.

Les Hébreux ne vouerent une haine éternelle au genre humain que parce que les nations qui les environnoient ne vouloient pas couper leur prépuce.

Les Turcs n'anathématisent les Persans que parce que ceux-ci ne se rasent point la moustache; parce qu'ils portent à leur chaussure la couleur de l'étendart de Mahomet, & qu'ils ne regardent pas comme authentique le petit verset du Coran, intitulé *le-couvercle.*

Les Espagnols descendu au Nouveau-

PART. III.

Monde ſe diſoient entr'eux : quel mal ferions-nous de nous jouer de la vie de ces ſauvages ? ils ſont ſans barbe ; ils ne montent point à cheval, & ils n'ont point de poudre à canon.

Telle a été à peu près la logique des perſécuteurs dans la religion des papes : ils ne ſe ſont armés du double glaive de la guerre & des loix contre les hommes, que pour le dogme de la tranſubſtantialité du verbe, pour l'opinion des hypoſtaſes, pour prouver que Berenger, l'ennemi de la préſence réelle, raiſonnoit plus mal que Lanfranc, ſon apôtre, &c. Ordinairement les queſtions métaphyſiques pour leſquelles on s'égorgeoit, n'étoient entendues ni des bourreaux ni des victimes.



ARTICLE

ARTICLE II.

Conspiration de l'Inde contre les Pulchis et les Parias.

L'Homme avec Dieu.

S'IL y avoit quelque contrée ſur ce globe où les hommes duſſent être égaux, ce ſeroit ſans doute ſur ces rivages fortunés de l'Indus & du Gange, où le riz, qui les nourrit, & le coton, qui les habille, viennent preſque ſans culture. C'eſt cependant dans cette partie de l'Aſie que triomphe l'inégalité : les peuples y ſont, de tems immémorial, diviſés en une multitude de caſtes; & ce partage, qui dépend du préjugé, comme en Europe celui de la nobleſſe & de la roture, y éterniſe les querelles de la politique, & les haines barbares de la religion.

Il y en a une ſur-tout qui doit ſon origine au fanatiſme des brames, & qui mérite d'être vengée par les philoſophes : c'eſt la caſte des Parias : un prince de l'Indoſtan nommé Schoparia, à qui on attribue la diſtinction des diverſes claſſes

de la ſociété indienne, inſpiré par ſes prêtres, publia un édit qui défendoit, ſous les peines les plus rigoureuſes, de manger de la vache : une partie de la nation refuſa d'obéir, & on la déclara abominable (*). Ce ſont les deſcendans de ces tranſgreſſeurs de l'édit de Schoparia qui conſtituent la caſte des Parias. Les hommes qui ont le malheur d'y naître ſont chargés des emplois les plus vils de la ſociété; de tranſporter les immondices, & d'enterrer les morts : on ne leur permet plus d'être frugivores; & l'horreur qu'ils inſpirent eſt telle, que ſi l'un d'eux oſe toucher un citoyen d'une autre tribu, celui-ci a le droit de le tuer ſur-le-champ. Ces Parias ſont les Ilotes de l'Indoſtan, où on ne trouve cependant point de Lacédémone.

Les Pulchis du Malabar ſont dans un période de dégradation encore plus inſultant à la raiſon humaine que les Parias : la loi leur défend

(*) Voyez le zenda veſta de Zoroaſtre, traduit par M. Anquetil, tome I, premiere partie, page CXXXVIII.

de se bâtir des cabanes, & ils sont contraints de se construire des especes de nids sur les arbres. Devenus égaux aux quadrupedes, par l'habitude de tant d'opprobres, ils ne font connoître leurs besoins que par leurs hurlemens : alors l'Indien sensible vient déposer un peu de riz au pied de l'arbre; mais il se retire à l'instant, de peur que le Pulchis ne souille son bienfaiteur en rencontrant ses regards.

L'Européen s'indigne de l'atrocité d'une pareille conspiration contre des hommes nés sous le même ciel, avec des organes semblables, & la même dose d'intelligence : mais est-ce à lui qu'il convient de prodiguer le mépris aux persécuteurs des Pulchis & des Parias? Oublie-t-il que l'Europe a de tout tems conspiré contre les Negres; que l'Espagne a été le théatre d'une conjuration horrible contre la liberté d'un monde; que, du sein du vatican, & de la basilique de saint Pierre, sont sortis les plans de mille complots religieux contre les

Albigeois, les Vaudois, les proteſtans & les philoſophes ? (*)

(*) Je ne fais qu'indiquer ici les conſpirations contre les negres & le Nouveau-Monde, parce que je me ſuis étendu ſur ces attentats du fanatiſme dans un des volumes précédens de la *Philoſophie de la nature*. Je parlerai bientôt des Albigeois, des Vaudois & des proteſtans, dans le chapitre des maſſacres : pour le philoſophe, il doit donner un grand exemple de tolérance ; c'eſt à lui qu'il appartient de ſouffrir, & de ne point maudire ſes perſécuteurs.



ARTICLE III.

CONSPIRATION DES JUIFS CONTRE LES PEUPLES QUI NE SE FONT POINT CIRCONCIRE.

L'HOMME AVEC DIEU.

On ſait que dans la guerre injuſte que Moïſe fit au peuple de Madian, ce légiſlateur, après ſa victoire, ordonna aux Iſraélites de maſſacrer tout, excepté les animaux utiles & les filles en âge d'être mariées. Les ſoldats obéirent : tout fut paſſé au fil de l'épée ; & on n'épargna que 675000 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes & 32000 vierges. (*)

Joſué, digne ſucceſſeur de ce Thamas-Koulikan, fit pendre trente-un rois (**) dont le crime étoit d'avoir combattu pour leurs foyers contre des aſſaſſins.

L'homme ſelon le cœur de Dieu, David, & tous les melks ou petits rois d'Herſalaïm, ſes ſucceſſeurs, adopterent le même plan de con-

(*) *Nombres*, cap. XXXI.
(**) Livre de *Joſué*, cap. XII.

quête & de destruction, quand ils se trouverent les plus forts; & quand les princes voisins de la Palestine eurent le bon esprit de repousser ce brigandage & de vaincre le peuple de Dieu, ceux-ci, dans les chaînes, se consolerent encore de leur opprobre, en maudissant pieusement leurs vainqueurs.

Je voudrois bien savoir de quel titre s'autorisoient ces Hébreux, pour conspirer contre les peuples pacifiques qui habitoient la Palestine; pour ravir à des citoyens leur patrie; pour violer leurs femmes; pour égorger leurs enfans à la mamelle; pour les ensevelir tout vivans sous les débris de leurs temples & de leurs autels.

Dieu, disent les fanatiques, *avoit destiné la terre promise à son peuple chéri.* -- Dieu est le pere de tous les hommes; il ne déshérite point Esaü pour Jacob; il n'ordonne point à des brigands qui ravagent le monde, de ravir leur patrimoine à des hommes tranquilles qui le cultivent.

La terre originairement appartient à l'hom-

me induſtrieux qui ſait défricher ſes landes, détruire ſes plantes paraſites ou venimeuſes, & ſe créer un aſyle contre un ſoleil qui l'embraſe, des tigres qui vont le dévorer, & un Océan qui menace de l'engloutir. Tout code qui renverſe ces loix fondamentales de la ſociété, eſt un code de menſonge; toute conquête qui s'en autoriſe, eſt un attentat contre nature.

Il eſt vrai que les peuples indigenes de la Paleſtine n'étoient point circoncis; mais c'eſt un affreux blaſphême de ſuppoſer que l'Ordonnateur des mondes exige que ſon peuple chéri renverſe la morale, parce que ſes voiſins ne coupent point leur prépuce.

Oui, j'oſe le dire, la législation des Juifs étoit une législation atroce, qui les rendoit les ennemis-nés du genre humain: dans ce ſens, ils ont mérité que le genre humain conſpirât pour les exterminer.

Mais il faut être juſte: quelqu'affreux qu'aient été les attentats de la poſtérité d'Abraham, elle n'en a été que trop punie; les vengeurs des

PART. III.

Moabites, des Amalécites & des Amorrhéens ont mis une atrocité froide dans leurs vengeances. Depuis dix-ſept cents ans les ſouverains ſe ſont arrogé le droit de les dépouiller, de les avilir & de les égorger ; de tous les temples de l'Europe, on a ſonné le tocſin contre ces malheureuſes victimes de l'intolérance ; & la barbarie exercée contr'elles a été d'autant plus loin, que depuis leur déſaſtre ſous Veſpaſien, elles n'ont preſque jamais eu ni le courage ni le pouvoir de ſe défendre. Après avoir pris le parti du monde opprimé contre les Juifs, il eſt tems que le philoſophe prenne celui des Juifs contre leurs oppreſſeurs. Tout homme, baptiſé ou circoncis, Negre ou Parias, a droit, dès qu'il eſt malheureux, à ma ſenſibilité. Je défendrois les inquiſiteurs de Conimbre & de Goa, ſi, après les avoir mis hors d'état de nuire, le deſpotiſme venoit à les opprimer. J'aime avec enthouſiaſme tout être qui peut raiſonner & gémir avec moi; & je ne pourſuivrai juſqu'aux enfers que le monſtre affreux de l'intolérance.

ARTICLE IV.

CONSPIRATION GÉNÉRALE CONTRE LES JUIFS.

L'HOMME AVEC DIEU.

TOUS les phénomenes que produit le fanatisme ne sont pas explicables par les lumieres de la philosophie naturelle; je conçois sans peine que, dans des contrées sujettes aux intempéries de l'air, aux inondations des fleuves & aux tremblemens de terre, les peuples doivent avoir des mœurs dures, une législation barbare & un culte atroce; un Negre, un Japonois & un Mexicain, sont tentés de se représenter Dieu sous les couleurs avec lesquelles ils voient la nature, sauvage & féroce comme elle.

Je puis expliquer pourquoi à Calicut on regarde certains Indiens qui adorent un Être suprême, & qui admettent la métempsycose, comme des êtres indignes de partager les privileges de l'humanité; ces especes de gymnosophistes sont tous de basse naissance, & les

naïres, qui les perſécutent, ſont les nobles du pays. Ces ſeigneurs Indiens ne peuvent pardonner à des roturiers d'avoir voulu les éclairer; ils les puniſſent également & parce qu'ils innovent, & parce qu'ils veulent reſpirer l'air qu'ils reſpirent.

Si les parſis ont été contraints de quitter leur patrie pour ſe retirer dans l'Inde, c'eſt qu'un peuple adorateur d'un Dieu de paix & ami des hommes, devoit être odieux à des muſulmans & à des eſclaves; c'eſt que Mahomet eſt le dieu de la Perſe, & que les ſophis ſont deſpotes.

Mais comment toutes les nations de ce continent ſemblent-elles s'être réunies, pour perſécuter un peuple qui ne ſemble avoir d'autres crimes que d'être Juif encore? Par quel abſurde motif les empereurs, les califes, les ſophis, les rois de l'Europe, ont-ils tramé une conſpiration générale contre des malheureux à qui on ne peut reprocher, depuis la ruine de leur ville, que d'exiſter dans l'opprobre?

Si quelque conſpiration étoit néceſſaire au

L'HOMME AVEC DIEU.

repos de l'humanité, ce ſeroit celle qui tendroit à nous délivrer de ces animaux deſtructeurs, qui affoibliſſent la population dans les forêts du Nord & dans les ſables du Bilédulgerid; ce ſeroit peut-être encore celle qui armeroit les peuples contre les conquérans, eſpece de monſtres qui déſolent plus la terre en dix ans, que les tigres, les ſerpens, les condors & les crocodiles réunis, ne l'ont ravagée depuis le commencement des ſiecles; mais les Juifs ne ſont des monſtres ni dans l'ordre phyſique ni dans l'ordre moral: il faut les plaindre, les éclairer, & non les exterminer. (*)

(*) Il n'y a d'ordinaire que les perſonnes déjà inſtruites qui liſent l'*eſprit des loix*: voici un fragment de cet ouvrage célebre en faveur des perſonnes qui cherchent à s'inſtruire. Il s'agit d'une Juive condamnée à être brûlée dans un auto-da-fé, & qui s'adreſſe ainſi aux inquiſiteurs. --- « Nous ſuivons une religion que vous » ſavez vous-mêmes avoir été autrefois chérie de Dieu; » nous penſons que Dieu l'aime encore, & vous penſez » qu'il ne l'aime plus; & parce que vous jugez ainſi, » vous faites paſſer par le fer & par le feu ceux qui ſont » dans cette erreur ſi pardonnable, de croire que Dieu » aime encore ce qu'il a aimé....

Un Juif est homme avant d'être sectaire, avant d'être usurier, avant même d'être Juif;

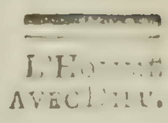
» Vous vous privez de l'avantage que vous a donné » sur les mahométans la maniere dont leur religion s'est » établie : quand ils se vantent du nombre de leurs » fideles, vous leur dites que la force les leur a acquis, » & qu'ils ont étendu leur religion par le fer : pourquoi » donc établissez-vous la vôtre par le feu ? ...

» Si vous ne voulez pas être chrétiens, soyez du » moins des hommes; traitez-nous comme vous feriez » si, n'ayant que ces foibles lueurs de justice que la » nature vous donne, vous n'aviez point une religion » pour vous conduire, & une révélation pour vous » éclairer.

» Si le ciel vous a assez aimés pour vous faire voir la » vérité, il vous a fait une grande grace; mais est-ce » aux enfans qui ont l'héritage de leur pere, de haïr » ceux qui ne l'ont pas ? ....

» Si vous êtes raisonnables, vous ne devez pas nous » faire mourir parce que nous ne voulons pas vous » tromper. Si votre Christ est le fils de Dieu, nous » espérons qu'il nous récompensera de n'avoir pas voulu » profaner ses mysteres : & nous croyons que le Dieu » que nous servons, vous & nous, ne nous punira pas » de ce que nous avons souffert la mort pour une » religion qu'il nous a autrefois donnée, parce que » nous croyons qu'il nous l'a encore donnée....

» Il faut que nous vous avertissions d'une chose, c'est » que si quelqu'un dans la postérité ose jamais dire que, » dans le siecle où nous vivons, les peuples d'Europe » étoient policés, on vous citera pour prouver qu'ils



ſi nous voulons qu'il ceſſe d'avoir un commerce illicite, des uſages vils, & un culte abſurde, faiſons-lui entendre la voix paiſible de la nature; traitons-le en homme, & il le deviendra à ſon tour.

Je vais parler un moment des déſaſtres que la nation juive a eſſuyés dans ce continent depuis qu'elle a perdu ſa liberté, ſa légiſlation & ſes rois; c'eſt-à-dire, depuis que le genre humain a dû reſpecter ſes malheurs. (*)

Je ne m'appeſantirai point ſur ce lugubre tableau (**) : la nature de cet ouvrage m'oblige

---

» étoient barbares; & l'idée qu'on aura de vous ſera » telle qu'elle flétrira votre ſiecle, & portera la haine » ſur tous vos contemporains. » *Eſprit des loix*, liv. XXV, chap. XIII.

Il a été un tems où l'auteur d'un tel ouvrage, s'il avoit vécu à Lisbonne ou à Goa, auroit été brûlé ſur le même bûcher avec la Juive qu'il avoit la hardieſſe de défendre.

(*) Voyez de plus grands détails ſur ce ſujet dans *l'hiſtoire des Juifs*, de Baſnage.

(**) L'auteur avoit retranché de ſon manuſcrit la moitié de ce chapitre : nous avons cru devoir le reſtituer, ſoit à cauſe de l'intérêt qui y regne, ſoit pour rendre plus complette cette édition. *Note des editeurs.*

a passer sous silence les petites vexations que de grands peuples ont fait subir aux Juifs, ou les grandes vexations dont les petits peuples les ont menacés ; car le poison du fanatisme est le même dans les petites démocraties & dans les grands empires, & c'est la puissance qui lui donne de l'activité.

DANS L'EMPIRE ROMAIN. -- Tout le monde sait ce qu'il en coûta aux Juifs pour avoir osé résister aux conquérans du monde. Juste Lipse, qui n'aime pas moins à calculer qu'à commenter, trouve que dans le sac d'Hershalaim, que nous nommons Jérusalem, il périt 1337490 hommes de cette nation (*) ; & on remarquera que ce fut Titus, le bienfaiteur du monde, qui mit leur ville en cendre.

Les Juifs, comme le phénix des anciens, sembloient renaître de leur cendre ; car on prétend que sous l'empire d'Adrien, la révolte de Barchochebas en fit périr encore 580 mille par le fer des Romains ; & cependant on ne

(*) Just. Lipf. *de constantia*, lib. II, cap. XXI.

L'HOMME AVEC DIEU.

compta point dans ce désastre ceux qui moururent de faim, ou qui terminerent leur vie dans les supplices (*). L'enthousiasme de la liberté avoit si fort gagné toute la nation, qu'on voyoit les écoliers défendre les forteresses, & se battre comme des héros. Le même fait est arrivé dans ces derniers siecles durant le siege de Rhodes : l'Europe éleva alors jusqu'au ciel le nom de cette jeunesse intrépide, & les Turcs mêmes en conçurent plus de respect pour les chevaliers de Malthe; mais les Romains, sans doute plus éclairés que les Turcs, tinrent une autre conduite à l'égard des jeunes Hébreux; après la prise des forts, on les lioit avec leurs livres & on les jetoit dans le feu (**). Les ancêtres des vainqueurs avoient

(*) *Dio in Adriane.*

(**) Les Juifs ne prononcent encore qu'avec horreur le nom de l'empereur qui permit de tels attentats; ils appellent Adrien un second Nabuchodonosor; & ils ont une philippique qu'ils appellent hymne, où ils invoquent le Dieu des vengeances contre ce prince barbare, qui détruisit 480 de leurs synagogues. --- Lent. *de Judæorum pseud. Mess.* page 17.

été plus généreux envers les esclaves soulevés par Spartacus.

On parle d'une loi de Constantin qui oblige tous les Juifs à manger du pourceau le jour de Pâques (*) : cette loi n'est que ridicule ; mais celle de Constance qui punit de mort tout Juif qui épouse une chrétienne, ou qui circoncit un esclave (**), & celle de Léon l'Isaurien qui ordonne à ces infortunés de se faire baptiser, sous peine d'être brulés (†), sont également absurdes & barbares ; une persécution suscitée par un despote est le fléau du moment ; mais des loix fanatiques sont des sources éternelles de désastres ; je les compare à ces isles du Nouveau-Monde où Colomb trouva la plus affreuse de nos maladies, & où les navigateurs vont sans cesse chercher de nouveaux levains, pour empoisonner dans notre continent entier la source de nos plaisirs.

(*) Eutych. *annal.* tome I, page 466.

(**) *Sozomene*, lib. II, cap. IX.

(†) *Cedren. in Leon. Isaur.*

II.

SOUS LES CALIFES. -- Tandis que les empereurs persécutoient les Juifs pour les obliger à se faire baptiser, les califes les tourmentoient pour les forcer à se faire musulmans : Hakem ordonnoit aux juges d'Egypte de leur faire subir la bastonnade afin de les convertir ; Motawakel les distinguoit du reste de ses sujets en leur défendant d'avoir d'autres montures que des mulets ou des ânes ; & Abdallah, un des plus célebres généraux des Arabes, les faisoit marquer à la main avec un fer chaud (*). Ce peuple errant, également odieux aux deux religions qu'il avoit fait naître, marchant sans cesse entre la mort & l'opprobre, & redoutant également le supplice & l'apostasie, étoit d'autant plus à plaindre, que jamais la pitié de la multitude ne le dédommageoit de la haine des rois.

Les sultans de Constantinople, en adoptant la religion des califes, ont hérité de leur anti-

(*) Theophan. *sub* A. C. 759.

Part. III.

pathie contre les Juifs; mais ils se contentent de tondre le troupeau, au lieu de l'égorger (*):

(*) L'histoire ottomane fait mention d'une singuliere injustice de ce genre faite aux Juifs par l'impulsion du fanatisme. --- Un riche Hébreu conversoit avec un grand-visir sur la diversité des cultes répandus sur la terre, & insensiblement l'entretien tomba sur le Paradis.

Le grand-visir.

Par Mahomet, ce paradis est une belle invention; je crois déjà jouir de ces houris immortelles dont le prophete nous a fait une peinture si voluptueuse; & je me flatte que je ne m'ennuyerai pas en leur compagnie, comme je m'ennuie dans mon serrail avec mes soixante & douze Géorgiennes.

Ben Issachar.

Votre excellence me permettra de lui représenter que le paradis existoit avant le prophete Mahomet; que nous en étions en possession avant qu'on l'eût peuplé de Turcs, de houris & de Géorgiennes; que....

Le grand-visir.

Rabbin, j'ai pitié de ta folie; je vois bien que tu n'as lu ni l'alcoran ni les 1972 commentaires qui ont été écrits sur cet ouvrage éternel. --- Mais je veux bien, par complaisance, laisser tes ancêtres dans le paradis.

Ben Issachar.

Par complaisance, monseigneur! vous plaisantez; le paradis n'est-il pas notre héritage? Les enfans de Jacob ne sont-ils pas les enfans légitimes?

Le grand-visir.

Chien d'Israélite, est-ce que les enfans d'Ismaël sont des bâtards? --- A ton compte, le paradis ne seroit donc peuplé que de Juifs?

aussi on ne les maudit point dans les synagogues, comme Nabuchodonosor, Adrien, les inquisiteurs & les papes.

BEN ISSACHAR.

Votre excellence me fait là une question captieuse.

LE GRAND-VISIR.

Je ne cherche point à t'embarrasser, mais à te confondre; réponds-moi : la synagogue a-t-elle décidé que les Juifs seuls auroient entrée dans le paradis?

BEN ISSACHAR.

Vous me lancez des regards bien foudroyans.

LE GRAND-VISIR.

Je t'entends. --- Eh! par la barbe du prophete, où serons-nous donc placés, si tes Hébreux forment toutes les hiérarchies du paradis!

BEN ISSACHAR.

Il me vient une idée. --- Vous ne serez pas avec nous; mais vous resterez hors de l'enceinte céleste; & là vous nous regarderez.

LE GRAND-VISIR.

Il me vient aussi une idée. --- Ben Issachar, vous êtes juste, & vous sentez bien que les musulmans ne sont pas faits pour être exposés aux injures de l'air, hors de l'enceinte du paradis; il convient donc que vous leur fournissiez des pavillons, pour qu'ils soient logés à leur aise. --- Je vous laisse, & je vais au divan faire taxer la somme que votre nation payera dorénavant toutes les années pour l'achat & l'entretien des pavillons. --- Adieu, rabbin, point d'avarice, sur-tout pour la qualité des pavillons.

Le grand-visir fit goûter son projet au divan, &

III.

Part. III.

En Allemagne -- Le premier orage qui s'éleva ſur les ſynagogues allemandes vint de la part des croiſés. Ces pieux inſenſés ſe croyoient obligés en conſcience de maſſacrer des Juiſs, pour ſe préparer au maſſacre des muſulmans. On commença par en bruler 1400 à Mayence ; & le zele des incendiaires fut accompagné de ſi peu de prudence, que l'embraſement des maiſons hébraïques entraîna celui de la moitié de la ville. A Treves les femmes juives voyant approcher leurs aſſaſſins, égorgerent leurs propres enfans, en diſant qu'il valoit mieux les faire paſſer dans le ſein d'Abraham que dans les bras des chrétiens (*). La rage des croiſés ſembloit alors s'être com-

depuis ce tems-là les Juifs paient un tribut conſidérable au grand-ſeigneur pour les pavillons où les muſulmans doivent loger après leur mort.

(*) Piſtor. *hiſt. germ.* tome III, *ad* A. C. 1089. --- *Hiſt. Trev. apud Dacheri Spicileg.* tome XII, page 236. --- Les annaliſtes de Baviere comptent 12 mille morts dans leur pays ſeulement. *Avent. ann. Boior.* --- *Lib. V*, page 361.

munìquée à leurs victimes ; mais celle des Hebreux étoit l'effet rapide du déſeſpoir, tandis que celle de leurs perſécuteurs étoit l'effet lent & réfléchi du plus fougueux fanatiſme.

Le délire des croiſades ceſſa enfin, mais la perſécution contre les Juifs ſubſiſta toujours. A Francfort on les accuſe d'avoir empêché la converſion d'un de leurs concitoyens ; auſſi-tôt les habitans ſe ſoulevent, & on fait périr 180 de ces malheureux dans les flammes (*) : l'obéiſſance à un inſtinct de la nature étoit punie à l'égal du parricide.

En 1286, on leur imputa dans la Baviere le crime abſurde d'avoir ſacrifié un enfant à Adonaï ; on n'examina pas s'il étoit poſſible que des hommes auſſi dévoués à Moïſe puſſent rendre à Dieu un hommage défendu par le pentateuque, & on les brûla dans leur ſynagogue. (**)

Vingt-ſix ans auparavant, une calomnie auſſi

(*) Baſnage, *liv. IX, chap. XXII.*

(**) *Avent. annal. Bojor.* liv. VII, page 441.

PART. III. ridicule avoit ſoulevé contr'eux une partie de l'Allemagne : un ſimple payſan accuſa un rabbin d'avoir volé une hoſtie ; la populace, croyant voir l'abomination de la déſolation dans le lieu ſaint, fondit ſur les Juifs en différentes villes, & fit gloire de les maſſacrer. (*)

En 1492, cette ſcene de fanatiſme fut renouvellée à Mecklenbourg, & on y ajouta encore de nouveaux traits d'atrocité ; un viſionnaire prétendit avoir trouvé une hoſtie enſanglantée ; il en conclut qu'elle avoit été lacérée à coups de couteau : mais qui pouvoit lacérer une hoſtie, ſinon un Juif ? Sur cette conjecture on condamna trente particuliers de cette nation à être brûlés vifs ; leurs femmes & leurs enfans furent compris dans la même ſentence : une mere au déſeſpoir égorgea deux de ſes filles pour les dérober au ſupplice affreux qui les menaçoit, mais les chrétiens arracherent la troiſieme d'entre ſes bras, & la jetterent ſous

(*) *Baſnage*, lib. IX, cap. XXIII.

ses yeux dans le bûcher (*). Je m'étonne, après de tels événemens, qu'il y ait eu une seule Juive assez courageuse pour devenir mere.

IV.

EN ITALIE. -- Comment les Juifs italiens auroient-ils échappé au glaive de la persécution?

Un décret du concile d'Elvire défend à un chrétien de manger avec un Juif, sous peine d'excommunication.

Le tribunal affreux de l'inquisition a particuliérement été établi contre les Juifs; sans eux,

(*) Naucler, *tome II*, *page* 1110.

La philosophie a ramené l'humanité en Allemagne; il y reste cependant encore quelques traces de l'ancienne barbarie. --- Voici le serment qu'on fait prêter en Hongrie à un Juif qui plaide contre un chrétien: --- *Je jure par le Dieu vivant, &c. Si je suis parjure, que la terre s'ouvre pour m'engloutir comme Dathan & Abiron! que la lepre qu'Elisée ôta à Naaman retombe sur moi! que je sois attaqué sur-le-champ du mal caduc, du flux de sang & de la peste! que mon corps & mon ame périssent ensemble! que je n'aille jamais dans le sein d'Abraham! & qu'Adonaï m'efface du livre de vie par le pouvoir de sa divinité!* --- Corp. jur. hungar. *part. III*, *tit. XXXVI*, *tome I*, *page* 149.

Il y a un peu loin de ce serment ridicule à la simple parole que l'Angleterre exige en justice d'un quaker.

les membres du saint office pourroient dire comme les prêtres du Mexique, que leur dieu est sur le point de mourir de faim.

Les papes ont long-tems allumé les buchers, où les souverains de l'Europe ont fait perir quelques restes de cette nation, qui s'honore d'avoir Abraham pour pere. Jean XXIII, au commencement du quinzieme siecle, sollicita la cour d'Espagne d'exterminer ces ennemis-nés du nom chrétien (*). Pie V, il y a 200 ans, fit encore mieux ; il fulmina contr'eux une bulle où il les accusoit de trahison, de magie, d'empoisonnement, &c. (**) : c'étoit sonner le tocsin contre ces malheureux dans toute l'Europe, mais on feignit de ne pas l'entendre ; non qu'on eut mis dans le fourreau le poignard du fanatisme, mais parce que les rois ne vouloient pas le tenir de la main des papes.

(*) La reine régente suivit les conseils du pere des fideles, força seize mille Juifs à abandonner leur religion, & condamna les autres à divers supplices. --- Salomon Ben. virg. *page* 112.

(**) *Bullarium*, *tome II*, *Pii V*, *constit.* 80.

L'HOMME AVEC DIEU.

Au milieu de cette conjuration générale contre l'humanité, Venise montra toujours cette sagesse qui l'égale à l'ancienne Rome, & qui lui en assure la durée. -- En 1276, on avoit accusé les Juifs de Trente d'avoir égorgé le fils d'un artisan dans un sacrifice magique; le sénat ayant méprisé cette calomnie, la superstition s'en consola en faisant peindre cette aventure fabuleuse, dans un tableau destiné pour une église; on eut soin d'y représenter les tenailles dont on s'étoit servi pour tourmenter cet enfant, les aiguilles qu'on avoit employées pour tirer son sang, & les coupes où on l'avoit renfermé pour le boire; le tableau n'étoit pas de Michel Ange, mais le spectacle qu'il offroit aux regards du peuple, suffisoit pour échauffer son imagination. Environ deux siecles après, Sixte IV, voulant semer la discorde dans Venise, s'avisa de canoniser la prétendue victime des synagogues: à peine le nouveau saint eut-il un culte particulier, que la populace de Trente se jeta sur tous

PART. III.

les Juifs de cette ville, & les égorgea. Le fanatiſme alloit ſe répandre dans toutes les terres de la république, lorſque le ſénat écrivit aux magiſtrats de Padoue que les Juifs méritoient d'être traités comme des hommes, que le bruit répandu à Trente lui paroiſſoit ſans fondement, & que les ſuites fatales de la canoniſation du nouveau ſaint devoient leur naiſſance à des intrigues ſecretes que le ſénat ne vouloit pas pénétrer (*). Sixte IV apprit cette nouvelle, mais il n'oſa excommunier des ſénateurs qui commandoient à cent mille hommes; le tableau ne fut point lacéré; le ſaint reſta dans la légende; mais la perſécution ceſſa.

V.

EN ESPAGNE. -- Les tyrans du Nouveau-Monde ont été auſſi les perſécuteurs d'Iſraël; on trouve, dans le code viſigoth, une ancienne loi qui condamne à cent coups de fouet, & au banniſſement, tout Juif qui ne ſe feroit pas

(*) *Voyez* l'ordonnance du doge Mocenigo, datée du 22 Avril 1475, dans *cardoſo las excellencias*, *p.* 27.

baptiser (*). Cette loi fit quelques chrétiens, & des millions d'hypocrites.

Dans le treizieme siecle, les croisés de toutes les nations de l'Europe, rassemblés à Tolede, susciterent contre les Juifs une persécution si violente, que le fameux Abrabanel dit qu'elle fit sortir plus d'Hébreux d'Espagne, que Dieu n'en avoit tiré d'Egypte par le ministere de Moïse (**). Si ce calcul n'est pas exagéré, on ne sauroit trop admirer la multiplication singuliere de ce peuple, malgré le code visigoth, le concile d'Elvire, & la haine des rois.

Sous le regne d'Alphonse X, trois dévots jettent un cadavre dans la maison d'un rabbin, & l'accuserent de l'avoir assassiné; le peuple se souleve à l'instant, & massacre à Orsona & à Palma tous les Juifs qu'il rencontre, & sur-tout ceux dont les biens méritent d'être pillés (†).

(*) *Leges visigoth. lib. XII*, *tit.* 3.

(**) *Voyez* les commentaires de ce rabbin sur Isaïe, *chap. XLVI.*

(†) Salomon Ben virg. *pag.* 72 --- 92. --- Le même auteur rapporte qu'un roi d'Aragon en fit brûler 15000,

Au quatorzieme siecle, un prêtre chassé de son église & un moine apostat rassemblent des prosélytes, & vont, à leur tête, massacrer les Juifs dans la Navarre : six mille sont égorgés dans la seule ville d'Estella. (*)

Voilà donc un prêtre scélérat, un moine apostat, & trois dévots, qui décident du sort d'une nation ! En vérité, on ne peut réprimer un sentiment d'indignation contre la nature humaine, quand on voit quelle est l'espece de gens qui persécute.

Sous le regne d'Alphonse XI on accuse un Juif d'avoir uriné dans un calice qu'on portoit en pompe dans une procession ; aussi-tôt le roi & son conseil signent un édit qui bannit à jamais tous les Juifs de l'Espagne ; heureusement pour l'honneur du roi, le prince royal, qui avoit plus de bon-sens que tout le conseil de

---

qui refuserent de se faire baptiser, *ibid. page* 181. --- Ce calcul sûrement n'est pas exact ; on ne brûle pas ainsi quinze mille hommes en tems de paix ; il faut lire avec précaution le *schebet Juda* de ce rabbin.

(*) *Basnage*, *lib. IX*, *cap. XVIII.*

Castille, demanda la révision du procès; & on trouva, après quelques recherches, que le seul coupable étoit un jeune chrétien qui avoit, par hasard, laissé tomber un vase d'eau sur un prêtre. (*)

L'HOMME AVEC DIEU.

Il sembloit que la découverte d'une calomnie aussi authentique, devoit ouvrir pour jamais les yeux à l'Espagne; mais en 1492 parut un édit d'Isabelle & Ferdinand qui obligea 800 mille Juifs à s'exiler de l'Espagne : après cet acte de piété, Alexandre VI envoya à Ferdinand le titre de catholique.

Quelque tems après Emmanuel, roi de Portugal, qui envioit aussi le titre de catholique, renchérit encore sur la barbarie de Ferdinand; il bannit les Juifs de ses états, & leur défendit d'emmener ceux de leurs enfans qui auroient moins de quatorze ans. Cette multitude de fugitifs ne trouva pas sur la mer l'asyle que le fanatisme lui refusoit en Portugal; les capitaines des vaisseaux laisserent mourir de

(*) Mariana, *hist. d'Espagne*, liv. XV.

faim les peres, tandis que les matelots violoient les femmes, & que les enfans étoient tourmentés en Portugal pour changer de religion.(*)

Tous les historiens ont loué l'Espagne d'avoir persécuté les Juifs, d'avoir banni les Maures, & d'avoir fait la conquête du Nouveau-Monde; pour moi, je ne sais si dix siecles de vertu pourroient effacer la mémoire de ces trois grands crimes contre le genre humain.

V I.

EN ANGLETERRE. -- Le juif & le quaker sont aujourd'hui libres à Londres; ils ne l'ont pas toujours été; & c'est une consolation pour le reste de l'Europe de savoir qu'il fut un tems où ces fameux Anglois furent aussi barbares qu'elle.

On croyoit assez généralement dans le onzieme siecle à la sorcellerie; & comme c'étoit le crime de ceux à qui l'envie n'en trouvoit point d'autres, on avoit soin de l'imputer aux

(*) Mariana, *hist. d'Espagne*, liv. XXVI.

Juifs : quelques-uns d'entr'eux s'étant hasardé d'assister au couronnement de Richard, le peuple soupçonna qu'ils étoient venus jeter un maléfice sur la personne du roi ; & on massacra, pendant un an entier, tous les particuliers de cette nation qui négocioient en Angleterre (*). Dans une autre émeute populaire, les Juifs, instruits de la rage de leurs persécuteurs, s'emparerent d'Yorck, & résolurent de s'y défendre ; on fit le siege de la ville, & bientôt ceux qui s'y étoient renfermés demanderent à capituler ; cette grace que les Anglois accorderoient aujourd'hui aux pirates d'Alger, & aux peuples anthropophages du Nouveau-Monde, fut alors refusée aux descendans d'Abraham ; le désespoir s'empara de ces malheureux ; ils égorgerent leurs femmes & leurs enfans, mirent le feu au palais, & s'y brûlerent. (**)

On ne parle point ici des petites vexations

(*) *Spicileg.* d'Achery, tome VIII, page 498.

(**) *Polidor. Virgil.* lib. XIV, page 248.

PART. III.

faite à la nation Juive pour la dépouiller de ses biens (*). L'indigence n'est rien, quand elle est mise en parallele avec une mort cruelle, & encore plus avec l'opprobre.

La plus violente persécution que la synagogue ait essuyée en Angleterre tombe sous le regne d'Edouard; la peste & la famine désoloient alors une partie de l'isle, & les fanatiques ne manquerent pas d'attribuer ce double fléau aux Juifs; aussi le roi, afin d'épurer l'air & de ramener l'abondance, se proposa d'exter-

(*) Jean-Sans-Terre fit éprouver aux Juifs toute la cruauté industrieuse de Phalaris, pour leur extorquer de l'argent; Jean de Bristol se laissa couvrir de plaies sans se racheter; le tyran surpris de sa constance le fit délier, & ordonna qu'on lui arrachât seulement une dent tous les jours, jusqu'à ce qu'il payât la somme qu'on lui demandoit; l'Hébreu souffrit patiemment qu'on lui en arrachât sept, mais à la huitieme il paya. --- *Matth. Paris.* A. 1210.

Ce même auteur dit que Henri III vendit les Juifs à son frere Richard pour le terme d'une année, afin que ce comte éventrât ceux que le roi avoit déjà écorchés. Le texte dit : *Ut, quos rex excoriaverat, comes eviscearet.* --- Ce Henri III enchérissoit encore sur la maxime tyrannique de Tibere.

miner

miner tous ceux de cette nation qui n'embrafferoient pas le chriftianifme. Il fit dreffer, pour cet effet, deux pavillons fur le bord de la mer; au-deffus de l'un on avoit arboré une croix, & fur l'autre l'image du pentateuque; on divifa enfuite les Juifs en deux corps : ceux qui voulurent embraffer le culte de leurs perfécuteurs furent introduits dans le premier pavillon; les autres furent conduits dans la tente de Moïfe : mais à mefure que ces derniers y entroient, on les maffacroit & on jetoit leurs corps dans la mer. (*)

Les Juifs aujourd'hui préfentent au roi d'Angleterre le pentateuque le jour de fon facre; ils font fideles aux loix de l'état & aux ufages de la fynagogue; ils vénerent les martyrs de leur nation, & les Anglois n'ofent prononcer le nom de leurs ancêtres qui les ont perfécutés.

VII.

EN FRANCE. - Ce n'eft point à nous François à faire des reproches aux autres nations;

(*) *Cardofo los excell.* page 382.

PART. III.

nous avons été fanatiques long-tems, & la preuve que nous commençons à ne plus l'être, c'est que j'ai la liberté d'en faire l'aveu.

Sous Charlemagne on accusa les Juifs d'avoir appellé les Sarrasins en Languedoc (*); ce prince, qui cherchoit des coupables, sacrifia la nation au delire fanatique de ses sujets; il fit périr les chefs de la synagogue, & ordonna qu'à l'avenir tous les Juifs habitant à Toulouse recevroient un soufflet trois fois par an, à la porte de la cathédrale. Sous le regne de Charles le Chauve, ce n'étoit plus que le syndic qui recevoit en cérémonie le soufflet au nom de la nation; on soupçonna ensuite, même en Languedoc, qu'il étoit contre le droit naturel de persécuter les enfans parce qu'on avoit haï les peres, & personne ne fut plus souffleté.

Philippe-Auguste, aussi superstitieux que Charlemagne, mais plus barbare que lui, bannit tous les Juifs de France & confisqua leurs biens, pour venger un jeune homme de Paris

(**) Basnage les justifie de ce crime, liv. IX. ch. III.

qu'on assure qu'ils avoient crucifié (*). Philippe-Auguste punissoit un assassinat incertain, comme un régicide.

Quand nos rois étoient éclairés, les Juifs n'en étoient pas plus tranquilles, parce qu'ils étoient toujours exposés à la fureur du peuple. Les Parisiens, sous le regne de S. Louis, s'imaginerent que c'étoit un usage constant dans les synagogues, d'immoler des enfans à Jehovah le vendredi-saint; aussi-tôt le peuple se souleva & massacra tous les Juifs qu'il put rencontrer: l'épidémie fanatique se communiqua dans les provinces, & on fit mourir, par divers genres

(*) Rigord, *de gest. Philip. August. hist. Franc.* tome IV, page 61. --- Ce prince les rappella ensuite pour en extorquer de l'argent; mais on renouvella alors l'accusation avec des circonstances singuliérement absurdes; on prétendit qu'ils s'étoient assemblés, avec la permission de la reine mere sur les bords de la Seine; qu'ils fouetterent alors en cérémonie un jeune chrétien; qu'ils le couronnerent d'épines, & le crucifierent: on ajouta que le roi se trouva en personne à cet auto-da-fé, & qu'il fit brûler 80 des inquisiteurs. --- Albéric, *trium font. chron. sub anno* 1182.

On pourroit encore douter de ce fait, quand Tacite en seroit le garant; mais Albéric étoit un moine.

PART. III.

de ſupplices, 2500 de ces malheureux qui ne voulurent pas abjurer (*). Le gros de la nation ne voyoit aucun crime dans ces aſſaſſinats; pour ceux qui étoient un peu moins barbares, ils alloient l'expier par des croiſades.

S. Louis, priſonnier en Aſie, donna un édit qui banniſſoit tous les Juifs de cette France où il ne régnoit plus (**); ils revinrent, & Philippe le Bel les chaſſa de nouveau pour raccommoder ſes finances (†); enfin, en 1358 ce peuple errant a été banni ſans retour.

Le gouvernement aujourd'hui tolere les Juifs; mais s'ils prenoient des ſentimens de citoyen, pourquoi ne feroit-on que les tolérer? Ce peuple eſt induſtrieux; l'état pourroit donc tirer parti de ſon induſtrie : n'avons-nous pas encore des landes en Gaſcogne & en Bretagne à défricher, des monumens publics à élever, des isles à peupler? &c. L'eſpérance ſeule d'être réuni en

(*) Salomon Ben virg. *page* 417.

(**) Marth. Pariſ. *hiſt. angl.* p. 576.

(†) *Chron. gul. de Nangis, ſub. A. C.* 1310.

corps de nation, lui feroit conſtruire les pyramides d'Égypte : craint-on qu'il ne ſe rende indépendant ? Eh ! laiſſons-le bâtir Jéruſalem au milieu des landes de Bordeaux, & nous n'en ferons que plus riches, plus puiſſans & plus heureux.

L'HOMME AVEC DIEU.

VIII.

En Perse. -- La Perſe eſt le théatre de la derniere cataſtrophe que la nation Juive ait eſſuyée dans notre continent ; l'aventure qui y donna lieu mérite d'être conſervée dans les annales de la philoſophie. Dans le ſeizieme ſiecle, le ſophi Scah Abbas ordonna aux rabbins de fixer un tems pour la venue de leur Meſſie, ce prince promit, s'il paroiſſoit alors en Perſe, de ſe ſoumettre, lui & ſes ſucceſſeurs, à la loi de Moïſe ; mais il exigea d'eux, s'ils étoient mauvais prophetes, de ſe faire muſulmans, ou de périr dans les ſupplices. La ſynagogue décida que le deſiré des nations paroîtroit dans 70 ans ; le contrat alors fut ſigné de part & d'autre, & les Juifs taxés, en attendant, à deux millions

PART. III.

d'or; le ſophi mourut, & ſes ſucceſſeurs, occupés des intrigues de leur ſerrail, oublierent le traité; mais en 1663, Abbas II le trouva par haſard dans les archives royales, & de l'avis de ſon conſeil, il fit maſſacrer tous les Hébreux répandus dans ſes états, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Depuis cette Saint-Barthelemi, il n'eſt pas reſté un ſeul Juif en Perſe. (*)

(*) Baſnage, *liv. IX*, *ch. XXVI.*



LETTRE CIRCULAIRE

Du rabbin DAVID BEN ANROU, *prince de la captivité* (*), *aux souverains des deux mondes.*

L'HOMME AVEC DIEU.

LE chef d'un peuple errant, proscrit & malheureux, mais destiné à l'empire de la terre, conjure ta majesté de ne point traiter en tigres des êtres qui n'ont jamais cessé d'être hommes.

Successeur de David & d'Ezéchias, je devrois traiter en égal avec les rois; mais je suis contraint de descendre à la priere; l'arche sacrée n'est plus; les saints d'Israël sont dans la tombe, & je

(*) Le rabbin asiatique qu'on regarde comme le chef de la nation juive, prend le titre de prince de la captivité : le premier qui le porta régnoit vers l'an 210 de notre ere. - - Calmet, *dictionn. de la Bible*, tome III, page 285. La lettre du rabbin David s'est trouvée en original chez les moines qui sont au pied du Mont-Liban; on l'a traduite dans le même esprit que le président de Montesquieu a traduit le fragment grec du temple de Gnide; on s'est sur-tout permis beaucoup de retranchemens; car les rabbins sont très-féconds en mots, quoique leur langue soit très-pauvre en choses.

PART. III.

ne commande qu'à des esclaves qui vont mourir.

Du haut du Mont-Liban, parmi ces cedres qui me rappellent le temple de Salomon, dont les ruines mêmes sont dispersées, j'ai promené mes regards sur la terre; j'ai vu tous les peuples conjurés contre les restes infortunés de la tribu de Juda; j'ai vu les deux mondes s'agiter pour écraser un atome.

Si du moins cet atome causoit quelque trouble dans l'ordre politique des sociétés; s'il ébranloit les trônes, s'il calomnioit les peuples dans l'esprit des rois, je dirois en gémissant: Babylone est juste; mais j'adjure, au nom d'Adonaï, les souverains des deux continens de déclarer si nous avons d'autres crimes que de descendre de Jacob, & d'être aussi fideles qu'eux au culte de nos peres.

Cependant tu permets que la calomnie répande sur nous l'opprobre qui n'est dû qu'à nos persécuteurs. Si l'ennemi ravage tes frontieres, c'est nous qui l'avons appellé; si les brigands assassinent un de tes sujets, c'est nous qui l'avons crucifié;

ſi la peſte ſe répand dans ton empire, c'eſt nous qui avons empoiſonné tes rivieres (*); bientôt on nous punira du déſordre des élémens, & on nous imputera des crimes qui ſuppoſent, dans ceux qui les commettent, le pouvoir ſuprême de la nature.

Ces crimes abſurdes ſont enſuite punis par des ſupplices atroces; on ſe contenta d'abord de nous accabler d'impôts onéreux (**), & d'expoſer notre vie à la merci du premier fanatique (†); maintenant l'imagination ingé-

---

(*) En 1339 la peſte ravagea l'Allemagne; les moines accuſerent alors les Juifs d'avoir empoiſonné le Rhin & le Danube, & 12 mille hommes de cette nation furent maſſacrés, ſur cette accuſation, dans la ſeule ville de Mayence. *Cruſius antiq. ſuevor.* lib. V. --- *Note du traducteur.*

(**) En Turquie les Juifs paient un tribut au grand-ſeigneur pour chaque enfant mâle qui naît parmi eux; il y en a un autre pour le privilege de tenir la ſynagogue, un autre pour la permiſſion d'enſevelir leurs morts, un autre pour les pavillons qu'ils doivent fournir aux muſulmans dans l'autre monde, &c. &c. La fortune d'un Juif dépend ſans ceſſe du caprice d'un viſir ou de la haine du Muphti. --- *Note du traducteur.*

(†) Les annales de Bretagne fourniſſent ſur ce ſujet

nieuse de nos persécuteurs se plaît à multiplier les horreurs de la mort qui nous environne; le pal, la roue & les bûchers s'offrent par-tout à nos regards; on voudroit que le désespoir nous fît blasphémer le Dieu de nos peres, & que l'effet de ces affreux supplices fût de les mériter.

Nous ne pouvons exister dans la société, sans avoir des rapports avec elle; que les tribunaux de sang qui se sont érigés contre nous, décident donc sous quels titres nous vivons dans tes états. Sommes-nous des ennemis? sois assez généreux pour nous combattre à armes égales. Sommes-nous tes sujets? juge-nous par tes loix. Sommes-nous enfin des étrangers? laisse-là ton code & ton épée, & juge-nous par les loix éternelles de la nature.

un fait remarquable. --- Les états de cette province, qui avoit alors ses souverains, statuerent, en 1239, qu'un débiteur qui auroit un Juif pour créancier, ne seroit pas obligé de le payer, & que tout Breton qui tueroit un Hébreux ne pourroit être regardé comme un assassin. --- D'Argentré, *hist. de Bret.* liv. IV, ch. XXIII. --- *Note du traducteur.*

Ton rang & tes adulateurs te rendent barbare; mais la nature t'a fait humain : consulte donc ton cœur plutôt que tes esclaves; ne te joue point de notre vie, puisque le ciel t'en a confié le dépôt; n'imite pas ce Muley-Ismaël (*) qui pour montrer la bonté de son cimeterre, abat tous les vendredis les têtes à cinquante chrétiens.

L'HOMME AVEC DIEU.

Je n'écris point pour tes inquisiteurs (**),

(*) On ne peut fixer la date précise de la lettre de David; mais il paroît, par le trait historique qu'il rapporte, qu'il vivoit sur la fin du dernier siecle, ou au commencement de celui-ci; car Muley-Ismaël ne mourut qu'en 1727, après une tyrannie de 55 ans. Cet empereur de Maroc est célebre dans les annales musulmanes. Un jour il poignarda sa maîtresse favorite pour avoir marché sur un peu de farine; au moment où elle expiroit, il appella un chirurgien maure, & lui ordonna de guérir cette femme, sous peine d'être étranglé. — *Note de l'éditeur.*

(**) Tous les souverains n'ont pas adopté le délire religieux de l'inquisition; ainsi il y avoit sûrement des variations dans la lettre circulaire du rabbin. S'il m'étoit permis d'établir ici quelques conjectures, je dirois que la lettre qu'on traduit est probablement adressée au roi d'Espagne. Tel étoit aussi l'avis de l'archevêque arménien de Tarse, que nous vîmes à Paris en 1765, prélat

qui s'abreuvent de ſang comme les prêtres de Saturne; les grands qui t'environnent ſont trop intéreſſés à te cacher la vérité ; ton peuple n'eſt pas à portée de m'entendre ; c'eſt toi ſeul que je voudrois perſuader ; ma nation eſt charmée que les loix t'aient fait deſpote : tu diras un mot, & tes ſujets deviendront des hommes ; tu diras un mot, & nous ſerons heureux.

On prend par-tout le ſoin de nous convertir pour prétexte à la rage de nous proſcrire ; mais ſi notre culte n'eſt point oppoſé au repos des hommes, quel droit ont les ſouverains de s'établir juges entre nous & l'Être ſuprême ? l'envie de nous rendre heureux quand nous ne ſerons plus, ne doit pas engager les gouvernemens à rendre malheureuſe notre exiſtence. Dois-je embraſer les moſquées d'Iſpahan pour en faire ſervir les cendres à engraiſſer les provinces de la Perſe ?

---

plein d'érudition & de gaieté, & dont les bons-mots ne ceſſoient pas de l'être dans la bouche de ſon interprete. --- *Note de l'éditeur.*

Ce principe ne feroit bon que dans le cas où la terre entiere fe réuniroit dans le même culte religieux, où la théocratie feroit le gouvernement du genre humain, & où tous les peuples deviendroient Ifraélites ; faveur que Jehovah (*) a promife à nos prophetes & à nos rabbins..... Amen.

Mais dans ce fiecle abfurde & barbare, que gagnerions-nous à embraffer ta croyance? Si tu me perfécutes pour faire de moi un chrétien, le fophi a droit d'en faire autant pour me

(*) *Jehovah*, fuivant M. Forbes, lord préfident des affifes d'Edimbourg, fignifie l'Etre par excellence; on en a fait dériver le *Zénus* des Grecs, & même le *Jupiter* des Latins; car, difent les commentateurs, efpece de gens fort heureux en étymologies, on prononçoit primitivement *Jovis pater*, au lieu de *Jupiter;* ce qui fuppofe que les anciens prêtres du capitole prenoient indifféremment le fils pour le pere, & Saturne pour le monftre qui le fit mutiler.

On remarquera que dans le texte de la lettre de David le nom de *Jehovah* fe trouve en blanc : les rabbins regardent comme un crime de prononcer ce nom ineffable ; & ils ont écrit que quiconque pourroit articuler ce mot avec la vraie prononciation, feroit des miracles. Ce fecret peut être mis avec celui du grand-œuvre. *Note du traducteur.*

rendre muſulman ; les deſcendans d'Abraham ſeront donc obligés de changer de cultes comme de climats, d'adorer un prêtre en Tartarie, le grand lievre au Canada, & un hanneton chez les Caffres.

Tu dis que c'eſt la vérité qui te donne le droit de perſécuter ; mais pourquoi l'erreur ne le partageroit-elle pas ? l'erreur ne ſe croit-elle pas toujours la vérité ?

La vérité ! -- Il ſied bien à des apôtres d'un jour de prononcer ce nom auguſte. Quelle eſt la religion que je n'ai pas vu naître ? mon culte exiſtoit dans l'idee d'Adonaï, tandis que le germe de l'univers étoit encore dans le néant.

Il n'y a point de loi intermédiaire entre Moïſe & la nature ; mais vous, chrétiens, vous avez ſuccédé à Moïſe, & Mahomet vous a ſuccédé.

L'arbre ſacré que planta notre légiſlateur, a produit deux branches immenſes qui couvrent aujourd'hui les deux tiers de la terre. Eſt-ce aux hommes qui repoſent ſous l'om-

brage de ces branches à frapper le tronc & à ébranler les racines ? Eſt-ce à des fils à déchirer le ſein de leur mere, & à Samarie à préparer la chûte de Jéruſalem ?

L'HOMME AVEC DIEU.

Tes prêtres ſe vantent ſans ceſſe d'avoir épuré notre morale ; mais quel eſt le plus humain aux yeux du Dieu vivant, du chrétien qui fait des proſélytes au milieu des roues & des bûchers, ou de l'Hébreu qui périt & pardonne ?

Vois quelles affreuſes conſéquences on peut tirer du ſyſtême deſtructeur de ton inquiſition : tu me dépouilles de mes biens pour me forcer à être apoſtat ; mais ſi je ſuis fidele à ma loi, tu as donc le droit de m'arracher la vie ; & ſi mon ame intrépide s'éleve au-deſſus des terreurs de la mort, tu peux donc ſans crime attenter à mon honneur ; tous ces anneaux appartiennent à la même chaîne ; ainſi c'eſt en outrageant les mœurs que tu étendras l'empire de tes loix.

La violence ne déſigne pas l'équité, mais le

pouvoir ; si jamais la cause que nous défendons dut nous paroître juste, c'est depuis que tous les sectaires se réunissent à nous persécuter; la vérité semble si étrangere à l'homme, que l'opprimer c'est la faire reconnoître.

Veux-tu faire soupçonner à mon peuple la vérité de ta religion? regarde-nous comme tes freres, toi qui regnes sur un point de ce globe; puisque Dieu, qui est le souverein de mille mondes, nous regarde tous comme ses enfans.

Je me suis jusqu'ici énoncé avec fierté ; mais c'est le langage de l'innocence ; je t'ai cru assez grand pour mériter de l'entendre.

On dit que le soleil ne cesse jamais de luire sur tes états (*) : rends ta gloire encore plus solide ; fais-y briller le soleil de l'équité ; sois

(*) Ce mot de Philippe II, cité par le rabbin, démontre que cette lettre étoit destinée à un roi d'Espagne. --- *Note du traducteur.* --- Mais ce roi n'étoit sûrement pas Philippe II, le Tibere de l'Espagne & le Caligula du Nouveau-Monde ; David n'auroit pu lui écrire qu'il étoit assez grand pour mériter d'entendre la vérité. --- *Réflexion de l'éditeur.*

le

le bienfaiteur d'un peuple immenſe, au lieu d'en être l'aſſaſſin; nous croirons alors retrouver dans ton empire les palmiers de Jéricho, les rivages du Jourdain & le temple auguſte de Salomon; & moi, le ſucceſſeur de ce prince, je me croirai trop honoré de devenir le premier de tes ſujets.

Le rabbin DAVID BEN ANROU, prince de la captivité.



CHAPITRE X.

DES MASSACRES

PART. III.

IL faut de grands spectacles au fanatique, comme il faut de grands crimes à l'usurpateur. Le sang de quelques victimes obscures, coulant sur des échafauds, ne fait qu'irriter la soif qui le dévore : il n'y en a point qui ne fasse le vœu de Caligula; mais graces à la philosophie, ce vœu de long-tems ne sera exaucé.

Ma plume est donc encore condamnée à retracer ces scenes épouvantables qui flétrissent à jamais les souverains qui les ordonnent, & les satellites qui les exécutent; puisse l'Europe n'avoir plus besoin de pareils tableaux! Après avoir servi si long-tems les fureurs d'Arimane, puisse-t-elle enfin tomber sans rougir aux autels du Dieu paisible de la nature!

Ces massacres religieux, dont je vais parler, ont presque tous été précedés par d'autres violences; mais je ne veux m'arrêter que sur les

grands désastres qu'a fait naître le fanatisme : pourquoi s'occuper de l'incendie de quelques cabanes, quand le volcan du Vésuve ensevelit, sous ses laves brûlantes, les villes entieres de Pompeyes & d'Herculanum ?

L'HOMME AVEC DIEU.



ARTICLE PREMIER.

DES MASSACRES DES HÉBREUX PAR LES HÉBREUX.

PART. III.

CE n'eſt pas ma faute ſi, en parlant d'aſſaſſins & d'hommes aſſaſſinés au nom de la religion, le nom des Hébreux ſe retrouve ſans ceſſe ſous ma plume : ce peuple a été deux mille ans célebre par ſes crimes, & il y a près de deux mille ans qu'il eſt célebre par ſes malheurs. Puiſſe-t-il un jour revenir au théiſme ! c'eſt le moyen de n'être plus ni coupable ni malheureux.

Lorſque Moïſe parloit à Adonai ſur le mont Sina, Aaron ſon frere fit adorer aux Hébreux un veau d'or : le légiſlateur, deſcendu de la montagne, expia ce crime en faiſant maſſacrer 23 mille de ſes ſujets par la main des lévites, & en élevant Aaron, le plus coupable de tous, à la dignité de grand-prêtre.

Le texte qui conſacre cette boucherie reli-

gieuse est si extraordinaire, que je me fais un devoir de le transcrire.

« Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu » d'Israël : Que chacun mette son épée à son » côté; passez & repassez au travers du camp, » d'une porte à l'autre, & que *chacun tue son* » *parent, son frere & son ami.*

» Les enfans de Lévi firent ce que Moïse » leur avoit ordonné ; & en ce jour-là il y eut » environ 23 mille hommes du peuple qui » furent mis à mort.

» Car Moïse avoit dit : Consacrez aujour- » d'hui vos mains au Seigneur, *en tuant cha-* » *cun votre fils & votre frere, & attirez sur* » *vous, en ce jour sa bénédiction.* (*) »

Le philosophe peut observer que le culte d'Adonaï est, avec ceux du Teutatès des Gaules, & du Saturne de Carthage, le seul où on se soit attiré la bénédiction du ciel par des parricides.

(*) Voyez le livre de l'*Exode*, chap. XXXII, vers. 27, 28 & 29.

PART. III.

La religion des Israélites interdisoit toute union avec les peuples qu'ils se proposoient de subjuguer : aussi Moïse, instruit qu'un enfant de Jacob avoit eu la témérité de demander les faveurs d'une fille de Madian, fit égorger, pour une foiblesse si naturelle, 24 mille Hébreux (*). Le texte sacré ne dit pas si ce massacre fut fait encore par la main des prêtres.

Je ne parlerai point du massacre de 24 mille hommes de la tribu d'Ephraïme, égorgés de sang-froid, au passage du Jourdain, par les Juifs de la tribu de Galaad, pour n'avoir pu prononcer le mot de *schiboleth* (**) ; ni de la destruction entiere de la tribu de Benjamin, parce que de jeunes gens de Gabaa avoient violé la femme d'un lévite (†). Dieu n'a été que le prétexte subalterne de ces carnages ; & j'examine ici, non les attentats de la politique, mais les attentats de la religion.

(*) Voy. les *nombres*, ch. XXV, v. 6, 7, 8 & 9.
(**) Voy. les *juges*, ch. XII.
(†) Les *juges*, ch. XIX & XX.

ARTICLE II.

Massacre de la Cyrenaique.

Jérusalem n'étoit plus, & les Juifs avilis, mais tolérés, se consoloient de leur opprobre en maudissant leurs vainqueurs dans les synagogues. Un nommé André, espece de fanatique, qui avoit des visions, & qui faisoit des miracles, proposa aux Juifs ses concitoyens, de se rassembler; & il leur promit la monarchie universelle, s'ils exterminoient les infideles. Dans la province de Cyrene, & dans l'isle de Chypre, son plan de révolte fut adopté; les Juifs qui habitoient ces provinces prirent les armes; & s'il en faut croire Dion & Eusebe, ils massacrerent deux cents vingt mille Romains: cette proscription, plus atroce que celle de Mithridate & des triumvirs, fut accompagnée de toutes les horreurs qui suivent les attentats du fanatisme; ils firent souffrir toutes sortes de tortures à leurs victimes, & finirent par boire

L'Homme avec Dieu.

leur ſang & par manger leurs cadavres : c'eſt principalement à cette époque que les Juifs ſont devenus l'opprobre & l'horreur du genre humain. Ce grand déſaſtre arriva ſous le regne de Trajan.



ARTICLE III.

MASSACRES QUI ONT ACCOMPAGNÉ L'ÉTABLISSEMENT DU MAHOMÉTISME.

L'HOMME AVEC DIEU.

LE culte des dieux les plus ſanguinaires, tels que Saturne, Teutatès, & le Mars Mexicain, n'a jamais fait répandre dans ſon origine, autant de ſang humain que le culte du Dieu pacifique, dont Mahomet ſe diſoit le prophete. Ce conducteur de chameaux, que le comte Boulainvillers appelle un grand homme, ſongea un jour qu'il étoit inſpiré par l'ange Gabriel : à ſon réveil, il réſolut d'en convaincre les Arabes ou de les égorger ; ainſi un ſonge a fait maſſacrer en Aſie plus de deux millions d'hommes.

Les talens de cet impoſteur lui mirent les armes à la main, & le ſuccès de ſes armes ſervit enſuite à faire honorer ſes talens : il falloit ſans doute bien de l'audace pour dire à des brigands : croyez que j'ai mis la lune dans ma manche,

ou je vous égorge; mais l'heureux fourbe triompha; les Arabes, à qui il parloit, commencerent par trembler, & ils finirent par croire.

Les califes & les premiers sultans hériterent de l'esprit destructeur de Mahomet; ils furent d'autant plus redoutables qu'ils opprimoient également les peuples avec le despotisme & avec le fanatisme; armés de ce double poignard, ils firent trembler leurs sujets & les rois de l'Europe.

A réduire à leur juste valeur les calculs d'Abulféda, d'Abulfarage & des écrivains, soit Arabes, soit Européens, qui ont écrit l'histoire musulmane, on peut faire monter à trois millions le nombre d'hommes qui, pendant un siecle, ont été égorgés sur les champs de bataille, & passés, de sang-froid, au fil de l'épée après la prise des villes, qui furent pendus, lapidés, empâlés ou brûlés dans les places publiques, pour prouver la sublimité des visions de Mahomet, & l'éternité du Coran.

La fureur religieuse des musulmans s'est beaucoup refroidie ; mais il leur reste encore un droit des gens qui, sans les rendre plus puissans, les rend plus odieux : c'est ainsi qu'après avoir conclu un traité de paix avec les chrétiens, ils vont à la mosquée en demander pardon au dieu de Mahomet ; ils croient toujours offenser l'Être suprême, quand ils n'exterminent pas les hommes qu'ils appellent *infideles*. L'HOMME AVEC DIEU.



ARTICLE IV.

MASSACRE DES MANICHÉENS.

PART. III.

LE philoſophe qui ne conſulte que ſa raiſon, ne croit pas au mauvais principe ; mais s'il conſulte les annales des hommes, il eſt tenté de lui attribuer la plupart de ces tragédies ſanglantes, que le fanatiſme a fait jouer dans les deux mondes.

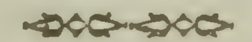
Le culte d'Arimane eſt très-ancien dans l'Aſie : un Cabade, roi de Perſe, qui vouloit être le ſeul génie du mal dans ſes états, proſcrivit ceux de ſes ſujets qui adoroient Arimane, & ils furent tous égorgés en un ſeul jour. Les hiſtoriens ne nous ont pas tranſmis le nombre des victimes qui périrent dans ce maſſacre des Manichéens.

L'impératrice Théodora, à l'exemple de ce Cabade, donna en 845 un édit de proſcription contre tous les Manichéens de l'empire grec, & on eut par-tout la lâcheté de l'exécuter,

L'HOMME AVEC DIEU.

L'abbé Fleury, dont la plume circonspecte glisse ordinairement sur ces attentats du christianisme, avoue, dans son histoire ecclésiastique, que le nombre des malheureux qui périrent alors, monta environ à cent mille; & on peut ajouter foi à ses calculs (*). Ce qu'il y a de plus affreux encore dans ce désastre, c'est qu'il ne se trouva alors à Constantinople aucun philosophe qui plaidât la cause de l'espece humaine contre le monstre couronné qui cherchoit à l'anéantir: tel étoit le droit des gens de ce siecle de barbarie, qu'on trouvoit aussi simple d'aller à la chasse des hommes qui avoient la foiblesse de croire au génie du mal, qu'à celle des tigres, des pirates & des assassins.

(*) Voy. aussi Maimbourg, *hist. des iconoclastes*, liv. VI.



ARTICLE V.

Massacre de Saint-Brice.

PART. III.

CETTE Saint-Barthelemi angloiſe eut pour objet la deſtruction des Danois répandus dans la Grande-Bretagne; & le Charles IX qui la fit naître eſt un Ethereld II, eſpece de ſtatue couronnée, qui ne ſavoit que prêter ſa main à ſes miniſtres pour ſigner des édits de proſcription; la politique donna peut-être le ſignal du carnage, mais ce fut le fanatiſme qui l'exécuta. Les ſujets d'Ethereld, depuis quelque tems eſclaves des papes, furent enchantés de trouver une occaſion de ſe venger du mépris des guerriers adorateurs d'Odin, & ils maſſacrerent les Danois avec un zele qu'une ſimple haine nationale n'étoit pas capable de leur inſpirer: le jour choiſi pour le carnage fut la fête de S. Brice. Il faut voir, dans un de nos hiſtoriens philoſophes, le tableau de cette affreuſe journée: je vais tranſcrire quelques traits de

la plume éloquente de cet homme de bien. L'HOMME AVEC DIEU.

« Le maſſacre commença par Gunilda, » ſœur de Stenon, roi de Danemarck. -- Le » miniſtre d'Ethereld égorgea d'abord ſon » mari & ſes enfans à ſes yeux ; enſuite il la » fit périr elle-même à coups de lance : cette » princeſſe mourut avec la fermeté d'un ſage, » en plaignant preſqu'également les bourreaux » & les victimes. *Dieu vous punira*, dit-elle » froidement aux aſſaſſins, *& mon frere me* » *vengera*. On a écrit que le roi avoit pouſſé » la barbarie juſqu'à faire raſſembler dans un » champ les femmes des Danois maſſacrés, » les y faire enterrer vives juſqu'à la ceinture, » & lâcher ſur elles des dogues affamés qui les » dévorerent. (*) »

On peut évaluer à cinquante mille hommes le nombre des Danois qui périrent à la journée de Saint-Brice.

(*) Voy. *Hiſt. de la rivalité*, par M. Gaillard, t. I, page 104.

ARTICLE VI.

Des Croisades.

Part. III. Il y a eu des manies particulieres à chaque siecle ; celle de la chevalerie consacra quelques extravagances ; mais elle épura les mœurs & fit revivre quelque tems parmi nous les Thésée & les Hercule ; il n'en est pas de même de celle des croisades, elle n'a racheté par aucun bien la plaie horrible qu'elle a faite à l'humanité.

L'audace & la lâcheté furent l'apanage ordinaire des croisés ; & ces vices ne sont pas incompatibles dans l'ame des fanatiques. La fureur de repandre le sang musulman sur le saint sépulchre, étoit telle qu'il sembloit s'être fait une revolution dans l'esprit humain ; tout le monde partageoit le même délire ; les rois montoient en chaire pour communiquer leur enthousiasme à leurs sujets ; les seigneurs vendoient leurs terres pour acheter des équipages ; les moines paroissoient l'épée à la main sur le

champ

L'HOMME AVEC DIEU.

champ de bataille, & le peuple les ſuivoit avec ardeur, ne demandant pour paie que des indulgences. Si dans ces momens de démence un philoſophe avoit voulu plaider la cauſe de l'humanité, les chevaliers & les preux de l'armée l'auroient mépriſé comme un lâche ; les rois l'auroient ſoupçonné du crime de leſe-majeſté, & le peuple l'auroit brulé comme un athée.

Un pape, dans ces tems de barbarie, jouoit dans le monde un rôle auſſi grand que celui du premier des Céſars ; il ordonnoit, & la moitié de l'Europe ſe précipitoit ſur l'Aſie ; il ne lui falloit qu'une bulle pour embraſer l'ancien continent.

Ces émigrations cependant étoient contraires à toutes les loix divines & humaines ; elles bleſſoient la nature en armant les hommes les uns contre les autres ; elles renverſoient la morale en conſacrant les plus ſanglantes uſurpations ; elles apportoient en Aſie les vices des chrétiens, & en Europe ceux des muſulmans.

On croyoit dans ces tems-là qu'avec une croix brodée ſur ſon épaule, on rachetoit

toutes les foibleſſes de ſa vie ; ainſi Louis le Jeune, pour expier le crime d'avoir brulé trois cents perſonnes dans une égliſe, fit vœu d'en aller maſſacrer cent mille en Paleſtine.

Il ne faut pas trop reprocher au magnanime Louis IX les croiſades de ſon regne ; ce monarque tempéra par ſon humanité les fougues du fanatiſme ; il eut des vertus à lui, & le crime qu'il commit en ſe croiſant deux fois eſt, juſqu'à un certain point, le crime de ſon ſiecle.

L'Europe ſe reſſent peut-être encore du tort que les croiſades ont fait à la population ; nous avons perdu plus de deux millions d'hommes à la conquête d'un rocher (*), & ce rocher eſt encore aux muſulmans.

(*) Le calcul eſt ſimple ; cent mille hommes périrent dans les deux croiſades de S. Louis ; cent cinquante dans celle de Barberouſſe ; trois cents mille dans celle de Philippe-Auguſte & de Richard, roi d'Angleterre ; deux cents mille dans celle de Jean de Brienne, & environ ſeize cents mille dans les croiſades antérieures ; ainſi ces émigrations ont coûté à l'Europe 2350000 hommes. --- Mais les croiſades n'euſſent-elles coûté la vie qu'à un ſeul muſulman, la conquête étoit encore un crime, & les croiſés des aſſaſſins. Au reſte,

Il eſt heureux pour le genre humain que les enthouſiaſtes des autres religions n'aient point eu l'idée de ſe rendre maîtres des lieux où repoſe la cendre de leurs légiſlateurs. Si l'Inde avoit voulu s'emparer de Crotone à cauſe du tombeau de Pythagore, la Perſe aſſervir la Bactriane à cauſe de celui de Zoroaſtre, & la moderne Conſtantinople enlever Médine aux Arabes à cauſe de celui de Mahomet, toutes ces eſpeces de croiſades auroient achevé de dépeupler la terre; & le continent que nous habitons ſeroit peut-être auſſi déſert aujourd'hui que le Nouveau-Monde.

---

on a vu même des hiſtoriens contemporains s'indigner du délire ſacré des croiſades; voici un texte aſſez ſingulier, tiré d'une ancienne chronique des Normands: *Ludovicus (Septimus), rex Francorum; & ſocii ejus ... præſente Eugenio papâ in expeditionem Hyeroſolymitanam ituri, à Pariſiis exceſſerunt .... tribulationem & miſerias in ipſo itinere perpeſſi ſunt ... quia enim de rapina pauperum & eccleſiarum ſpoliatione, illud iter ex majore parte inceptum eſt ... nil proſperum vel memoriâ dignum in illa peregrinatione actitatum eſt.* --- *Voyez* le recueil des hiſtoriens de Normandie, par Duchene, *page* 977. --- Cette citation prouve que dans ces tems malheureux tout le monde n'étoit pas barbare.

ARTICLE VII.

MASSACRE DES ALBIGEOIS.

PART. III. LORSQUE les papes furent las de faire massacrer des infideles par des chrétiens, qui étoient massacrés à leur tour, ils s'aviserent de publier des croisades contre les hérétiques : telle fut l'origine du désastre des Albigeois : on égorgea les peres, afin de convertir leur postérité.

L'orage pontifical tomba particuliérement sur le Languedoc : Raymond, qui en étoit le souverain, fut vaincu par Simon de Montfort, chef de la nouvelle croisade ; & le pape ne lui laissa que l'alternative de céder au conquérant ses états, ou d'être excommunié : Raymond eut le bon esprit de choisir d'être excommunié.

Pendant ce tems-là les croisés réduisoient en cendres la ville de Beziers ; on faisoit pendre 80 chevaliers dans Lavaur ; on éventroit ailleurs les meres des Albigeois, & on brûloit les peres

L'HOMME AVEC DIEU.

avec les enfans dans les églises : il n'y avoit point de quartier à espérer dans cette guerre d'anthropophages ; tout Languedocien qu'on faisoit prisonnier, étoit égorgé ; toute place qui se rendoit, étoit rasée de fond en comble.

Les croisades contre les Albigeois durerent environ vingt ans, & cent mille hommes y périrent : cette horrible dévastation du Languedoc est à jamais mémorable dans l'histoire des grands crimes, parce qu'elle est l'époque de l'établissement de l'inquisition : on vit alors le cruel Dominique brûler en cérémonie les malheureux qui échappoient au glaive de Montfort ; & graces à la démence de ce tems-là, le moine y acquit le titre de saint, & le guerrier celui de grand homme.



ARTICLE VIII.

ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS LES INDES.

PART. III. A DIEU ne plaiſe que j'attribue au légiſlateur de l'Europe moderne les déſordres des fanatiques qui s'honorent du titre de ſes miniſtres ! Il apporta ſur ce globe une morale douce & pure ; il ramena à la nature les peuples qui en étoient écartés par les prêtres ; il mérita de parler au nom du ciel, & de pacifier la terre.

Ce ſont les fanatiques de ſa religion ; (& il y en a par-tout, excepté dans le théiſme) ce ſont les fanatiques, dis-je, qui ont cherché à rendre ſon culte odieux, en l'étendant par des voies mahométanes : l'épée de Charlemagne ne fit, des Saxons, que des apoſtats ; les violences qu'on a employées pour convertir le Nord, l'ont empêché de s'affermir dans la foi (*) ; mais rien n'a plus révolté les gens de

(*) Liſez-en les détails, *hiſtor. Sueconum Gothorumque eccleſiaſt.* lib. IV ; mais liſez ſans préjugés.

bien que les fureurs des Européens dans les Indes pour y former des prosélytes ; la religion la plus sainte ne s'étendoit dans le Nouveau-Monde que comme l'élément du feu, qui ne se nourrit qu'à force de détruire.

Les premiers conquérans ne chercherent qu'à usurper, & à faire des esclaves ; mais quand leur autorité commença à s'affermir, il vint de l'ancien continent des inquisiteurs plus féroces que Pizarre & Cortez, qui ne consolerent les sauvages de la perte de leur liberté, qu'en les faisant brûler en cérémonie dans leurs auto-da-fés.

Les Américains en vinrent à un tel excès de haine contre la personne de leurs conquérans & contre leur religion, que leurs femmes se faisoient avorter (*), pour dérober leurs enfans à un double esclavage.

Barthelemi de las Casas, l'auteur le plus exact & le plus judicieux qui ait peut-être écrit sur le Nouveau-Monde, fait monter à plus de

(*) Relation de Thomas Gage, *page* 58.

PART. III.

douze millions le nombre des victimes que la rage de conquérir & celle de persécuter ont fait périr dans les Indes (*); il dit qu'un vaisseau venant des isles Lucaies à Saint-Domingue dans l'espace de 70 lieues, arriva sans boussole à la trace des cadavres des Indiens, qui flottoient sur l'Océan (**). Je ne connois rien de plus flétrissant dans l'histoire, après le crime d'avoir exécuté tant de barbaries, que d'être obligé d'écrire, pour prouver que ce sont des barbaries.

J'ai parlé déjà de la conquête du Nouveau-Monde dans un autre volume de cet ouvrage, & j'y ai répandu assez d'opprobre sur la mémoire

(*) S'il y eut jamais une cause célebre, c'est celle d'un hémisphere entier, que le respectable évêque de Chiappa vint plaider dans sa vieillesse, au tribunal de Charles-Quint, contre les conquérans & les inquisiteurs. Le docteur Sepulveda fut chargé de lui répondre : il ne nia point les faits, mais il dit que les Américains méritoient leurs désastres, & comme sodomites & comme anthropophages. --- Voilà comment le fanatique se justifie d'être assassin, en se faisant calomniateur.

(**) *Hist. génér. de l'Amérique*, par le pere Touron, tome II, page 365.

des Pizarre, des Cortez & des inquisiteurs, pour ne point répéter ici mes imprécations contre ces fléaux de l'espece humaine. Je terminerai cet article en observant que les conquérans de l'Amérique y avoient inspiré une telle horreur du christianisme, qu'on y rejetoit, avec mépris, jusqu'à ces douces illusions dont les prêtres environnent la tombe de leurs prosélytes. Le cacyque Hatuey, condamné au feu pour s'être défendu contre des assassins, voit près du bûcher un moine qui l'entretient du paradis. Dans ce lieu de délices, dit le sauvage, y a-t-il des Espagnols? Sans doute, répond le moine; mais ils sont tous bons. Le meilleur n'en vaut rien, ajoute le cacique: je ne veux point aller dans ton paradis; garde ta religion pour les tyrans, & laisse-moi mourir.



ARTICLE IX.

Journée de Saint-Barthelemi.

Part. III. Apres le judaïſme, il n'y a point de religion ſur la terre qui ait plus violemment été perſécutée que le proteſtantiſme; mais comme l'effet de l'inquiſition ſacerdotale eſt de multiplier le nombre des ſectaires, il ſe trouve aujourd'hui que le culte de ces proteſtans, ſi long-tems écraſés, embraſſe la moitié de l'Europe.

Le fanatiſme contre la nouvelle réforme, commença dès François I : on ſuſpendoit dans Paris, par arrêt du parlement, les ennemis des papes au bout d'une longue poutre, poſée ſur une poulie, au-deſſus d'un poteau élevé de vingt pieds, & on les faiſoit deſcendre, à différentes repriſes, ſur un large bûcher enflammé : la premiere fois qu'on donna ce ſpectacle à la cour de France, le ſupplice d'un de ces malheureux dura deux heures, & laſſa même

la cruauté ingénieuse des bourreaux, & le zele dévorant des spectateurs.

Il n'y avoit point alors de souverain en Europe qui ne regardât comme le plus beau privilege de sa couronne, de faire revivre l'ange exterminateur des Hébreux ; & ces princes font un singulier contraste aux yeux du philosophe, avec l'ancien Pharaon de Memphis Sabbacon, qui, ayant reçu en songe l'ordre de faire mourir tous les prêtres de l'Egypte, jugea que les dieux étoient irrités contre lui, puisqu'ils cessoient d'être humains, & abdiqua la royauté. (*)

L'Angleterre n'eut point de Sabbacon. -- Parmi les tyrans du protestantisme, il faut citer particuliérement cette princesse Marie qui eut la férocité & les foiblesses de Philippe son époux, sans avoir sa politique ; qui ne vécut que pour persécuter les protestans, & qui tenta d'anéantir le nom d'Elisabeth qui l'a fait oublier. Dans l'intervalle de trois ans elle fit brûler

(*) *Diod. Sicul.* lib. II.

277 personnes pour cause de religion ; il y avoit dans ce nombre 55 femmes & 4 enfans (*) : son ame petite & cruelle, sembloit animer tous les tribunaux de ses états ; on peut en juger par ce trait. -- On conduisit au supplice une femme de Guernesey qui étoit sur le point d'accoucher ; les douleurs firent en elle une révolution si grande qu'elle se délivra de son fruit au milieu des flammes ; aussi-tôt un garde se précipite vers le bûcher pour sauver l'enfant ; mais un juge l'arrête, en disant que c'étoit un crime de laisser vivre le fils d'une hérétique (**) ; & l'enfant fut consumé avec sa mere.

Il est prouvé que dans les Pays-Bas seuls, un édit de Charles-Quint contre les réformés, fit pendre, enterrer vives, ou brûler, cinq mille personnes (†), qui toutes montoient sur l'écha-

(*) *Hist. de la maison de Tudor*, de David Hume, *tome I de l'édition in-4°*, page 536.

(**) Voy. l'*Histoire d'Angleterre* de Burnet, *t. II*, *page* 337.

(†) Fra-Paolo, *hist. du concile de Trente*, liv. V.

L'HOMME AVEC DIEU,

faud en chantant des hymnes, & à qui il n'a manqué qu'une meilleure cauſe pour être miſes, par les philoſophes, à côté des Socrate & des Régulus.

Mais aucun déſaſtre de ce genre ne peut être comparé à celui de Saint-Barthelemi. Tout le monde connoît les événemens atroces de cette journée, où Médicis & Charles IX ordonnerent à la moitié de la nation, d'égorger l'autre, & où le fanatiſme obéit avec tant de ſuccès au deſpotiſme. Plus de cent mille proteſtans périrent alors de la main des catholiques; & pour qu'il ne manquât aucun tableau à cette ſcene ſanglante, le roi lui-même tira ſur ſes ſujets, & le parlement donna un arrêt pour célébrer l'aniverſaire de cette horrible cataſtrophe. (*)

(*) Je voudrois que dans toutes les familles on fit apprendre par cœur aux enfans le ſecond chant de la Henriade, où ſont maudits ces tyrans de l'eſprit humain qui éterniſent la diſcorde ſur ce globe.

Ah! périſſe à jamais l'affreuſe politique
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique,

PART. III.

La rage d'égorger penétra de Paris dans les provinces. Un jésuite Ogier alloit, un crucifix à la main, exciter le peuple de Bordeaux au carnage. Les moines de Lyon conduisoient leurs pénitens en procession pour massacrer les protestans dans leurs asyles : les femmes même jouoient un rôle dans ces sanglantes tragédies ; les unes s'armoient de l'épée de Judith ou du clou de Débora ; les autres se contentoient d'aller dans les temples répéter, contre les réformés, les malédictions prononcées originairement contre les enfans de Moab & d'Ammon.

Le volcan du fanatisme semble à jamais refermé parmi nous ; cependant il jette toujours de tems en tems quelques étincelles ; il n'y a

---

Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zele ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides !

J'aime à croire que si ces vers avoient eu la célébrité de quelques poëmes de Ronsard, il n'y auroit point eu de journée de Saint-Barthelemi

pas trente ans que des religieuses brûlerent en cérémonie le cadavre du frere de Coligni (*); Calas & la Barre ont péri sur un échafaud; & ce qui n'est pas moins affreux, un François a fait imprimer une apologie de la Saint-Barthelemi.

(*) La scene s'est passée en Languedoc. Ces religieuses trouverent le tombeau du fameux d'Andelot, en tirerent le corps, & lui donnerent mille coups de couteau, & le jetterent ensuite dans le feu. Le directeur du couvent assistoit à la cérémonie, & loua avec véhémence le zele des filles du Seigneur.



ARTICLE X.

MASSACRE DE MÉRINDOL.

PART. III.

LA croisade de Montfort n'avoit point anéanti les Albigeois; on en voyoit encore beaucoup sous François I, vers les confins de la Provence & du Comtat Vénaissin. Ils habitoient particuliérement vingt-deux bourgs dans un pays hérissé de rochers & de montagnes, dont ils defrichoient les landes : ils avoient des mœurs douces, fuyoient les procès, & avoient la guerre en horreur: c'étoient les Pensylvains de l'ancien monde.

Le parlement d'Aix commença par en faire bruler dix-neuf avec leurs femmes & leurs enfans sans les entendre: d'Oppede, son premier président, Guerin son avocat-général, & un évêque de Cavaillon, se mirent ensuite à la tête de trois mille soldats, & vinrent assiéger dans leurs vallées ces hommes pacifiques qui ne savoient pas même se défendre: on leur faisoit réciter des prieres catholiques, & quand ils balbutioient, ils étoient aussi-tôt arquebusés.

Les

L'HOMME AVEC DIEU.

Les villes de Mérindol & de Cabrieres furent les principaux théatres du carnage religieux des Albigeois; les mémoires du tems rapportent que dans l'incendie de ces villes, les catholiques violerent jusqu'à des enfans de 9 ans dans les bras de leurs meres: on vendit comme esclave à des capitaines de galeres, le petit nombre de malheureux qui échapperent à cette boucherie sacrée, & toute cette race d'hommes pacifiques disparut.

Cependant sous Henri II le cri de la vengeance publique se fit entendre; on plaida au parlement de Paris pendant cinquante audiences la cause des victimes de Mérindol, & l'avocat-général du parlement d'Aix fut condamné à perdre sa tête sur un échafaud: foible dédommagement pour ces flots de sang innocent que le fanatisme avoit fait répandre! mais c'étoit déjà beaucoup pour le siecle de Henri II, qu'on soupçonnât que l'assassin d'un hérétique pouvoit être injuste: quant au premier président & à l'évêque de Cavaillon on les abandonna à leur opprobre & à leurs remords.

ARTICLE XI.

Massacre d'Irlande.

PART. III.

LA journée de Saint-Barthelemi étoit pour l'Europe un grand exemple des effets du fanatiſme national : cependant un état qui n'eſt ſéparé de nous que par un bras de mer, a oſé depuis renouveller cette horrible expérience ; car les fautes des peuples ne ſont pas moins perdues pour leurs voiſins, que celles des peres pour leur poſtérité.

Si l'on en croit le philoſophe Hume, (*) Onéale, le chef des aſſaſſins Irlandois, fut beaucoup plus féroce, & ſur-tout beaucoup plus ingénieux dans ſa férocité que notre Charles IX. On employa contre les victimes malheureuſes du fanatiſme, toutes les eſpeces de tortures, & on leur fit ſubir toutes les agonies du déſeſpoir ; les moins malheureux de ces inſulaires furent

(*) *Voyez* l'hiſtoire de la maiſon des Stuart, *t. II de l'édit. in-12.* On a analyſé dans cet hiſtorien les principaux traits du tableau du maſſacre d'Irlande.

ceux qui, après avoir été dépouillés & chargés de plaies, furent lâchés dans les bois comme des bêtes féroces; on brûla les uns avec les édifices où ils habitoient; d'autres qui capitulerent, les arme à la main, avec leurs meurtriers, en furent ensuite égorgés. L'épidémie religieuse s'étoit communiquée en même tems à tous les âges & à tous les sexes; les femmes fendoient le ventre aux femmes enceintes, & les enfans faisoient l'essai de leur barbarie naissante sur des enfans ou sur des cadavres; il y eut parmi ces assassins quelques monstres qui effacerent, dans ce massacre mémorable, tout ce que l'antiquité nous rapporte des Phalaris & des Caligula; ils enchaînerent de jeunes seigneurs, leur promirent la vie s'ils trempoient leurs mains dans le sang de leurs peres, & quand ils les eurent rendu parricides, ils les égorgerent. — On fait monter à deux cents mille le nombre des personnes qui périrent dans cette terrible conspiration, qui a plus dépeuplé l'Irlande qu'une peste & vingt batailles.

ARTICLE XII.

Massacre des Vaudois.

Part. III.

Il y avoit, au milieu du siecle dernier, dans les vallées de Piémont, un peuple tranquille, préférant la vertu aux controverses de la théologie, vivant inconnu au reste des hommes, & conservant en tout les mœurs antiques du siecle de Charlemagne.

Au quinzieme siecle le pape Innocent VIII, qui jugeoit ces chrétiens hérétiques, fulmina contr'eux une bulle où il enjoignoit de les regarder comme des aspics, & de les écraser.

Les aspics du Pays-de-Vaud se laisserent écraser eux-mêmes sans mordre personne ; ils mirent les victimes des papes au nombre des martyrs, & l'oppression ne fit que multiplier leurs prosélytes.

Enfin, en 1655 le massacre ordonné par le successeur de S. Pierre eut une entiere exécution : un marquis de Pianezze entra dans le Pays-de-Vaud avec deux régimens qui avoient des capu-

cins à leur tête, & on renouvella dans le Piémont toutes les horreurs de notre Saint-Barthelemi.

Il faut voir dans Samuel Morland, ambassadeur d'Angleterre en Savoie, & résident pour lors dans le Pays-de-Vaud, le tableau de ces abominables barbaries. Suivant cet historien, on coupoit la tête à ceux qui étoient les ministres sacrés de ces peuples; on les faisoit bouillir, & on les mangeoit. On fendoit avec des cailloux le ventre des femmes jusqu'au nombril; on leur tenailloit le sein; on remplissoit leur matrice de poudre à canon & on y mettoit le feu: le moindre de leurs supplices étoit d'être précipitées du haut d'un mont escarpé d'où elles retomboient souvent sur des arbres auxquels elles restoient attachées & sur lesquels elles périssoient de faim, de froid & de blessures. Il y avoit de jeunes vierges qu'on empaloit par les parties naturelles, & qu'on portoit en procession en guise de bannieres: pour les hommes, on les attachoit à la queue de chevaux indomtés; on leur arrachoit le cœur; on les écorchoit tout vifs, & on tendoit

leur peau devant les fenêtres de Lucerne. Les neiges des Alpes resterent long-tems teintes de sang, & les rivieres ne porterent à la mer que des cadavres.

Ma plume s'arrête, je n'ai pas la force de parler des assassinats des Cévennes, des dragonnades, de la révocation de l'édit de Nantes, qui, à certains égards vaut un massacre, & des autres effets de la vanité intolérante de Louis XIV : tous ces monumens de la démence barbare de nos peres ne sont pas des titres à conserver dans la famille : la liste même des massacres que j'ai donnée n'est utile qu'autant qu'il y aura encore dans ma patrie un levain de fanatisme. Si jamais la rage de persécuter est mise dans le code criminel de ma nation au rang des grands crimes, je lui conseille d'anéantir de la *philosophie de la nature* ce livre du fanatisme : il en doit être de l'affreuse intolérance comme des attentats contre nature : il faut vérifier le délit, punir le coupable, & jeter au feu la procédure.

CHAPITRE XI.

De l'Inquisition.

UN théologien d'Eſpagne, dom Louis de Paramo, fait remonter l'origine de l'inquiſition jusqu'au berceau du genre humain; il prétend que cet Adonaï qui cita Adam à ſon tribunal après qu'il eut mangé du fruit de l'arbre de vie, eſt le vrai fondateur du ſaint office. L'HOMME AVEC DIEU.

Suivant cette idée, Moïſe, Joſué, Samuel, & d'autres tyrans ſacrés de la Paleſtine, doivent être mis à la tête de la congrégation infernale de la propagande: ils ont fait diſparoître de l'Aſie pluſieurs millions d'hommes, pour les punir, au nom de Dieu, de n'avoir pas coupé leur prépuce.

Il eſt certain que ſi on eſt ſondé à appeller inquiſition toute tyrannie exercée contre les penſées des hommes, ſon origine touche au berceau des trois religions, juive, chrétienne & muſulmane.

Laiſſons les conjectures, & ne marchons qu'à l'appui des faits. -- On voit dans les capitulaires de Charlemagne l'inſtitution d'une cour vhémique qui, ſans avoir le titre d'inquiſition, s'en arrogea long-tems le pouvoir & la barbarie: cette cour eut pour objet de prévenir l'apoſtaſie des Saxons, & bientôt ſa juriſdiction s'etendit dans toute l'Allemagne : les juges étoient nommés ſecrétement par le ſouverain : perſonne ne les connoiſſoit ; ils faiſoient les informations par le moyen de ſatellites inviſibles au peuple ; ils prononçoient, ſans confronter l'accuſé & les témoins ; & le plus jeune de ces abominables magiſtrats faiſoit l'office de bourreau. On prétend que ce tribunal dura juſqu'à la fin du regne de Fréderic III, c'eſt-à-dire, pendant l'intervalle de cinq cents ans.

L'inquiſition par excellence, qui fait l'objet de ce chapitre, ne remonte, comme je l'ai déjà obſervé, qu'au tems de la premiere croiſade contre les Albigeois : c'eſt le pape Innocent III qui l'inſtitua vers l'an 1200, & S. Dominique

eut la gloire flétriſſante d'en être le premier apôtre.

L'empereur Fréderic II, que les papes accuſerent long-tems, tantôt d'être de la ſecte de Mahomet, tantôt d'être athée, crut ſe juſtifier aux yeux de l'Europe en protégeant l'inquiſition naiſſante : il donna en 1244 quatre édits dans Pavie pour légitimer ſes uſurpations ; mais cette condeſcendance criminelle pour ſes calomniateurs n'arrêta pas la main ſacrée qui le foudroyoit du haut du capitole : il fut excommunié, dépoſé, & le chagrin le conduiſit au tombeau.

S. Louis eut auſſi la foibleſſe de permettre l'établiſſement du ſaint office en France ; le gardien des cordeliers de Paris & le provincial des jacobins furent nommés alors grands-inquiſiteurs, & ils aſſiſterent en cette qualité au procès des templiers. L'hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir du libertinage & des crimes d'un moine nommé Robert, qui fut dans l'origine à la tête de l'inquiſition françoiſe (*). Pluſieurs ſiecles

(*) Ce Robert étoit un cordelier qui vivoit avec une

PART. III.

après on voit encore un recteur de l'université nommé Democharès, jouer, sous le nom d'inquisiteur, un rôle affreux dans le singulier procès qui conduisit Anne Dubourg au bûcher; mais il faut avouer que, malgré ces faits, l'inquisition n'a jamais eu en France un pouvoir fondé sur les loix; le parlement s'éleva toujours avec vigueur contre ce tribunal de sang; & les promoteurs de la Saint-Barthelemi, des dragonnades, de la révocation de l'édit de Nantes, ont ce crime de moins à citer dans leurs annales.

Le théatre où l'inquisition a déployé le plus toutes ses fureurs, sont l'Espagne & le Portugal, avec leurs colonies, & c'est-là où le philosophe doit chercher ses loix, & écrire son histoire.

En général, l'inquisition a pour but d'envoyer

courtisanne Albigeoise: la dépravation de ses mœurs alloit encore plus loin, & le peuple le qualifioit d'un nom que la calomnie a donné quelque tems au maître sublime d'Alcibiade. Le cri de la haine publique contre lui perça enfin jusqu'au trône; malgré son titre de grand inquisiteur, on lui fit son procès, & il mourut de misere, mais non de chagrin, dans le fond d'une prison.

aux enfers dans l'autre monde, & d'en établir un en celui-ci.

L'HOMME AVEC DIEU.

Elle procede contre les hérétiques & contre les Juifs; les crimes de ces derniers sont de manger du lard, de mettre un crucifix sous les coussins de leur fauteuil, & sur-tout d'être trop riches. (*)

Ce tribunal n'attaque point les athées; il fait brûler à petit feu l'Hébreu qui adore le grand Jéhovah, & le chrétien qui croit aux principes de Zwingle ou d'Œcolampade; mais il laisse tranquille celui qui ne croit rien.

Les chefs d'accusation sont : 1°. l'hérésie, 2°. le soupçon d'hérésie; 3°. la protection qu'on accorde aux hérétiques; 4°. la magie noire; 5°. le blasphême; 6°. les injures contre les inquisiteurs : ce dernier attentat est celui dont il est le plus difficile d'être absous.

Les inquisiteurs ne reconnoissent point la voie de la prescription, & cinquante ans de

(*) Voyages de Pyrard; *liv. II, ch. VI.*

remords n'expieroient pas le crime d'avoir appellé un jacobin fanatique.

La jurisdiction du saint office s'étend sur les morts comme sur les vivans ; on fait le procès à la mémoire d'un citoyen suspect ; on déterre son cadavre ; on brûle ses ossemens, & sur-tout on confisque ses biens, en les enlevant à ses héritiers.

Dès que les sbires ont renfermé un homme à l'inquisition il est défendu de plaider pour lui, ou de demander sa grace ; un inquisiteur ne représente que le dieu des vengeances.

Un accusé est contraint, sous peine d'excommunication majeure & du supplice du feu, de déclarer tous ses complices ; un ami doit trahir son ami ; un fils dénoncer son pere, &c. S'il n'a point de complices, il faut qu'il s'en donne. Il y a du danger à être vrai, mais il n'y en a point à être calomniateur.

On accorde à un captif à peu près autant de terrein dans son cachot, qu'à un cadavre pour sa sépulture.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il eſt défendu à un priſonnier de pleurer & de gémir : s'il s'en trouve pluſieurs dans le même cachot, l'un eſt puni pour avoir ſoupiré, & l'autre pour ne l'avoir pas dénoncé.

On s'attend bien qu'un tel tribunal doit admettre toutes les eſpeces de queſtions. Ordinairement un accuſé avoue à la torture tout ce que lui demandent ſes juges, & après ce ſupplice, il fait ſon déſaveu. Une religieuſe, nommée Soarès, ſubit trois queſtions avec une intrépidité qu'on auroit admirée dans Régulus; les inquiſiteurs étonnés de la conſtance de cette héroïne, uſerent envers elle de clémence; ils ne la condamnerent qu'à être fouettée publiquement dans les rues de Goa, & à un exil de dix ans.

Les *diminutos*, c'eſt-à-dire, ceux dont les aveux ſont inſuffiſans, reſtent quelquefois toute leur vie dans les cachots où on les a renfermés: quarante diminutos s'étranglerent pendant la même nuit, de déſeſpoir, dans les priſons de l'inquiſition de Deſman.

PART. III.

Quand on a le bonheur d'échapper au ſupplice, on jure ſur l'évangile qu'on gardera un ſecret inviolable ſur les horreurs de ſa captivité ; & s'il ſe trouvoit un homme aſſez audacieux pour faire alors ſon apologie, on l'arrêteroit de nouveau, & on le brûleroit ſans rémiſſion au premier auto-da-fé. (*)

On met preſqu'autant de pompe dans un auto-da-fé qu'au ſacre d'un roi ; on tâche d'en faire un ſpectacle qui puiſſe amuſer tout le monde, excepté les patiens revêtus d'un ſammarra (**), qu'on va brûler, & ceux qui ſont habillés d'un ſan-bénito (†), & qui pour le moment ne feront que témoins du ſupplice.

Après l'exécution on porte en cérémonie dans l'égliſe des jacobins les portraits des

(*) *Voy.* le voyage de Deslon dans l'*Hiſtoire des inquiſit.* tome II, liv. V ; c'eſt de cet ouvrage qu'on a tiré quelques faits de cet article.

(**) Dalmatique ſur laquelle eſt tracé le portrait du coupable, porté ſur des tiſons embraſés, avec des flammes qui l'enveloppent & des démons qui attiſent le feu.

(†) Autre dalmatique de toile jaune, où ſont peintes en rouge des croix de S. André.

coupables : leurs têtes ſont toujours appuyées ſur des tiſons, & entourées de diables; on a ſoin de graver au bas leur nom, leur famille, leur patrie, le nom de leurs peres, & l'année où ils ont ſubi leur ſupplice. On a pris moins de précaution en France pour éterniſer l'horreur du régicide des Damien & des Ravaillac.

L'HOMME AVEC DIEU.

Comme l'inquiſition ne peut pas toujours brûler des Juifs & des hérétiques, elle s'amuſe dans ſes loiſirs à brûler les livres des philoſophes : elle fit ſubir ce ſort aux ouvrages de Galilée, parce qu'il ſoutenoit que la terre tourne, & aux méditations de Deſcartes, parce que cet homme célebre avoit oſé créer de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu.

Ce tribunal formidable a long-tems établi le centre de ſa réſidence à Madrid, à Lisbonne, à Goa & dans les colonies Eſpagnoles & Portugaiſes du Nouveau-Monde ; on a obſervé que par-tout où ſon deſpotiſme avoit quelqu'activité, le peuple fuyoit ſon voiſinage, comme on fuit celui d'un volcan dont on craint

les éruptions; & si les gouvernemens n'avoient de tems en tems, par leurs loix, encouragé les citoyens contre le fanatisme, les plus grandes villes n'auroient bientôt été peuplées que de moines, de captifs & d'inquisiteurs.

Il est étonnant que toutes les puissances ne se soient pas réunies pour éteindre cette singuliere jurisdiction, qui a établi sur la terre un code nouveau de perfidie, qui outrage les vivans & flétrit les morts, & qui est en même tems l'horreur des peuples & le fléau des rois.

Dès l'an 1322, la congrégation du saint office sévit contre un Visconti, souverain de Milan, le déclara hérétique, & défendit d'avoir aucun commerce avec lui & avec ses sujets; quelques mois après, les princes de la maison d'Est essuyerent de sa part les mêmes outrages: les papes étayoient alors de leurs bulles les décrets des inquisiteurs.

Quand ce tribunal se crut solidement affermi, il chercha à ébranler les premiers trônes de l'Europe. On l'a vu faire le procès à la mémoire de Charles-

Charles-Quint, condamner au feu son testament comme hérétique, & ordonner de brûler sur le même bûcher l'archevêque de Tolede, le prédicateur & le directeur de l'empereur, pour avoir été bons citoyens.

La scene la plus horrible du fanatisme des inquisiteurs s'est passée en Portugal. Dom Juan IV avoit pendant son regne defendu ses sujets contre les usurpations des moines (*); après sa mort l'inquisition le déclara excommunié, & fit déterrer son cadavre; sa veuve & ses enfans se souillerent d'un crime peut-être encore plus grand; ils permirent aux jacobins de l'absoudre.

On juge sans peine que des inquisiteurs qui

(*) Ce prince donna un jour aux fanatiques un grand exemple d'humanité : il demanda au grand-inquisiteur, au profit de qui devoit tourner la confiscation des biens des hérétiques : le moine, qui vouloit se procurer sa bienveillance, répondit que le trésor royal devoit se les approprier. *Eh bien !* dit dom Juam, *puisque les biens de ces proscrits m'appartiennent, je les leur rends ; qu'ils en jouissent & qu'ils bénissent ma mémoire.* Voy. *Hist. des inquis.* tome II, liv. IV.

attaquoient impunément les rois sur leur trône, & dans l'asyle sacré de la tombe, devoient peu ménager le sang des peuples. Il s'est trouvé parmi eux des monstres à qui il n'a manqué que de vivre dans les tems héroïques, pour augmenter le nombre de ceux dont Hercule & Thésée ont délivré le genre humain. Un dominicain nommé Torquemada se vantoit d'avoir fait le procès à cent mille personnes, & d'en avoir fait brûler 6000 dans divers auto-da-fés: pour récompenser ce grand-inquisiteur d'un zele aussi brûlant, on le fit cardinal.

Dans le siecle des Vaudois on vit s'élever un inquisiteur nommé Panza, qui fut long-tems le Phalaris de ces sectaires; il faisoit expirer les uns sous les coups de verges de fer, & d'autres avec des tisons embrasés; il y en avoit qu'il faisoit enduire de poix, & brûler comme des torches au milieu des places publiques. Il s'avisa un jour d'en faire couper 80 par quartiers, & d'exposer les lambeaux de leurs cadavres sur des pieux de distance en dis-

tance (*) ; il ſe promenoit enſuite au milieu de ces monumens de ſa rage, avec autant de fierté que Pompée & Trajan au milieu des arcs de triomphe élevé dans Rome pour déſigner leur gloire & pour l'éterniſer.

Je m'arrête: ſi j'écris pour le peuple, mille volumes ne le convaincront pas; ſi j'écris pour les philoſophes, j'ai prononcé le nom de fanatiſme, & le procès eſt jugé : obſervons ſeulement qu'une peſte, une famine, un tremblement de terre, ſont des fléaux paſſager qui n'attaquent qu'une génération; mais l'eſprit fanatique, quand il s'amalgame avec l'eſprit national, rend un peuple l'éternel ennemi de tout ce qui l'environne, ou, ce qui eſt un mal bien plus léger, il le détruit lui-même.

(*) Voyez *les remarques de Gavin ſur la bulle des croiſades.* --- Cet auteur obſerve que le pape & ſes émiſſaires firent périr par le fer, par le feu, la roue, &c. environ un million de Vaudois. --- Ajoutez ce fait à l'hiſtoire des tremblemens de terre & des peſtes célebres qui ont déſolé le genre humain.

CHAPITRE XII.

Calcul des pertes qu'a faites l'espece humaine depuis l'introduction du fanatisme.

Part. III.

Il est tems de résumer les pertes de l'espece humaine depuis que les prêtres ont fait adopter à la terre le dogme affreux de l'intolérance.

Les Hébreux ont été les premiers fanatiques du monde connu. S'il est permis à la raison d'adopter leurs annales, ils ne disputent qu'aux Espagnols conquérans du Nouveau-Monde la gloire d'avoir été les plus grands destructeurs de l'espece humaine. Si l'on calcule tout le sang infidele qu'ils se vantent d'avoir répandu depuis les fameuses plaies de l'Egypte jusqu'à la ruine de Jérusalem, on peut, sans crainte de se tromper, évaluer ce carnage conti-

nué pendant quinze cents ans, à cinq millions d'hommes. . . . 5000000

De plus, ils se massacrerent entr'eux pour obéir à leurs prophetes.

L'adoration du veau d'or en fit égorger, par la main des lévites, vingt-trois mille. 23000

Le crime de l'Israélite qui coucha avec la fille de Madian coûta la vie à vingt-quatre mille Hébreux. . 24000

On peut placer ici les quarante-deux mille hommes de la tribu d'Ephraïm égorgés, au passage du Jourdain, par ceux de la tribu de Galaad, pour n'avoir pu prononcer le mot de schiboleth. 42000

On peut y joindre la destruction entiere de la tribu de Benjamin pour punir le libertinage de quelques jeunes gens de Gabaa. Or, en admettant avec le pentateuque

TOTAL 5089000

De l'autre part 5089000

(Exode, cap. XII), que les Hébreux ſortirent de l'Egypte au nombre de 600 mille hommes, ſans les femmes & les enfans, ce qui ſuppoſe près de deux millions d'ames, on peut évaluer la ruine de la tribu de Benjamin à une perte de 150000 hommes. 150000

Ce n'eſt point abuſer de l'art des calculs que de compter, pour cette foule innombrable d'Hébreux égorgés par l'ordre des prophetes, parce qu'ils adoroient l'Être ſuprême dans les hauts lieux, pour tant de malheureux, punis de mort, parce qu'ils maudiſſoient les oints du Seigneur, ou qu'ils regardoient l'arche d'alliance, pour tant de guerres civiles cauſées & fomentées par la religion, depuis le regne de Saül

TOTAL 5239000

L'HOMME ANÉANTI.

Ci-contre. 5239000

jusqu'à la fin de celui d'Hérode, 2 millions d'hommes. 2000000

Le massacre qu'ils firent sous Trajan dans l'isle de Chypre & dans la Cyrenaïque, coûta la vie à 220000 Romains. 220000

Le monde, proscrit & dévasté par les Juifs, ne s'en est que trop vengé : il périt dans le sac de Jérusalem 1337490 hommes. . . . 1337490

La révolte du messie Barchochebas, sous Adrien, fit périr environ 600000 Juifs par le fer ou par les supplices. 600000

Quant aux autres persécutions que la synagogue a subies dans notre continent depuis Adrien jusqu'à nous, c'est-à-dire, dans l'intervalle de 1500 ans, en réunissant tous les calculs des tables que j'ai

TOTAL 9396490

PART. III.

De l'autre part. 9396490

dressées, je vois monter le nombre des Juifs morts de faim, pendus, noyés, brûlés, &c. pour le crime de s'être fait circoncire, à plus de 3000000. 3000000

L'établissement de la religion musulmane, & sa propagation avec le fer des califes, a fait massacrer, soit en Europe, soit en Asie, 3000000 d'hommes. 3000000

Le massacre des Manichéens dans la Perse, centre du culte d'Arimane & d'Oromaze, dut coûter la vie à 200000 hommes; c'est à Cabade qu'on doit cette proscription. . . 200000

Le massacre des Manichéens dans l'empire grec, sur un édit imaginé par Théodore, ne fut que de 100000 hommes. 100000

Le schisme des donatistes, la

TOTAL 15696490

Ci-contre. 15696490

querelle ſur le mot de *conſubſtantiel*, les diſſenſions des iconoclaſtes, ſuivant un homme de génie qui s'eſt caché ſous le nom du célebre Trenchard, ont fait périr 360800 hommes. 360800

Les ſéditions occaſionnées par les prêtres qui ſe diſputerent pendant pluſieurs ſiecles les patriarchats & la chaire de S. Pierre, enleverent 20000 hommes. 20000

Pour le maſſacre de Saint-Brice, comptons 50000 hommes. . . 50000

Pour les croiſades contre les muſulmans, ſuivant le calcul que j'ai fait dans une note de cet ouvrage, 2350000. 2350000

Un de nos grands hommes fait monter, dans une croiſade des chevaliers teutoniques qui dévaſta

TOTAL 18477290

PART. III.

De l'autre part.	18477290
tous les bords de la mer Baltique, le nombre des morts à 100000. .	100000
Pour les croisades contre les empereurs, suivant les mêmes tables, 300000 hommes.	300000
Pour le massacre des Albigeois, 100000 hommes.	100000
Pour le grand schisme d'Occident, 50000.	50000
Pour la guerre fanatique des Hussites qu'occasionna le concile de Constance, 150000.	150000
L'établissement du christianisme dans les Indes, a coûté la vie, suivant Barthelemi de las Casas, témoin de la conquête du Nouveau-Monde, à douze millions d'hommes. En supposant ce calcul exagéré, il cesse de l'être en n'y ajoutant rien depuis l'époque où	
TOTAL	19177290

Ci-contre.	19177290
écrivoit ce prêtre pacifique jusqu'à nous.	12000000
Pour la guerre religieuse occasionnée le siecle dernier par nos moines au Japon, 300000 hommes.	300000
Pour la journée de Saint-Barthelemi, 100000, suivant l'opinion de Perefixe.	100000
Pour le massacre de Mérindol, 18000.	18000
Pour celui d'Irlande, 200000. .	200000
On a massacré un million de Vaudois en différens tems, s'il en faut croire les remarques de Gavin sur la bulle des croisades. . . .	1000000
Dom Louis de Paramo comptoit cent mille victimes de l'inquisition en 1589 : on peut aisément tripler ce nombre, en comptant de l'érection de ce tribunal jusqu'à l'année	
TOTAL	32795290

De l'autre part.	32795290
où cet ouvrage eſt compoſé . .	300000
Le total des victimes connues du fanatiſme peut donc monter ... ma main tremble .... écrivons cependant .... à trente-trois millions quatre-vingt-quinze mille deux cents quatre-vingt-dix hommes.	
TOTAL	33095290

Il me ſeroit aiſé de juſtifier tous ces calculs: mais je veux bien encore ôter de ma table, trois millions quatre-vingt-quinze mille deux cents quatre-vingt-dix hommes: il reſtera toujours trente millions de victimes de l'intolérance.

Puiſſe le tableau de tant de maſſacres prouver à tous les gouvernemens qu'un fanatique eſt bien plus le fléau des ſociétés qu'un aſſaſſin, un rebelle, & même un conquérant! Il ne frappe ſes ennemis qu'avec un fer ſacré; il conſpire également contre les peuples & contre les rois; il a cent mille bras qu'un état n'apperçoit que quand il en eſt renverſé.



Crois-tu que j'aurais quelque courage si Dieu ne me regardait pas?

CHAPITRE XIII.

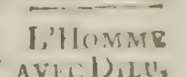
LA MORT DE SOCRATE.

LA lumiere pâle du crépuscule commençoit à percer dans la prison de Socrate : ce sage avoit passé la nuit à méditer sur l'immortalité de l'ame. Xantippe, sa femme, l'œil encore humide des pleurs qu'elle venoit de répandre, regardoit tristement cet illustre captif, qu'elle avoit tourmenté tant qu'il avoit vécu, & qu'elle soupçonnoit un grand homme, à l'instant où elle alloit le perdre : un fils âgé de sept ans, qu'elle avoit de Socrate, dormoit à ses pieds, une main étendue sur les genoux de Xantippe, & l'autre sur les chaînes de son pere. Tout-à-coup la porte s'ouvre, Philoxene entre : « Socrate, » dit ce dangereux athée, je viens assister à la » derniere scene de ta vie ; tes amis n'ont pu » sauver le plus grand des crimes à l'aréopage ; » la ciguë se prépare, & tu vas mourir. »

A ce mot fatal, Xantippe se leve à demi &

retombe ſans connoiſſance; l'enfant ſe réveille en ſurſaut, & s'élance entre les bras de ſon pere; Socrate, cédant à la nature, ſans perdre ſa grandeur d'ame, intrépide pour lui-même, mais ému du tableau pathétique qu'il enviſage, porte l'enfant éperdu ſur les genoux de Xantippe, & laiſſe aux careſſes d'un fils le ſoin de ranimer la plus tendre des meres; enſuite il va ouvrir une des fenêtres de ſa priſon éclairée des feux de l'orient. « Il faut, dit-il, que je jouiſſe encore » une fois du tableau de la nature; & après un » moment de ſilence: cet aſtre ne ſe couchera » donc plus pour Socrate! Ordonnateur des » mondes, fais qu'il ſe leve un jour pour » Philoxene! »

En ce moment le ſatellite des onze vient, ſuivant l'uſage, délier le captif. Socrate s'aſſied & frotte doucement la jambe qui avoit été ſi long-tems meurtrie par le poids de ſa chaîne: « Oh que la douleur, dit-il, eſt voiſine du plai- » ſir! Je veux que Platon en faſſe un apologue. » Mais, mes amis ne viennent point; hier ils


L'Homme avec Dieu.

» avoient prévenu le lever du ſoleil : eſt-ce » que l'approche de la mort ſeroit plus dou- » loureuſe pour l'homme qui l'apperçoit que » pour celui qui doit la ſubir ? »

Cependant Xantippe, revenue de ce ſommeil de mort où elle avoit été quelque tems plongée, faiſoit retentir la priſon de ſes cris lugubres, invoquoit Jupiter, & tour-à-tour preſſoit ſon fils contre ſon ſein, & maudiſſoit Anitus & l'aréopage.

Platon paroît alors à la tête des philoſophes : à la vue du ſage, il jette un cri de douleur & s'enveloppe la tête de ſon manteau : les autres, ſans proférer un ſeul mot, ſe répandent dans la priſon, ſoulagent Xantippe en pleurant avec elle, & careſſent ſon fils qui, dans ſon innocence naïve, ſe jouoit à l'écart avec les chaînes de ſon pere : pour Philoxene, il ne ſe leva point ; il ne careſſa perſonne ; on l'auroit pris pour un Scythe qui venoit au théatre d'Athenes entendre une tragédie de Sophocle.

Socrate, au milieu de ce déſordre, toujours

maître de lui-même, s'approche du geolier, l'aide à broyer la ciguë; & revenant auprès des philosophes: « Eh bien, mes amis, dit-il, est-ce » que nous ne continuerons pas notre entretien » d'hier sur l'immortalité?

» Quoi! disoit Platon, l'ame d'un Anitus » est immortelle? » -- & il voiloit encore sa tête de son manteau.

« Oui, répondoit Cébès, elle l'est, ainsi que » celle des Titye, des Tantale & des Atrée: il » faut bien que le supplice affreux de l'assassin » des sages justifie la Providence. » - Et il erroit dans la prison, poussant de tems en tems les cris inarticulés du désespoir.

« Mes amis, disoit Socrate, ne ternissons » point l'éclat de ma mort; ma cause & votre » intérêt la rendent assez glorieuse; cet Anitus » que vous dévouez à d'éternelles vengeances, » est-il donc si coupable? J'ai tenté de lui ôter » les dieux fantastiques avec lesquels il aveugloit » la multitude, & il s'est vengé; c'est l'ordre » naturel: si je mourois dans mon lit, il n'y

auroit

» auroit point de fanatiſme dans Athenes, & » Anitus ne ſeroit point Anitus.

» Au reſte, quand je me propoſai d'abattre » les autels de la ſuperſtition, je me déterminai » à mourir; je me dis à moi-même: il faut » annoncer la vérité à ma patrie, dût-elle m'en » punir; & la vérité eſt bien peu de choſe, ſi » on ne ſacrifie pas pour elle une tête ſeptua- » génaire dont l'exiſtence commence à peſer » au genre humain.

» Non, Cébès, je ne démentirai point la » philoſophie, au moment où je vais en » cueillir les fruits; j'aime encore mieux être » victime dans une religion qui pardonne, » qu'aſſaſſin dans une religion qui perſécute.

» Je boirai la ciguë ſans maudire Anitus; » il n'y a que les coupables qui maudiſſent » leurs juges; & mon cœur me dit que je ne » puis être coupable, puiſque vous m'aimez. »

Cependant le breuvage fatal étoit prêt; déjà le ſatellite des onze le verſoit dans le vaſe deſtiné à le recevoir. Xantippe, dans les accès

de ſon déſeſpoir, s'élance ſur la coupe de ciguë, & veut la renverſer; Socrate l'arrête: « Mon amie, lui dit-il, ne faiſons point triom-» pher Anitus; votre zele pour moi ſeroit » héroïque ailleurs; ici il eſt un crime: croyez-» moi; abandonnez cette priſon; ne rendez » pas, par votre ſenſibilité, ma mort doulou-» reuſe...... allez...... nous nous reverrons un » jour...., Xantippe, nous nous reverrons.... »

Alors Socrate embraſſa Xantippe; & à un ſignal qu'il fit, Criton l'emmena hors de l'enceinte de la priſon.

Le philoſophe eut un peu plus de peine à ſe ſéparer de ſon fils: cet aimable enfant avoit enlacé un de ſes bras autour du cou de Socrate, & repouſſoit de l'autre l'eſclave qui vouloit le rendre à ſa mere; il appelloit à ſon ſecours tous les philoſophes, chacun par leur nom; & ceux-ci pleuroient, au lieu de lui répondre: le ſage termina enfin un ſpectacle qui commençoit à trop l'attendrir, & portant l'enfant dans les bras de Platon: « Mon ami, lui dit-

» il, je te legue mon fils ; tu lui serviras de » pere ; & s'il te ressemble, il ne perdra rien » par mon supplice. »

Platon sortit un moment, remit ce dépôt sacré à Xantippe, & rentra dans la prison.

Cependant le grand sacrifice étoit sur le point de se consommer ; le satellite des onze s'approche en silence, tenant en main la coupe de ciguë : -- « Je t'entends, dit Socrate, » il faut mourir ; mon ami, donne cette coupe ; » c'est celle de l'immortalité. »

Tous les amis du sage avoient l'œil fixé sur lui ; ils respiroient à peine ; le froid visage de Philoxene commençoit même à s'animer : déjà Socrate approchoit de ses levres la coupe fatale ; tout-à-coup on entend un grand bruit dans le vestibule de la prison ; la porte s'ouvre, & Alcibiade paroît, l'épée à la main, suivi d'un petit nombre de guerriers portant chacun sous leur robe un poignard.

ALCIBIADE.

Socrate, je viens épargner des remords à la

patrie; tu es libre, & mon épée une fois aura été plus juſte que l'aréopage.

SOCRATE.

Homme barbare ! pourquoi viens-tu flétrir les derniers momens de mon exiſtence ? As-tu le pouvoir de m'empêcher de mourir ?

ALCIBIADE.

Meurs, s'il le faut; mais que ce ſoit en héros, ſur un champ de bataille, & non comme un vil ſcélérat, dans l'obſcurité d'une priſon.

SOCRATE.

Eh, qu'importe ſi je ſers la patrie par ma mort, que ce ſoit dans ſes armées ou dans ſes cachots ? C'eſt à elle à marquer à chaque citoyen ſon poſte; celui de Léonidas étoit aux Thermopyles ; le mien eſt dans cette priſon.

ALCIBIADE.

Quoi Socrate ! tu ne crains pas de voir ta réputation flétrie par l'opprobre de ton ſupplice ? Vois la calomnie graver tes délits imaginaires ſur l'airain de ta tombe, les loix les appuyer, & la poſtérité y croire.

L'HOMME AVEC DIEU.

SOCRATE.

Non, Alcibiade, la postérité ne me croira pas vil parce que j'ai bu la ciguë : mes amis me restent ; mon ame toute entiere respire en eux ; ils rendront le nom de philosophe respectable aux descendans des hommes foibles qui m'ont opprimé ; les générations futures s'éclaireront, & je serai vengé.

ALCIBIADE.

Quoi ! c'est toi, homme céleste, qui enchaînes mon bras ! c'est toi qui refuses de vivre !

SOCRATE.

Alcibiade, je n'ai point le stupide courage de franchir sans motifs les barrieres de la vie ; s'il m'étoit permis d'exister encore, je saurais prolonger ma carriere ; mais la patrie m'a ordonné de cesser d'être : je lui obéirai ; — avant une heure je ne serai plus.

La patrie !... je crois la voir pénétrer sous les murs lugubres de cette prison ; je crois l'entendre dire à Alcibiade : *Téméraire ! qui t'a établi juge entre Socrate & moi ? Le glaive de*

la guerre est-il fait pour heurter le glaive de la loi ? Remets cette épée dans son fourreau, & songe que tu ne peux prononcer sur un accusé que je condamne, sans que j'aie à-la-fois deux coupables à punir.

ALCIBIADE.

Socrate, ta vertu m'écrase... bois ta ciguë... pour moi, il ne me reste qu'à mourir.

Alcibiade jette alors son épée; ses amis se retirent, Socrate l'embrasse, & le calme renait dans la prison.

Un profond silence succede à cette scene terrible : le satellite des onze, revenu de sa terreur, s'approche : Socrate reprend la coupe, jette un regard d'attendrissement sur ses amis, & boit.

L'art des poisons n'étoit point alors perfectionné : ce ne fut que plusieurs siecles après, que l'assassin de Britannicus apprit de Locuste, à ne mettre que l'intervalle d'un instant entre la vie & la mort : pour Socrate, il fut obligé

de marcher long-tems, afin que le breuvage fatal fît ſon effet : pendant qu'il ſe promenoit, il alloit conſoler l'un après l'autre tous les philoſophes : *Non*, diſoit-il à Platon, *je ne ſens pas encore le mal qu'Anitus me fait.* -- *Mon jeune ami*, diſoit-il à Alcibiade, *on ne meurt pas ſi heureux ſur un champ de bataille* ; -- enſuite s'adreſſant à Philoxene : *Crois-tu que j'aurois quelque courage, ſi Dieu ne me regardoit pas ?*

L'HOMME AVEC DIEU.

Cependant les jambes de Socrate commençoient à s'engourdir ; il ſe traîna vers ſon lit, & là, il parla de l'immortalité juſqu'à ce que ſa voix acheva de s'éteindre. Après un inſtant de léthargie, *Platon*, dit-il d'une voix mourante, *je ne te vois plus ; je voudrois t'entendre.* Platon, dont la reſpiration étoit oppreſſée par ſes ſanglots, ne put que lui ſerrer la main ; Cébès vint, après lui, baiſer cette main glacée : le ſage ouvrit les yeux : *Je ſuis plus près*, dit-il, *de Dieu que des hommes* : ce furent ſes derniers mots : il eut alors un mou-

vement convulſif, & à l'inſtant il expira.

Alcibiade s'approche du lit, ſerre avec fureur le corps de ſon ami, & voyant que ſes larmes frivoles n'inondent qu'un cadavre, il ſe livre de nouveau à toute l'impétuoſité de ſon emportement : « Athenes, s'écrie-t-il, voilà donc » comme tu traites les ſages dont tu t'honores ! » Eh que m'importent tes loix, ſi elles ne me » protegent qu'en écraſant tout ce qui m'éclaire ? » Puiſſent tes prêtres fanatiques être enſevelis » un jour ſous les débris de leurs temples ! » Puiſſe l'enfer engloutir tes juges & ton » aréopage ! Je vais ſecouer la pouſſiere de » cette terre criminelle que je foule avec un » Anitus ; la Perſe me tend les bras, & j'y » vole. Le deſpotiſme des deſcendans de » Xercès m'effraie moins, que celui d'une » république qui a aſſaſſiné Socrate. »

Philoxene ſe retira le dernier : *J'avoue*, dit-il, *que l'adorateur d'un Dieu peut être un grand homme.*

CHAPITRE XIV.

JUGEMENT DE LA NATURE SUR LES RELIGIONS DE LA TERRE.

LES principes ſont poſés; & c'eſt au lecteur à faire ce chapitre. L'HOMME AVEC DIEU.



LIVRE QUATRIEME.

DE LA RELIGION DE LA NATURE, OU DU THÉISME.

PART. III.

LE fameux cap des tempêtes eſt doublé enfin, & la mer tranquille que je parcours m'annonce que je touche au terme de ma carriere.

Ma philoſophie, dans les livres précédens, s'eſt trouvée moins indulgente, & on doit me le pardonner : je traitois des religions des hommes, il falloit bien emprunter la maſſue d'Alcide pour terraſſer les monſtres qui, depuis plus de quarante ſiecles, ſe plaiſent à tourmenter l'eſpece humaine.

Je vais traiter de la religion de la nature, & ma plume ſera auſſi paiſible que mon ſujet. La race odieuſe des Antée, des Typhon, des Arimanes a diſparu à mes yeux, & je ne vois plus autour de moi que des hommes nés avec

mes organes, vers qui tout mon cœur s'élance, & que je voudrois rendre heureux.

L'HOMME AVEC DIEU.

C'eſt par le théiſme ſeul que le genre humain peut être cenſé en ſociété avec Dieu.

Le théiſme, ou la religion de la nature, eſt le culte ſublime d'un Dieu qui punit & qui récompenſe, dont les loix ſe manifeſtent ſans révélation, les dogmes ſans myſteres, & la puiſſance ſans miracles.

Si je n'aſpirois qu'au ſuffrage des philoſophes, ici mon ouvrage ſeroit fini; mais je deſire d'éclairer le peuple, & ce n'eſt point avec des idées générales, des principes ſimples & un coup-d'œil rapide ſur la nature, qu'on peut y réuſſir ; il n'eſt pas donné à tout le monde d'entrevoir, dans quelques traits de crayon de Michel Ange, la baſilique de Saint-Pierre.

Telle eſt, au reſte, la certitude des principes naturels, que le vrai philoſophe leur donne la même autorité que le géometre aux vérités mathématiques: les principes naturels ont même

PART. III. cet avantage, qu'ils ſont appuyés ſur l'aſſentiment du cœur, auſſi bien que ſur le ſuffrage de la raiſon. Il n'en eſt pas de même de l'art ſublime d'Euclide & d'Archimede; le plus beau théorême de la géométrie tranſcendante, ne diſant rien au cœur humain, ne ſera connu que des géometres; en vain dira-t-on que le grand principe de la ſuperpoſition donne naiſſance à des vérités éternelles, auſſi bien que celui de la bienveillance univerſelle: pour être convaincu du premier, il faut être Paſchal, Clairaut ou d'Alembert; mais pour être perſuadé du ſecond, il ſuffit d'être homme.

Le principe ſublime de la théologie naturelle a produit une multitude de corollaires qui ont éclairé les ſages, & dont le vulgaire a abuſé. Je crois voir un arbre immenſe dont la tige ſe dérobe à tous les regards; les nations de la terre repoſent ſous ſon ombrage; le peuple défigure ſes racines; les ſectaires attaquent ſes branches, mais le tronc reſte inébranlable; il reſte, & on oublie les blaſphêmes & les blaſphémateurs.

L'HOMME AVEC DIEU.

C'eſt par la religion que l'homme eſt en rapport avec Dieu. On a beau avoir des idées erronées ſur l'Être ſuprême; ce rapport n'eſt point rompu par de mauvais raiſonnemens; les rabbins qui ont compilé le talmud, diſent que Jehovah, pour paſſer le tems, avant la création de l'univers, s'occupoit à bâtir des mondes qu'il détruiſoit enſuite, & qu'il prolongea ſes eſſais juſqu'à ce qu'il parvint à faire un monde auſſi parfait que le nôtre : ces Hébreux n'ont jamais conclu que les habitans de tant de mondes défectueux fuſſent diſpenſés des devoirs de la religion, parce que le Dieu qui les avoit créés étoit un ignorant architecte.

Dans les ſectes où Dieu eſt repréſenté comme le tyran du genre humain, la ſociété entre lui & les hommes ſubſiſte encore ; un citoyen peut ſe dérober au deſpotiſme, en fuyant des climats que gouverne le deſpote : mais où ſe retirera la victime d'un culte fanatique, pour ſe dérober aux regards d'une divinité barbare qui, en tourmentant ſur la terre ſes adorateurs, ne

fait encore que commencer leur ſupplice?

Dans le théiſme, où Dieu eſt le bienfaiteur des hommes, la nature elle-même a dicté les loix de cette ſociété ; ſi cependant on peut appeller de ce nom le rapport entre une intelligence qui donne tout, & des êtres foibles qui ne peuvent offrir en échange qu'une ſtérile reconnoiſſance.

La religion, ſuivant la philoſophie la plus ſublime, eſt la juſtice qu'on doit à Dieu : cette juſtice ſe manifeſte par le culte. Le théiſte peut rendre à Dieu un hommage pur & ſincere, ſans reconnoître d'autre prêtre que ſoi-même, & d'autre autel que ſon cœur : voilà ce que j'appelle le culte de l'homme. Il peut auſſi manifeſter ſon hommage par des cérémonies extérieures & des rites approuvés par le gouvernement ſous lequel il vit ; & voilà ce qu'on peut appeller le culte du citoyen.

Le culte de l'homme ou le théiſme, eſt un métal qui s'eſt amalgamé avec toutes les religions de la terre : s'il en eſt une dont le culte

naturel soit la base, & dans laquelle toutes les parties qui la constituent paroissent homogenes, on peut la regarder comme l'ouvrage du philosophe; toutes celles où l'alliage domine sur la matiere primitive, sont l'ouvrage du fanatisme.

Machiavel, qui eût peut-être créé la politique, s'il n'eût pas vécu en Italie, a eu de singulieres idées sur le culte de l'Être suprême: il a cru que nous étions citoyens avant d'être hommes; & sur ce principe il a voulu plier le théisme même aux caprices des législateurs. Il me semble qu'il valoit beaucoup mieux plier la politique aux loix éternelles de la nature, & faire couler le fleuve vers la mer, que de creuser un nouveau lit à la mer, pour la faire communiquer avec le fleuve.

Le culte de la nature, comme je l'ai déja dit, doit être également éloigné de la superstition & du fanatisme; en effet, des cérémonies absurdes ou des crimes n'honorent point la Divinité; un homme n'est point pieux, parce

qu'il eſt ſtupide; il n'eſt point zélé, parce qu'il eſt féroce.

Le coup-d'œil philoſophique que j'ai jeté ſur les uſages ridicules ou barbares qui ont tenu lieu de culte à la plupart des nations, a commencé à éclairer les nations ſur la pureté de l'hommage qu'elles doivent à la divinité. Si mes obſervations ſont vraies, le délire des hommes en ce genre eſt épuiſé, & il ſemble qu'il ne reſte plus d'autre moyen de ſe diſtinguer d'eux qu'en ſe rapprochant de la nature.



CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

LE THÉISME A ÉTÉ LA BASE DE TOUTES LES RELIGIONS.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il n'exiſte point de religion naturelle, a dit l'auteur de la contagion ſacrée, *parce que la nature ne nous apprend rien, ſur les rapports qui ſubſiſtent entr'elle & l'eſpece humaine* (*). Le réſultat de mon ouvrage entier eſt la réponſe à ce ſophiſme.

Au reſte, la nature a ſi bien inſtruit les hommes ſur ces rapports, qu'il n'y a aucune nation ſur ce globe, dans le culte de laquelle on n'apperçoive des traces de ſon ancien théiſme : cette nature a beau être habillée bizarrement par les légiſlateurs, on la reconnoît toujours, comme on preſſent, ſous les draperies, le nu des antiques ſtatues.

Depuis dix-ſept cents ans, on croit que l'idolâtrie a été la religion univerſelle ; &

(*) Tome II, page 47.

PART. III.

depuis dix-sept cents ans on calomnie la terre. Les sages, dans tous les tems & chez toutes les nations, ont été theistes : pour les hommes qui ne raisonnent point leur culte, ils ne sont ni idolâtres, ni musulmans, ni chrétiens ; ils ne sont rien.

Justifions cette assertion par un coup-d'œil rapide jeté sur l'univers.



ARTICLE PREMIER.

Des Chaldéens.

LA religion des premiers habitans de la Chaldée, fut le pur théiſme (*). Ils donnoient à l'Ordonnateur des mondes le nom d'*Our*, qui déſigne le feu principe par lequel toute la nature eſt vivifiée (**), & l'honoroient, non par des cérémonies, mais par des vertus. L'HOMME AVEC DIEU.

Les principes de ce culte ſublime ne tarderent pas à s'altérer en ſe mêlant avec les idées baſſes & menſongeres de la multitude : on oppoſa à l'eſprit de feu un eſprit de ténebres ; & le mauvais principe commença à avoir des autels. On donna à l'Être ſuprême un conſeil, des interpretes & des grands-viſirs (†) ; enfin, les aſtronomes du temple de Belus, décernerent

(*) *Diodor. Sicul.* lib. II. --- *Div. Juſtini cohort. ad gr. page* 15.

(**) Porphyr. *vita Pythagor.*

(†) Jamblic. *de Myſter.* ſect. III, cap. XXXI.

un culte aux ſept planetes (*) ; mais le théiſme reſta toujours la baſe de la religion de la Chaldée. Les ſages de Babylone laiſſerent le peuple ſe proſterner aux pieds de Mylitta, d'Oannès, & du diable ; pour eux, fermes dans l'adoration du feu principe, ils tranſmirent le dépôt ſacré de leur croyance au légiſlateur de la Bactriane ; & celui-ci le confia aux Parſis, qui vont être l'objet de nos recherches.

« (*) Les Chaldéens, dit Plutarque, prétendent » que les dieux ſont les ſept planetes, dont deux ſont » bienfaiſans, deux malfaiſans, & les trois autres ſont » alternativement le bien & le mal. » --- *Œuvr. moral.* édit. de Vaſcoſan, *traité d'Iſis & Oſiris.*



ARTICLE II.

Des Parsis.

L'HOMME AVEC DIEU.

Un philosophe qui étudie l'histoire des hommes ne peut se défendre d'un mouvement d'indignation, quand il voit que la réputation d'un peuple entier dépend souvent des clameurs du fanatisme ou de l'opinion erronée de la stupidité. Est-on Grec ? le reste de la terre est peuplé de barbares. L'Europe veut-elle désigner des nations immenses qui ont un culte différent du sien ? ce sont des idolâtres. L'Espagne entreprend-elle de justifier le meurtre réfléchi des habitans du Nouveau-Monde ? ils étoient anthropophages.

Un homme vil fait imprimer un livre où, pour flatter sa nation, il déchire les autres ; si le prince a besoin des talens de cet imposteur, il le protege ; la calomnie se répand avec rapidité ; l'étranger l'adopte, & la postérité la répete jusqu'à ce que, dans un coin de la terre,

paroiſſe un ami de la vérité qui faſſe entendre ſa voix contre celle du public, & oſe indiquer aux ſiecles futurs la juſtice qu'ils doivent rendre ou le crime qu'ils doivent réparer.

J'ai fait ces réflexions à l'occaſion des Parſis, hommes reſpectables, qu'on ne connoît en Aſie que ſous le nom infame de Guebres, qui déſigne des apoſtats & des ſodomites.

Ces Parſis ſont reſtés, depuis près de trois mille ans, attachés au culte du feu, à la doctrine des mages & à la législation de Zoroaſtre; la Perſe pendant ce tems-là a ſubi mille révolutions; ſon trône a été vingt fois renverſé; trois religions ſont devenues tour-à-tour dominantes dans l'état; mais l'orage n'a frappé que les rois & les prêtres; & il a toujours reſpecté les diſciples de la nature.

Les ennemis même de ces hommes pacifiques rendent juſtice à la pureté de leur morale: ils entretiennent le feu ſacré, ſymbole de la Divinité, mais ils ne l'adorent pas; amis de la liberté, mais ennemis des diſſentions civiles,

L'HOMME AVEC DIEU.

par-tout où ils ſont tolérés ils obéiſſent à la loi des princes ; ſimples, mais décens dans leur habillement ; on ne voit parmi eux ni mendiant qui faſſe gémir l'humanité , ni financier qui l'écraſe ; ils ont les mœurs de la nature, au milieu des peuples qui la font oublier.

Les dogmes des Parſis peuvent s'allier avec tous les gouvernemens ; ils regardent comme des actes de vertu de planter un arbre & de faire un enfant : auſſi l'agriculture eſt en honneur parmi eux, & ils ont en horreur le célibat. Cette averſion eſt ſi profondément enracinée dans leurs eſprits, qu'ils regardent le titre de célibataire comme un opprobre ; & ſi un de leurs enfans meurt ſans avoir été marié , ils donnent de l'argent à un de leurs concitoyens pour lui faire épouſer le cadavre.

Ces Parſis ont épuré le dogme de la métempſycoſe ; ils ne tuent jamais les animaux qui ſont utiles à l'homme ; mais s'ils ont eu des foibleſſes, ils s'engagent à les réparer, en exterminant les inſectes mal-faiſans & les animaux deſtructeurs :

ils ſont peut-être les ſeuls hommes de la terre qui rendent la ſatisfaction des crimes privés utile au genre humain.

Il y a cependant des ſuperſtitieux chez les Parſis, comme il y en a dans tous les cultes de la terre : les petits eſprits de la côte du Malabar, ſur-tout de nos jours où il y a beaucoup de liaiſon entre l'Inde & l'Europe, ont allié au théiſme de leurs peres une foule d'idées hétérogenes ; les uns attachent la plus grande vertu à l'uſage abſurde de s'arroſer de l'urine d'un bœuf ſacré dans une enceinte de 93 pierres (*) ; d'autres regardent avec horreur l'art de forger le fer, & la chymie, comme faiſant ſervir le feu à des uſages profanes (**). Il y en a même pour qui le feu eſt un être ſi ſacré, qu'ils n'oſeroient l'éteindre s'il embraſoit leur maiſon. Il n'y a pas encore dix ans que deux ſectes de Parſis diviſoient Surate : on ſe haïſſoit avec

(*) *Zenda veſta* de Zoroaſtre, traduit par M. Anquetil, tome II, page 546.

(**) Ibid. page 556.

ſureur de part & d'autre ; & l'objet de la querelle étoit de ſavoir ſi une piece de lin de neuf pouces en quarré devoit ou ne devoit pas être miſe ſur le nez des agoniſans ; heureuſement ces controverſiſtes ſont en petit nombre : mais tout voyageur qui n'eſt pas philoſophe juge par eux une nation. C'eſt la méthode éternelle de l'ignorance qui commerce, ou du fanatique qui parcourt le globe pour faire des proſélytes.

Un homme de bien obſcur eſt un demi-dieu pour les Parſis : il n'en eſt pas de même d'un conquérant ; ils regardent comme des monſtres Alexandre & Mahomet (*). Au reſte, leurs ancêtres ont tant ſouffert des victoires du héros de Macédoine & de la religion intolérante de Mahomet, qu'on pourroit leur pardonner d'être ſenſibles, quand même on ne les loueroit pas d'être juſtes.

(*) *Voyages de Chardin*, tome II, page 180.

ARTICLE III.

Des Chinois.

Part. III.

Il n'y a point de nation sur ce globe dont la langue se prête moins que celle de la Chine à la métaphysique (*) ; aussi on trouve dans ce grand empire très-peu de théologiens qui déraisonnent sur la premiere cause ; & voilà pourquoi, depuis quatre mille ans, la chaîne des théistes ne s'est jamais brisée, & que la morale de la nature a trouvé des appuis autour des trônes, & des partisans jusque dans la poussiere.

Ces Chinois, qui subsistent en corps de nation depuis une époque qui échappe aux conjectures mêmes des astronomes, & qui, suivant le missionnaire le Comte, ont honoré l'Ordonnateur des mondes dans le plus ancien temple de l'univers (**), ont été appellés de

(*) *Description de la Chine*, du P. du Halde, t. III.

(**) Voy. les *mémoires sur la Chine*, l'histoire de *l'édit de l'empereur Canghi*, & les lettres *sur les cérémonies chinoises.*

différens noms par les Occidentaux. Celui de *Serès* ſemble conſacré par les géographes de l'antiquité; & ce mot m'engage à diſcuter, par rapport au théiſme de la Chine, un fragment de Bardeſane.

L'HOMME AVEC DIEU.



D'UN FRAGMENT SINGULIER DE BARDESANE.

PART. III.

EUSEBE nous a conſervé ce paſſage d'un philoſophe de Syrie : « Chez les Sères la loi » défend le meurtre, le libertinage, le larcin, » & toute eſpece de culte religieux : ainſi dans » cette vaſte contrée, on ne voit ni temple, » ni fille de joie, ni adultere, ni voleur, ni » aſſaſſin, ni empoiſonneur (*). » -- On ne voit pas d'abord quel rapport il peut y avoir entre

(*) *Apud Seras lex eſt quâ cædes, ſcortatio, furtum & ſimulacrorum cultus omnis prohibetur ; quare in ampliſſima regione non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidum, non toxicum.* Fragment de Bardeſane, dans Euſebe, *præpar. evang.* lib. VI, cap. X. Bardeſane entend-il par les Sères, les habitans du pays de Sertem, ou les Tartares Mantcheoux, ou les Chinois ? Lucain place ce peuple vers les ſources du Nil ; Pomponius Mela au centre de la Scythie ; & Pauſanias au-delà de la mer Rouge. L'opinion qui en fait des Chinois paroît la plus plauſible. Heureuſement toutes ces diſcuſſions de géographes ſont très-inutiles, quand il s'agit de diſcuter des queſtions de morale.

L'HOMME AVEC DIEU.

la débauche & le culte religieux, entre des prêtres & des filles de joie ; cependant avec un peu de réflexion on découvre un grand ſens dans ce paſſage de Bardeſane. Le terme latin qui répond à celui de culte religieux, ne peut déſigner que ces pratiques ſuperſtitieuſes que nous avons appellées du nom d'idolâtrie ; d'où il s'enſuit que la légiſlation des Sères autoriſoit le théiſme, & que le peuple étoit ſans ceſſe ramené par ſes ſouverains à la loi de la nature.

Il n'y a que deux ſens à donner au paſſage de Bardeſane ; ou les Sères rendoient à l'Être ſuprême un hommage pur & dégagé des entraves de la ſuperſtition, ou ils regardoient ſon exiſtence comme une chimere ; il faut en faire des athées ou des philoſophes.

Mais il en eſt des athées dans l'ordre moral, comme des monſtres dans l'ordre phyſique ; il eſt auſſi impoſſible qu'un grand nombre de perſonnes s'accordent à nier l'exiſtence de Dieu, qu'il l'eſt, qu'une mere engendre conſtamment des enfans à deux têtes ; un peuple

PART. III. d'athées contredit plus les loix de la nature qu'un peuple de centaures ou d'hermaphrodites.

Ne faisons des Sères, ni des sages ni des monstres ; ce seront alors des enfans dans l'ordre moral, qui auront des besoins plutôt que des connoissances, & qui posséderont la faculté de l'intelligence, sans être intelligens.

Mais ces sauvages enfans n'ont pu avoir d'autres enfans pour législateurs. Dès qu'on suppose l'économie politique établie dans une société, il faut convenir que la plupart des membres qui la composent ont franchi l'intervalle qui sépare les simples sensations des connoissances. Un code de loix ne peut devoir sa naissance qu'à des principes abstraits de métaphysique sur l'amour de l'ordre : si ces loix sont écrites, leur auteur est censé posséder un bien plus vaste dépôt de connoissances ; car de l'art de penser à l'art de parler, & de-là à l'art d'écrire, il y a un intervalle immense, qu'une révolution de plusieurs siecles suffit à peine

pour remplir. Ainſi le titre de ſtupide eſt incompatible avec celui de législateur, & le mot de législateur avec celui d'athée.

L'HOMME AVEC DIEU.

Quand même nous placerions Diagoras à la tête du corps politique, le ſens forcé donné au paſſage de Bardeſane, n'en paroîtroit pas moins abſurde. Il n'eſt point de l'intérêt d'un monarque athée de gouverner des athées : ſi ſes ſujets ne craignent point un Dieu, comment voudront-ils avoir un maître ?

De plus, conçoit-on des loix établies pour ordonner l'athéiſme ? Les ſceptiques qui ont trouvé tant d'athées parmi les hommes, n'ont pas imaginé que ce dogme deſtructeur pût être inſéré dans un code. Le ſénat romain propoſa un décret pour permettre à Céſar de jouir de toutes les dames romaines ; un ſtathouder de Hollande mit autrefois un impôt ſur l'air qu'on reſpire ; le grand Lama ordonne aux Tartares d'adorer ſes excrémens ; mais il n'eſt encore entré dans l'eſprit d'aucun deſpote de ravir le ciel à ſes peuples ; un tyran commanderoit plus

efficacement le suicide à chacun de ses sujets que l'athéisme.

C'est assez réfuter une hypothese trop absurde pour être dangereuse. Si Bardesane a bien observé, & si Eusebe a bien entendu l'esprit du texte qu'il traduisoit, il faut convenir que le legislateur des Sères avoit l'ame sublime de Platon & de Zoroastre, sans avoir l'inconséquence de ces grands hommes ; il faut supposer aussi que le peuple qu'il gouvernoit étoit encore bien proche de la nature, puisque loin de persécuter les philosophes, il l'étoit lui-même.

En admettant l'hypothese que les Sères étoient les Chinois, on comprend aisément comment le théisme put être la religion de ce peuple. Le sage Confucée étoit théiste, & les lettrés le sont encore aujourd'hui ; il suffit donc d'admettre un empereur ami de ces philosophes, pour autoriser la vérité historique de la loi de Bardesane (*) ; & la Chine dut savoir

(*) Voici un empereur qui seroit digne d'avoir imaginé une telle loi. Le P. le Comte rapporte dans les

gré

gré à ce prince d'avoir substitué le culte de la nature au polythéisme des adorateurs de Foë, L'HOMME AVEC DIEU.

Lettres édifiantes, que la stérilité étant répandue depuis sept ans dans toutes les provinces de l'empire, ce prince rassembla tous les grands de sa cour, se dépouilla des marques de sa dignité suprême ; & que s'étant prosterné neuf fois en présence de tout son peuple, du côté de l'Orient, il adressa cette priere à l'Être suprême :

« Souverain maître de l'univers, tu n'ignores pas les » désastres de cet empire ; mes crimes ont peut-être » attiré sur mes sujets le fléau qui les fait gémir, & je » viens en faire l'aveu à la face du ciel & de la terre.

» Quelle réforme, grand Dieu ! exiges-tu de l'esclave » couronné qui implore ta clémence ? L'abondance & » la délicatesse des mets qui couvrent ma table, ont- » elles attiré la disette ? la plus austere frugalité y ré- » gnera désormais. Le palais que j'habite insulte-t-il » par sa magnificence à l'honnête indigence du juste » que tu proteges ? demain il sera renversé. Est-ce l'é- » tendue de mon serrail qui t'a fait déployer ta fureur » vengeresse ? je vais briser les portes d'airain qui ren- » ferment les compagnes de mes plaisirs, & leur rendre » la liberté, quand elles devroient n'en jouir que pour » leur infortune. Si mes prieres ne suffisent pas pour » t'appaiser, je m'offre pour ta victime ; frappe-moi & » épargne mon empire. Je consens que la foudre tombe » sur ma tête, pourvu que la pluie tombe en même » tems sur ces campagnes : il ne me reste que la mort » pour m'acquitter envers mon peuple & envers toi. »

Voilà un dévouement bien supérieur à celui de Codrus ; je ne vois que Marc-Aurele parmi les anciens, & Henri IV parmi les modernes, qui eussent osé l'imiter.

à la magie des sectateurs crédules de Laokium, & aux fourberies sacrées des bonzes.

Tandis qu'une foule de peuples retrécissent l'idée de Dieu à la hauteur de leur imagination, préferent les préjugés à la nature, &, pour se rendre plus vils, deviennent persécuteurs, on s'arrête avec plaisir sur les Sères; comme après avoir traversé les sables brulans du Zara ou du Bilédulgerid, un voyageur s'assied avec plaisir au bord d'une fontaine qui arrose des palmiers, & fait trouver le jardin d'Éden, proche du tombeau de la nature.



DES LETTRÉS DE LA CHINE.

L'HOMME AVEC DIEU.

LES Grecs commençoient à peine à se policer, Rome n'étoit pas sortie de ses fanges, & nous étions encore des barbares foibles & inconnus, lorsque la Chine formoit déjà un empire immense peuplé de sages, appuyé sur les mœurs, & gouverné par des loix (*); cepen-

(*) Il ne faut pas croire que la Chine soit une colonie égyptienne, parce que le célebre Huet l'affirme, *Histoire du commerce & de la navigation des anciens*, page 49; parce que M. de Guignes le soutient dans un mémoire particulier; & que le savant abbé Barthelemi confirme ce sentiment dans un autre mémoire lu à l'académie des belles-lettres en 1763. Personne ne respecte plus que moi l'autorité de ces savans; mais nous combattons tous pour la même cause, c'est-à-dire, pour la défense de la vérité; & mes erreurs mêmes me serviront d'excuse.

La nature de cet ouvrage m'oblige à resserrer les preuves de mon opinion; je me contenterai seulement de faire quelques objections à des savans que je combats avec peine, quoique je n'en aie aucune à les admirer.

L'Egypte n'a jamais été assez peuplée pour envoyer des colonies à deux mille lieues des bords du Nil: les peuples du nord n'en ont jamais tant fait, quoique leur climat favorise beaucoup plus la population. Comme la

dant ses annales, il y a deux cents ans, n'étoient point encore parvenues en Europe, &

Chine renferme encore aujourd'hui autant de monde qu'il y en a dans l'Europe entiere, j'aimerois mieux croire qu'elle a envoyé une partie de ses citoyens en Egypte, que de penser que les fanges du lac Mœris ont peuplé les campagnes riantes de Macao & de Pekin.

La colonie Egyptienne n'a pu se rendre au Catai sans traverser l'Arabie, la Perse, l'Inde & une partie de la Tartarie: je veux croire qu'elle ne s'est point arrêtée dans l'Arabie, qui est déserte de tems immémorial, ni dans les landes immenses de la Tartarie, qui est encore inculte aujourd'hui, quoique la Chine ait subi le joug des Tartares; mais la Perse & l'Inde n'étoient-elles pas des contrées assez grandes pour épuiser toutes les colonies égyptiennes? Supposons, avec les poëtes qui ont si long-tems tenu lieu d'historiens aux Grecs, que Thebes avoit cent portes, & qu'elle faisoit sortir par chacune dix mille hommes armés; étendons le même calcul aux autres parties de l'Egypte; mais le royaume des Pharaons & des Ptolémées n'a que deux cents lieues de long sur cinquante de large; & il y a des provinces dans l'empire du Mogol qui seules ont autant d'étendue. L'Egypte n'est qu'un point dans la vaste étendue de pays qui la sépare de la Chine, & on veut que ce point ait couvert la surface du quart de notre continent?

Pour rendre vraisemblable l'opinion de mes adversaires, il faudroit que l'Egypte, la Perse & l'Indostan eussent été contraints, par la multitude innombrable de leurs habitans, à permettre de tems en tems des émigrations; mais les calculs qu'on feroit sur ce sujet

nous avions le ſiecle dernier des hiſtoires univerſelles où le nom de la Chine ne ſe trouvoit pas même une ſeule fois.

L'HOMME AVEC DIEU.

ſeroient démentis par la raiſon : les ſavans créent les hommes à coups de plumes, mais la nature marche à ſes fins avec plus d'économie.

Si l'Inde & la Perſe avoient été peuplées avant la Chine, cette grande vérité ſeroit dépoſée dans les faſtes de ces nations ; mais le contraire eſt arrivé. La Chine avoit des rois, des législateurs & des livres, avant que les nations qui la ſéparent de l'Egypte, ſuſſent faire uſage du ris, & euſſent des pagodes.

Il eſt donc impoſſible que l'Egypte ait envoyé par terre ſes adorateurs des ibis & des oignons, à la Chine, qui de tems immémorial n'adore que le *Tien*.

On peut les faire voyager par mer, en ſuppoſant que les Phéniciens, qui dans ces tems reculés étoient les ſeuls navigateurs de notre continent, ont bien voulu leur ſervir de conducteurs ; mais il faut, pour rendre cette opinion plauſible, s'embarquer dans un océan d'hypotheſes.

Comment les Phéniciens, ſans bouſſole, ont-ils fait un trajet qui fait trembler aujourd'hui les ſucceſſeurs des Magellan & des Anſon ?

Il eſt fort ſimple qu'ils aient traverſé le grand lac qu'on appelle la mer Rouge, & le détroit de Babel-Mandel ; mais dès qu'une fois ils ſont entrés dans la grande mer des Indes, quelle route ont-ils ſuivie ? Colomb, dans une circonſtance ſemblable découvrit l'Amérique : mais ce grand homme avoit une bouſſole ; mais il ſoupçonnoit

PART. III.

Les Chinois de tems immémorial adorent un être principe qu'ils nomment *Tien* ; la

l'existence de ce vaste continent, & cependant il fut sur le point d'être jeté dans la mer par son équipage.

Qu'on ne m'objecte point ici le célebre voyage de Hannon : ce hardi Carthaginois dit lui-même que le dernier pays où il aborda, n'est pas plus loin de ce que nous nommons le détroit de Gibraltar, que ce détroit ne l'est de Carthage. Ajoutons que, sans le grand nom de Montesquieu, son *periple* auroit à peine aujourd'hui quelqu'authenticité.

Si les Phéniciens se sont écartés dans la pleine mer, ils ont dû être arrêtés par les isles de la Sonde ou même par l'archipel des Maldives.

S'ils n'ont fait que côtoyer l'Asie, avant d'avoir traversé la mer d'Arabie & le détroit d'Ormus, doublé la grande presqu'isle de l'Inde, & parcouru les golfes de Bengale, de Siam & du Tonquin, pour arriver à la mer des Philippines, ils ont dû être au moins quatre ans à leur premier voyage ; & cette constance est bien héroïque dans un peuple qui ne connoissoit pas même la Chine de nom.

Mes adversaires, pour rendre leur systême vraisemblable, l'appuient particuliérement sur la conformité de l'écriture hiéroglyphique, en usage en Egypte & à la Chine ; mais comme les premiers caracteres des langues originales ont dû-être la peinture grossiere des objets qu'on vouloit désigner, il s'ensuit que chez toutes les nations primitives on n'a d'abord commencé à écrire qu'en hiéroglyphes. Cortez a trouvé de pareils symboles au Mexique : les *quipos* du Pérou sont des especes d'hié-

croyance de l'immortalité de l'ame & celle de la providence est renfermée dans tous leurs livres canoniques, & la religion naturelle est celle des lettrés & du gouvernement.

Ce culte simple & auguste de l'Être suprême se perpétua sans mêlange de polythéisme, pendant plus de deux mille ans; le tribunal des rites n'étoit occupé qu'à réprimer les superstitions étrangeres, & les princes ne croyoient pas avoir besoin de tenir les esprits de leurs sujets dans l'esclavage, pour être plus absolus sur leurs personnes.

Si on veut avoir un tableau de l'âge d'or des Chinois, qu'on lise ce fragment du philosophe Lao-Che-Netsée : *Les anciens rois n'a-*

---

roglyphes : dira-t-on que l'Egypte a fondé le trône des Yncas & l'empire de Montezuma ?

Je passe sous silence une foule de preuves qui viennent à l'appui de mon opinion, parce que mon but est de défendre la vérité & de ne blesser personne.

Cette note effarouchera peut-être les lecteurs superficiels; mais les philosophes qui appercevront dans quel esprit ce livre est écrit, me sauront gré de n'avoir pas effleuré une question qui peut servir d'appui à ce qui précede, & de base à ce qui suit.

PART. III. *voient ni sceptre, ni couronne; ils gouvernoient l'empire en l'entretenant dans une paix éternelle : portés à la bienfaisance par la nature & par l'éducation, ils nourrissoient tous les êtres utiles, & ne faisoient mourir aucun homme; ils donnoient sans cesse & ne recevoient rien; les peuples, sans les reconnoître pour maîtres, portoient au fond du cœur leur vertu; le ciel & la terre gardoient alors une constante harmonie; la nature déployoit avec plaisir les trésors de son sein; les animaux ne soupçonnoient pas que leurs petits deviendroient mal-faisans; le tien & le mien étoit banni de la société, & le vaste empire du Catai ne formoit qu'une seule famille.* (*)

Cependant le théisme ne peut guere subsister sans altération parmi un peuple immense. Un

(*) Ce fragment cité par Lopi, est rapporté dans un extrait des historiens Chinois, qui se trouve à la fin du sixieme volume de l'*origine des loix* de Goguette. Remarquez que ce tableau se rapporte au regne de Hoenetune, fondateur de la quatrieme dynastie; & jugez entre moi & les détracteurs de l'antiquité des Chinois.

nommé Laokium, qui se vantoit d'avoir habité quatre-vingts ans dans le sein de sa mere, vint apporter à la Chine les dogmes d'Épicure, le délire de la magie, & la science prétendue des partisans de la pierre philosophale. A ce vieil enfant succéderent des bonzes qui amenerent des Indes le dieu Foë, escorté de toutes les superstitions des rives du Gange (*), & de

L'HOMME AVEC DIEU.

(*) On peut juger du crédit de ces bonzes sur l'esprit du vulgaire, par cette anecdote que le P. le Comte rapporte dans ses mémoires. « On m'appella, dit-il, pour » baptiser un vieillard de 70 ans; cet homme ne m'eut » pas plutôt apperçu qu'il se jette à mes pieds & me » dit : ô mon pere ! je vois en vous mon libérateur; les » bonzes qui sont fort instruits de ce qui se passe dans » l'autre monde, m'assurent qu'après ma mort mon » ame passera dans un des chevaux de poste de l'em- » pereur : dans cette idée, ils me recommandent de ne » point ruer, de ne jamais broncher, & sur-tout de ne » blesser personne. Courez légérement, me disent-ils, » mangez peu, souffrez sans vous plaindre, & vous atti- » rerez sur votre tête la bénédiction du dieu Foë, qui » d'une bonne bête fait souvent un homme de qualité » & un mandarin de la premiere classe. J'aime le service » de l'empereur, mais l'idée d'entrer un jour dans son » écurie me remplit d'effroi; cette image affreuse me » poursuit toutes les nuits; dans mon sommeil il me » semble être déjà sellé, bridé, & prêt à partir au

tout l'appareil du plus monſtrueux polythéiſme. Les Tartares, maîtres de la Chine, y ont porté le culte des excrémens du grand Lama; mais les lettrés n'ont jamais ſubi les atteintes de la contagion. Lorſque tout l'édifice de la religion s'écrouloit autour d'eux, ils ont conſervé ſans tache les dogmes de la nature; & le philoſophe remonte aiſément des ſuperſtitions populaires de la Chine, juſqu'au théiſme des lettrés; comme un voyageur traverſe les déſerts arides & brûlans de la Syrie, pour arriver aux ruines ſuperbes de Palmyre.

Lorſque la doctrine primitive commençoit à s'altérer, parut Congſutſée, le philoſophe des

» premier coup de fouet du poſtillon; je me réveille » couvert d'une ſueur froide, & je ne ſais ſi je ſuis encore homme ou cheval. Hélas! que deviendrai-je, » quand au ſonge ſuccédera la réalité? On m'a dit, » mon pere, que ceux de votre religion ne ſont point » ſujets aux loix barbares de cette metempſycoſe; » daignez m'y admettre, afin que je ne ceſſe jamais » d'être homme. »

Le vieillard fut baptiſé, & les bonzes perdirent les aumônes que ces rêveries abſurdes devoient produire à leur couvent.

rois, & peut-être le roi des philoſophes : ce grand homme rappella ſes concitoyens au culte naturel de l'Être ſuprême; diſſipa les nuages que la ſuperſtition avoit élevés ſur la morale; apprit aux rois à vivre pour leurs peuples, & aux peuples à mourir pour leurs rois; il mourut, & le prince qui gouvernoit la patrie, s'écria : *Le ciel n'eſt pas content de moi, puiſqu'il m'enleve Congfutſée !* Parole digne d'un roi élevé dans le portique, s'il avoit été l'ami de Platon.

Les lettrés s'honorent tous du titre de diſciples de Congfutſée ; ce qui n'a pas empêché la tourbe des voyageurs de les ranger dans la claſſe des athées (*). En 1710, l'empereur Canghi, inſtruit qu'on calomnioit dans l'Europe la religion de ſes peres, rendit un édit

(*) Ces hommes qu'on réfute aſſez en les nommant, appuyoient leur calomnie ſur le mot de *Tien*, qui ſignifie dans le ſens primitif, le maître de l'univers, dans le ſens phyſique, le ciel matériel, & dans le ſens allégorique, l'Être qui a du pouvoir. Mais je demande ſi dans tous les cultes on n'eſt pas ſujet aux mêmes reproches ? N.

qui fut inféré dans les archives de l'empire, & où les dogmes de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'ame, & de la providence, reçoivent le plus grand degré d'authenticité (*). Malgré cette célebre profeffion de foi, on a encore renouvellé cette affreufe calomnie; mais au moins le poifon n'eft plus fatal qu'au ferpent qui ofe le diftiller.

difons-nous pas : *le ciel eft irrité*, comme nous difons : *le ciel eft nébuleux ?* Racine a dit :

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Et moi, ferai-je un athée, fi je dis :

Le pieux Antonin fut un dieu fur la terre ?

(*) Voyez l'*Hiftoire de la Chine*, du P. du Halde, tome III, pag. 38 & fuiv.



ARTICLE IV.

DE QUELQUES PEUPLES DE L'INDE.

L'HOMME AVEC DIEU.

LES brachmanes, qui accompagnerent autrefois les ambaſſadeurs de Taprobane, regardoient, dit-on, les religions de l'Europe, comme autant d'établiſſemens politiques; & ce monde, avec ſes cultes divers, comme une des ſoixante-dix mille comédies que la Divinité fait jouer devant elle pour amuſer ſon loiſir. -- Ces brachmanes étoient des théiſtes & des apôtres de la tolérance.

On a retrouvé, il y a un ſiecle, ces dogmes de la nature chez les Indiens du Pégu. Suivant les légiſlateurs de ce peuple, pourvu qu'on adore un Être ſuprême, qu'on ne tue point, qu'on ait des mœurs, qu'on reſpecte la loi de la propriété, & ſur-tout qu'on exerce la bienfaiſance, peu importe la religion qu'on adopte (*).

(*) *Recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la compagnie des Indes*, tome III, part. II, page 63.

On est sûr de tomber, après la mort, dans le sein du grand Oromaze.

Voici quelques mots du *pantangan*, ouvrage célebre des Indiens de Carnate : « J'adore cet » esprit qui n'est sujet ni au changement ni à » l'inquiétude, cet être dont la nature est indi- » visible, l'origine & le conservateur de tous » les êtres. (*) »

Représentez-vous, disoit un philosophe Indien, un million de vases remplis d'eau, sur lesquels le soleil répand les rayons de sa lumiere : l'astre est unique ; cependant il se multiplie en se réfléchissant un million de fois : les vases sont nos corps ; le soleil représente la Divinité ; & l'image du soleil, peint dans chaque vase, nous donne une idée de l'ame.

Quand on parle ainsi de Dieu, & qu'on écrit de telles allégories, on ne mérite ni le mépris de nos voyageurs, ni les anathêmes de nos prêtres.

(*) *Recueil d'observations sur les mœurs des Asiatiques*, &c. tome III, chap. VII.

ARTICLE V.

DES ARABES.

L'HOMME AVEC DIEU.

LES Arabes de tems immémorial ont adoré un Dieu rénumérateur & vengeur; & le comte de Boulainvilliers a prouvé que c'étoit surtout chez ce peuple, le seul des deux mondes qui ait toujours joui de son indépendance, que le théisme a dû se conserver le plus long-tems dans toute son intégrité. (*)

Le soleil chez les Arabes, comme dans la plus grande partie de l'Asie, étoit le symbole de la Divinité.

On lui donna dans la suite pour adjoints des dieux subalternes, & ces dieux furent les étoiles.

Enfin, quand les Arabes furent distingués les planetes des étoiles fixes, ils firent des premieres autant de médiatrices entre le soleil & la terre. On vit l'habitant de l'Hyemen se

(*) *Vie de Mahomet*, page 147.

prosterner devant Saturne pour avoir sa protection auprès du soleil, comme nous voyons le peuple de Naples implorer le crédit de S. Janvier auprès de Dieu, ou plutôt le crédit de Dieu auprès de S. Janvier.

On voit par cet exposé que l'Arabe n'a jamais été astronome; s'il avoit eu un observatoire pareil à celui du temple de Bélus, il auroit supposé toutes les planetes, des corps de la même nature que le globe que nous habitons; il n'auroit pas plus fait de Saturne le médiateur de la terre, que de la terre la médiatrice de Saturne.

Un Callisthene ou un Huygens lui auroit fait pressentir que les étoiles fixes étant presque toutes des spheres lumineuses infiniment plus grandes que notre soleil, ne pouvoient être les grands-visirs de ce premier sultan de l'univers.

Ainsi un télescope auroit suffi pour ramener l'Arabe au culte simple & sublime de la nature.

ARTICLE

ARTICLE VI.

Des Égyptiens.

L'Homme avec Dieu.

Le savant Jablonski, qui a semé son *panthéon* de tant de recherches profondes sur l'Égypte, & de tant de rêveries, dit, à l'article *phtha*, que l'ancien habitant de Demphis étoit un athée aussi odieux que Diagoras; & au mot *cneph*, il en fait un théiste aussi éclairé que Marc-Aurele. Je suis, en qualité de philosophe, pour le *cneph* de Jablonski, plutôt que pour le *phtha*; & j'en demande pardon au minime Mersenne & au jésuite Hardouin, qui créoient des athées avec autant de facilité que Deucalion, après son déluge, créoit des hommes.

Les anciens Égyptiens reconnurent une premiere cause, & l'adorerent sous le nom de *cneph*, ou plutôt sous celui de *phtha*, qui, en copte, signifie *l'Être qui a tout fait & tout ordonné* (*). Voilà la seule vérité qu'on puisse

(*) Eusèb. *præpar. evangel.* lib. III, cap. IX.

PART. III. clairement appercevoir dans la nuit profonde de leurs hiéroglyphes & de leurs allégories.

Les prêtres de Memphis dans la suite personnifierent la nature, & lui donnerent le nom d'Isis. J'ai déjà parlé de la fameuse inscription de sa statue : *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, & tout ce qui sera, & nul mortel n'a encore levé le voile qui me couvre* (*). Les hommes qui adoroient le phtha, & qui désignoient si bien la nature, ne servoient surement pas de ministres au bœuf Apis, & ne proposoient pas à leurs prosélytes le culte des oignons sacrés & des crocodiles.

Le théisme fut, comme tout le monde sait, le principe des fameux mysteres d'Isis : on y annonça toujours l'unité d'un Dieu, désigné tantôt sous le nom de cneph, tantôt sous celui de phtha, tantôt sous celui de Demiurgos, l'immortalité de l'ame, & la nécessité d'une morale pour faire le bonheur de la terre. Ces dogmes éternels de la nature s'alterent très-peu

(*) Plutarque, œuvr. moral. *traité d'Isis & Osiris.*

en paſſant par la bouche des hyérophantes ; & du tems d'Apulée, on les ouvroit encore par cette hymne magnifique que j'ai oſé traduire :

L'HOMME AVEC DIEU.

En vain, Demiurgos, tu voiles ton eſſence ;
Tout être reconnoît ta loi ;
Le tems même n'a pu te donner la naiſſance,
Et l'univers la tient de toi.
Tu gouvernes les dieux que le vulgaire adore ;
Tu rends le ciel nébuleux ou ſerein.
C'eſt par toi qu'au printems la terre ſe colore,
Et qu'en hiver tout périt dans ſon ſein.
L'enfer voit à tes pieds expirer ſon audace ;
Et ces globes de feu qui roulent dans l'eſpace,
Pour commencer leur cours, s'élancent de ta main.



ARTICLE VII.

DES CELTES.

PART. III.

LES Celtes, un des plus anciens peuples du globe, & celui qu'on peut regarder comme la tige de toutes les grandes sociétés de l'Europe, reconnoissoient un Être suprême, distingué des génies subalternes, qui étoit le principe de l'activité des élémens. (*)

Leurs législateurs prévenoient les délits secrets des scélérats obscurs, & les crimes publics des scélérats couronnés, avec le dogme de la providence. (**)

Ils croyoient à l'immortalité de l'ame, bien long-tems avant que Phérécyde l'enseignât à la Grece, & Pythagore à l'Orient. (†)

(*) Strabon, liv. IV. --- Tacit. *de morib. Germanor.* cap. XXXIX. S. August. *de civitate Dei*, lib. VIII, cap. IX.

(**) Ælian. *var. histor.* lib. II, cap. XXXI.

(†) Pompon. Mela, cap. II, Ammian. Marcellin. lib. XV, cap. IX.

Leur code moral, dans l'origine, consistoit en ces trois préceptes : *Honore Dieu ; -- sois bienfaisant ; -- aie de la bravoure* (*). Ce code ne fut surchargé de préceptes atroces & de vaines cérémonies, que long-tems après, quand les prêtres imaginerent de subjuguer les peuples & les rois avec le frein des terreurs religieuses, d'ensanglanter les autels de Teutatès, & de faire expier les crimes par des parricides.

(*) Diog. Laërt. *proëmi*, page 5.



ARTICLE VIII.

DE LA GRECE.

PART. III. JE ne ferai point l'injure à mon ſiecle de m'étendre ſur le théiſme des Grecs; il ſuffit d'ouvrir leurs livres pour s'en convaincre. Lactance, malgré les préjugés de ſa religion, en fait l'aveu (*) : dans l'âge d'or du Peloponeſe, les prêtres eux-mêmes étoient théiſtes. Lorſqu'enſuite il fut de leur intérêt d'écarter les hommes du ſentier de la nature, ils ne purent empêcher les philoſophes de perſiſter dans le culte de la raiſon : on ſait l'hiſtoire de la mort de Socrate & des chaînes d'Anaxagore.

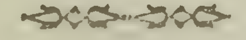
La légiſlation primitive de la Grece avoit tellement le théiſme pour baſe, que dans la celebre chronique de Paros on ne voit pas une ſeule ſuperſtition citée avec éloge : l'homme

(*) Voyez l'hommage qu'il rend au théiſme des Orphée, des Thalès, des Pythagore, des Antiſthene, des Cléanthe, des Anaximene & des Zénon, *de falſ. religion*, cap. V.

d'état qui l'a redigée parle toujours de Dieu en philosophe.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'homme qui ne pensoit que d'après les prêtres pouvoit charger d'offrandes les autels de Saturne qui mutile son pere, de Jupiter qui enleve Ganimede, ou de Mars qui se laisse surprendre dans les filets de Vulcain; mais tout ce qu'il y avoit de grand au lycée & dans l'aréopage ne croyoit qu'au Théos, c'est-à-dire, à l'Ordonnateur des mondes; le philosophe alloit dans les temples; mais il ne voyoit dans Saturne que le tems, dans Cérès que la matiere, dans Jupiter que l'esprit générateur: tout ce qui rappelloit au peuple des attentats divinisés, n'offroit aux regards du sage que des allégories ingénieuses du pouvoir de la nature.



ARTICLE IX.

DE L'ANCIENNE ROME.

PART. III. LE Dieu par excellence, le *Deus optimus maximus* a été le Dieu des Numa, des Scipion, des Paul Emile, des Ciceron & des Marc-Aurele, c'eſt-à-dire, des héros de Rome & de ſes philoſophes.

Quant aux dieux ſecondaires, ils ont été à Rome ce qu'ils étoient dans le reſte du globe; ils ont pris inſenſiblement la teinte des mœurs de leurs adorateurs.

Ce principe, que l'hiſtoire des peuples ſe juge par celle de leurs dieux ſubalternes, eſt de la plus grande vérité: des nations guerrieres, comme Carthage & les Alains, ont adoré Saturne, Mars, ou une épée; l'isle de Chypre & Sybaris n'ont élevé des temples qu'à Vénus; les habitans de la Virginie, qui ne ſe trouvent heureux que quand ils ont une pipe à la main, ont fait conſiſter les privileges

du grand dieu Kiwaſa à fumer ſans ceſſe. (*)

L'HOMME AVEC DIEU.

Il peut y avoir des peuples entiers ſuperſtitieux, & je me doute bien que des Tartares, des Eſquimaux & des Caffres ne ſont pas faits pour être éclairés par des Platons, & encore moins pour les faire naître.

Pour les peuples que la philoſophie & les arts ont tirés de la barbarie, la plus vile ſuperſtition ne déshonore que la derniere claſſe des citoyens; ce ſeroit calomnier de gaieté de cœur une partie du genre humain, que de ſuppoſer que Coriolan, Caton & Antonin ſe ſoient inquiétés du cri d'une ſouris, ou aient fléchi le genou devant un arbre de la forêt de Dodone.

Il s'eſt même trouvé dans Rome des dieux ſi ridicules, qu'il n'eſt pas vraiſemblable que le plus ſtupide des plébéiens les ait révérés à

(*) Pour que les ſauvages ſe maintiennent dans leur crédulité, & que le tabac ne manque jamais ſur les autels de Kiwaſa, ſes prêtres fument ſans ceſſe derriere ſa ſtatue. --- Voyez *Cérémonies & coutumes relig. des peuples idolâtres*, tome III.

PART. III. l'égal des dieux de la premiere classe. Jamais on ne me persuadera que le dieu Terme ou le dieu Crépitus aient été pris pour l'Être éternel qui lance la foudre.

Il en est de même des divinités obscenes; Priape, Pertunda, Cotitto, n'ont eu des adorateurs que chez les Phrynès & les Laïs, & non dans les temples. J'aime à me persuader que les jeunes Romaines ne connoissoient point ces êtres impurs, dont elles n'auroient pu prononcer le nom sans rougir; il eût été bien difficile que la morale fût restée dans leurs cœurs, tandis que l'impudicité étoit sur l'autel.

On comptoit trente mille idoles dans le panthéon de Rome; mais il n'y avoit, aux yeux de la plus saine partie de la nation, qu'un seul Ordonnateur des mondes, & c'étoit le *Deus optimus maximus* du capitole.



ARTICLE X.

Des Guanches.

L'HOMME AVEC DIEU.

Tous les peuples n'ont pas abusé de la religion naturelle; on conçoit aisément qu'il peut y avoir des climats fortunés, où on ne voie point de Sertorius qui fasse parler sa biche, de prêtres qui vendent ses oracles, & de sots qui persécutent les hommes éclairés, parce qu'ils sont physiciens. Dans de telles contrées les princes sont religieux, le peuple est philosophe, & les ministres des autels sont citoyens.

Je viens de tracer le portrait des Guanches. Tandis que presque toutes les nations étouffoient l'instinct moral sous un vil amas de superstitions, les insulaires des Canaries adoroient la nature & n'adoroient qu'elle seule. (*)

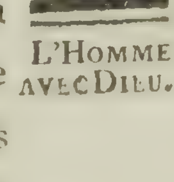
(*) *Voyages de Perse*, &c. par Herbert, ouvrage traduit de l'anglois. --- On appelle Guanches, les restes respectables de ces anciens insulaires. La terre qui les porte a subi mille révolutions, & leurs mœurs n'ont point changé. Tous les voyageurs s'accordent dans le

PART. III. Fideles aux douces impreſſions de leur Divinité, ils ne répandoient le ſang d'aucun être vivant, & ils s'en abſtenoient même dans

---

portrait qu'ils ſont de ce peuple extraordinaire ; la plupart s'abſtiennent de manger de la chair & de boire du vin : auſſi leurs corps & leurs ames conſervent beaucoup plus long-tems que parmi nous l'uſage de leurs facultés ; leur agilité eſt telle, que les Italiens, qui exécutent dans nos ſpectacles les plus ſingulieres voltiges, ne ſont auprès d'eux que des écoliers foibles & timides ; on les voit quelquefois ſauter de rochers en rochers pour atteindre les gazelles à la courſe : ils ſe ſervent pour cela d'une pique longue de neuf ou dix pieds, & avec cet appui ils s'élancent au-delà d'un torrent, briſent les coins d'un roc où ils ſe tiennent, quoique ſouvent l'eſpace n'ait pas trois pouces de large, & paroiſſent ſuſpendus au-deſſus des plus affreux précipices. Un gouverneur Eſpagnol en fit un jour renfermer vingt-huit dans le belveder d'un château ſitué ſur un rocher eſcarpé ; mais pendant la nuit ils franchirent les murs, s'élancerent au-delà des abymes & retournerent dans leur retraite inacceſſible, toujours libres & toujours dignes de l'être. Voyez les *voyages d'Herbert*, page 5 ; Cadamoſto, cité par Ramuſio, tome I, page 99, &c. & ſur-tout le docteur Sprat. *hiſtor. Of the royal. ſocieti*, page 213, &c.

On peut remarquer que les anciens appelloient les Canaries, *Isles fortunées* ; ils n'avoient en vue que leur climat ; ils auroient été bien philoſophes, s'ils avoient eu en vue leur religion.



leurs ſacrifices. Tant que ces philoſophes de la nature furent attachés à ſon culte, on obſerve qu'il ne ſe commit jamais parmi eux de grands crimes. Les Européens les ont ſubjugués, & ils ſont devenus auſſi vils que leurs conquérans.



ARTICLE XI.

DES PENSYLVAINS.

PART. III.

JE ne m'arrêterai qu'un moment à dessiner les Pensylvains, parce que je reprendrai mes crayons quand je parlerai de leur vertueux législateur.

Ces sages du Nouveau-Monde furent désignés d'abord par l'envie sous le nom déshonorant de quakers (*), & l'usage peu à peu a adopté la dénomination de l'envie ; c'est au philosophe à rectifier l'usage, & à ne point

« (*) L'enthousiasme religieux, dit le célebre David » Hume, étant trop fort pour les foibles nerfs de ces » sectaires, jeta leurs prédicateurs dans des convulsions » qui leur firent donner le nom de quakers ou de trem- » bleurs. » *Hist. de la maison de Stuart*, tome IV, page 323. Mais il y a très-peu d'enthousiastes parmi les Pensylvains : on observe dans leurs temples qu'il se passe quelquefois six mois sans que l'Esprit-Saint illumine un fidele ; & il est aussi absurde d'appeller tous les Pensylvains des quakers, parce que quelques femmes tremblent en priant, que de supposer, en voyant l'abbé de Becherand sur la tombe de S. Paris, que tous les papistes ont des convulsions.

transmettre les bienfaiteurs des hommes à la postérité sous des titres qui la portent à les méconnoître.

En général, les Pensylvains sont bien plus célebres dans l'Europe par quelques institutions bizarres qu'ils ont adoptées, que par la sublimité de leur morale : ils portent tous un habit sans plis & un chapeau sans ganses; quelques-uns tombent en extase & appellent le Saint-Esprit au milieu des convulsions. Voilà des singularités aux yeux des philosophes; mais ils suivent dans la vie les principes de la morale la plus pure; ils refusent de tremper, de quelque maniere que ce soit, leurs mains dans le sang des hommes; ils voudroient nous ramener tous à l'égalité primitive de la nature, & c'est une singularité encore plus grande aux yeux des gens du monde.

Le Pensylvain fait consister sa philosophie à inspirer les mœurs & à choquer les usages; c'est Diogene qui éclaire les Athéniens du fond de son tonneau.

Les respectables disciples de Penn regardent la guerre comme un outrage fait à l'humanité; ils croient, avec les Parsis, les Guanches & les lettrés de la Chine, que l'homme de la nature doit toujours être en paix ; ils ne se battent que dans le cas de la défense naturelle, non pas parce qu'ils sont des lâches, mais parce qu'ils ne sont pas des tigres. Ces principes paroissent hardis, mais ils ne peuvent guere être réfutés que par les sophismes de Hobbes, & les manifestes des rois.

Leurs dogmes sur l'égalité primitive ne sont pas destructeurs ; ils tutoient tout le monde, mais ils ont plus d'humanité que le courtisan qui complimente l'homme à qui il va nuire ; ils voudroient que la terre entiere ne formât qu'une démocratie, mais ils obéissent à des souverains ; ils condamnent les impôts, & les paient. Les Pensylvains n'exciteront jamais de troubles dans les états ; mais s'ils avoient le pouvoir suprême, le monde n'en seroit pas plus mal gouverné

Tel

Tel eſt le portrait de ces hommes ſinguliers. Croiroit-on cependant que David Hume, le Tacite de l'Angleterre, a oſé leur donner le nom de ſanatiques (*)? Comment la belle ame de cet écrivain a-t-elle adopté une calomnie? Comment un appréciateur ſi éclairé du mérite des hommes, a-t-il donné le nom de ſanatique à l'éternel ennemi du ſanatiſme?

La philoſophie de Penn ne s'eſt pas répandue ſans obſtacle. On joua ſes premiers apôtres ſur les théatres de Londres; Charles I les perſécuta; Cromwel tenta de les corrompre; mais ils mépriſerent la ſatire, refuſerent les guinées & braverent les tourmens.

Les Penſylvains prirent naiſſance en 1642; le fils d'un artiſan, George Fox, en fut le fondateur: c'étoit un enthouſiaſte ſans talens; mais on ſait qu'il ne faut pas beaucoup de génie pour conſoler les malheureux, & pour

(*) Voy. *Hiſt. de la maiſon de Stuart*, tome IV, page 325 & ailleurs. Cet auteur a peint les ſages du Nouveau-Monde avec exactitude, & les a mal définis.

PART. III.

prêcher aux hommes la morale de la nature.

Ce Fox, homme du peuple, vit bien qu'il ne tireroit ses proselytes que de l'ordre du peuple; il eut recours à des extases, il supposa des révélations, il tenta même d'opérer des prodiges; cependant il étoit dupe plutôt que frippon. Aussi Cromwel, à qui il ressembloit tant, ne put en faire ni un fanatique ni un régicide.

Fox ne fit que préparer les matériaux d'un grand édifice : cet enthousiaste avoit rompu d'une main tremblante, dans un animal dégénéré, les chaînes de la domesticité. Après lui, vint un homme de génie qui lui apprit à faire usage de ses facultés, & lui rendit toute l'énergie de sa nature.

Cet homme qui eut l'art de métamorphoser des enthousiastes en philosophes, est Guillaume Penn; ce Solon anglois étoit fils d'un vice-amiral de la Grande-Bretagne. Le gouvernement lui céda en 1680 la souveraineté d'une province du Nouveau-Monde, située au sud du Mariland. Le monarque philosophe donna à

ses états le nom de Penſylvanie, bâtit la ville floriſſante de Philadelphie, raſſembla dans ſes murs une colonie de ſes proſélytes, ſe fit adorer des Américains, & réaliſa peut-être la république de Platon.

L'Homme avec Dieu.

Penn, qui pouvoit être roi de la Penſylvanie, ſe contenta d'en être le législateur. La premiere de ſes loix eſt remarquable; elle ordonne de regarder comme ſon frere tout être qui croit un Dieu. L'Amérique étonnée compara ce grand homme avec Pizarre & Cortez; & elle ſoupira ſur la cendre de dix millions d'hommes égorgés dans ſon ſein par le fanatiſme.

Hommes durs & inſenſibles, qui protégez les loix barbares qui vous ont fait deſpotes, raillez les Penſylvains & leurs admirateurs, mais ne les perſécutez pas : défendez les loix des hommes, mais reſpectez la loi de la nature; & ſachez que quand la tombe aura mis de l'intervalle entre vous & vos adulateurs, la poſtérité ne balancera pas à mettre Penn au-deſſus du vulgaire des rois!

ARTICLE XII.

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES SUR TROIS RELIGIONS.

PART. III.

IL y a eu trois grandes religions fur ce globe qui fe font glorifiées d'avoir le théifme pour bafe ; & toutes trois ont perfécuté les apôtres du théifme. C'eft qu'elles ont fuppofé que l'homme ne trouvoit pas tous les principes de la morale dans fon cœur, & que la révélation pouvoit perfectionner ou même anéantir la nature.

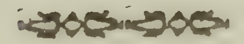
Cette hypothefe a déjà été difcutée, & le philofophe ne balance plus entre le Dieu qui parle à fa raifon & le Dieu qui fe révele à des prêtres.

Je me contenterai d'obferver qu'aucune religion ne peut fe glorifier d'avoir précédé le théifme : depuis les Noachides jufqu'aux Penfylvains, on ne voit pas que la chaîne des fages qui ont fuivi la morale primitive ait jamais été interrompue : on peut donc, fans être abfurde, avouer un culte qui touche à l'origine du globe, & qui furvivra à fa cataftrophe.

CHAPITRE II.

DES LÉGISLATEURS RELIGIEUX QUI ONT LE PLUS APPROCHÉ DE LA NATURE.

TOUS les cultes de la terre ſont fondés ſur le théïſme : mais comme ils ſont arrivés à nous défigurés plus ou moins par les impoſtures ſacerdotales, il faut mettre le ſage qui raiſonne ſa religion, à portée de diſtinguer en eux ce qui porte le ſceau de la nature, de ce qui eſt le produit des opinions des hommes.



ARTICLE PREMIER.

ORPHÉE.

PART. III.

NOUS n'avons point de vrai monument historique qui remonte seulement à quatre mille ans, & il faut en accuser les révolutions physiques qu'a éprouvé notre continent, & non la jeunesse de l'espece humaine.

Il y a un peu plus de trente siecles qu'Orphée donna aux Thraces errans & anthropophages des mœurs, des loix & une religion. (*)

L'Egypte, de son tems, sembloit le foyer des connoissances humaines; il s'y rendit, lut les livres d'Hermès, se fit initier dans les

---

(*) On peut le conjecturer du moins de ce passage d'Horace :

Sylvestres homines, sacer interpresque deorum,
Cædibus & fœdo victu deterruit Orpheus
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.

Horat. *de arte poetica.*

mysteres d'Isis (*), & revint en Grece créer sa patrie.

On a dit de ce grand homme, qu'il savoit avec sa lyre apprivoiser les tigres : cela signifie, pour le philosophe, qu'il fit dériver la morale de l'harmonie des êtres intelligens, & que les Thraces ayant goûté cette harmonie, de tigres qu'ils étoient, devinrent des hommes.

Orphée, initié dans les mysteres de la physique, devoit paroître opérer des merveilles; il est probable, par exemple, qu'il sut, par l'étude qu'il avoit faite des simples & de la machine humaine, tirer Euridice d'une maladie jugée mortelle, & qu'il ne la reperdit que pour avoir voulu en jouir avant d'avoir affermi sa convalescence ; événement qui a donné lieu d'imaginer cette descente d'Orphée aux enfers, consacrée à jamais par la musique de Gluck & par les vers de Virgile.

S'il en faut croire les enthousiastes qui ne marchent qu'au milieu des miracles, Orphée,

(*) Diod. Sicul. lib. I.

coupable d'avoir révélé les mysteres à des profanes, fut frappé d'un coup de foudre (*); ce même prodige fut répété dans la suite par les Grecs, quand ils voulurent expliquer le naufrage d'Ajax, & par les Romains, quand ils voulurent justifier le meurtre de Romulus.

Il est bien plus vraisemblable que les femmes de la Thrace, irritées de ce que leurs maris les abandonnoient pour suivre leur législateur, conspirerent contre lui, s'enivrerent pour suppléer, par l'effervescence du sang, à l'absence du courage, & assassinerent lâchement l'homme à qui elles devoient des autels.

Orphée composa beaucoup d'ouvrages que le tems a peu respectés : ses hymnes même, qu'on récita si long-tems à Athenes à l'ouverture des mysteres, sont des monumens dont on conteste l'authenticité. (**)

(*) Pausanias, lib. IX.

(**) On les a attribuées, tantôt à un Onomacrite contemporain de Pisistrate, tantôt à un Pythagoricien nommé Cercops. Plutarch. *de placit. philosoph.* lib. II. --- Aucune de ces opinions n'est prouvée : il est difficile

La tradition philosophique nous apprend que ce grand homme étoit le meilleur astronome de son tems, que le vrai systême planétaire ne lui étoit pas totalement inconnu, & qu'il avoit même écrit sur la pluralité des mondes. (*)

Le régime diétetique qu'il donna aux Thraces est très-célebre, soit à cause de son austérité, soit parce qu'il précéda d'un grand nombre de siecles le pythagorisme : il ordonna à ses concitoyens d'être frugivores : il leur interdit jusqu'à l'œuf, parce qu'il le regardoit comme l'origine de la poule, & dans un systême plus étendu, comme le principe des êtres (**). Ce régime connu sous le nom de *vie orphique*, contribua autant que ses loix à adou-

---

de percer la nuit profonde qui environne ce point de critique. --- Henri Etienne a donné, sous le nom de *poësis philosophica*, le recueil des vers qu'a fait Orphée, & des vers qu'on lui attribue.

(*) Plutarch. *de placit. philos.* lib. II, & Stobei *eclog. phys.* lib. I.

(**) Plutarch. *Conviv. sapient.* édit. de H. Etienne, page 276.

cir les mœurs grecques, & à inſpirer aux Thraces de l'horreur pour répandre le ſang des hommes.

Orphée, ſupérieur par ſon génie à ſes contemporains, fut regardé comme un homme inſpiré; mais il ne ſe donna point pour tel: & voilà pourquoi le philoſophe Celſe oſa propoſer aux chrétiens de le prendre pour leur législateur.

La tolérance fut la baſe de la morale d'Orphée, & c'eſt en l'adoptant que les anthropophages de la Thrace devinrent les hommes de la nature.

Le théiſme de ce législateur n'eſt point un problême : Orphée ſur ce ſujet a des idées auſſi ſublimes que Marc-Aurele; il a même oſé les exprimer en vers, & jamais la poéſie ne mérita mieux qu'alors le nom de langage des dieux.

Les vers ſuivans donneront peut-être quelqu'idée de ce monument précieux de l'antiquité :

Ce dieu, peuple du Nil, qui regne ſur tes maîtres,
Eſt lui ſeul la racine & la tige des êtres ;
Sa main ſoutient le ciel, la terre & les enfers ;
La matiere & l'eſprit partagent ſon eſſence ;
Il unit les anneaux de cette chaîne immenſe
Qui de l'aſtre à l'atome embraſſe l'univers ;
De l'être organiſé ſa voix produit le germe,
Il en eſt le principe auſſi bien que le terme ;
Le ſage de Memphis l'apperçoit tour à tour
Dans le flambeau des nuits & dans l'aſtre du jour ;
La terre, de ſon ſein déployant la parure,
L'onde qui rafraîchit l'émail de la verdure,
Le feu qui de nos ſens entretient la vigueur,
Tout aux yeux éclairés peint un premier moteur :
Dieu vient comme un époux féconder la nature ;
Il s'annonce aux ingrats, mais en les foudroyant ;
Il parle, & ſes décrets font paſſer, ſans murmure,
Ou du néant à l'être, ou de l'être au néant. (*)

(*) Ζεὺς πρῶτος γένετο ζεύς ὕϛατος ἀρχικεραύνο
Ζεὺς κεφαλὴ ζεὺς μέσσα Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται.
Ζεὺς πυθμὴν γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος.
Ζεὺς ἄρσην γένετο, ζεὺς ἄμβροτος ἔπλετο νύμφη.
Ζεὺς πνοιὴ πάντων, ζεὺς ἀκαμάτου πυρὸς ὁρμή.
Ζεὺς πόντου ῥίζα Ζεὺς ἥλιος, ἠδὲ σελήνη.
Ζεὺς βασιλεύς. Ζεὺς ἀρχὸς ἁπάντων ἀρχιγένεθλος.

PART. III.

Le peuple, les conquérans, & le tems plus destructeur encore, mêlerent des absurdités à l'ancienne théogonie d'Orphée; mais le théisme, qu'elle consacre, se conserva plusieurs siecles dans la célébration des mysteres avec toute son intégrité; & si la doctrine annoncée dans ces mysteres avoit été publique, la Grece n'auroit point eu à se reprocher la mort de Socrate.

Παντας γὰρ κρύψας αὖτις φαος ἐς πολυγηθὲς.
Ἐξίερης κραδίης ἀνενεγκατο μέρμερα ῥέζων.

Fragment d'Orphée, cité dans la fameuse lettre d'*Aristote* à *Alexandre* sur le systême du monde, *cap. VII, art. I.*

Bien des critiques prétendent que ce qui nous reste des hymnes d'Orphée est d'une main étrangere; mais qui auroit pu supposer un morceau aussi éloquent que celui que je viens de traduire?



ARTICLE II.

ZOROASTRE.

ZERETHOSCHTRO, dont les Arabes ont fait Zaradusht, & les Grecs Zoroaſtre, eſt le plus célebre législateur religieux de l'Orient. Ce grand homme, ſi révéré en Aſie, a été juſqu'au dix-huitieme ſiecle très-peu connu en Europe : Cluvier l'a pris pour Adam, Procope pour Abraham, Grégoire de Tours pour Sem, Huet pour Moïſe : mais il eſt lui-même ; il eſt Zoroaſtre.

L'HOMME AVEC DIEU.

Sa vie eſt, de tous les problêmes hiſtoriques, le plus difficile à réſoudre : aucun écrivain ne s'accorde ſur ſes détails ; ni les Arabes analyſés par d'Herbelot (*), ni le docteur Hyde, qui a fait les plus profondes recherches ſur la religion des Perſes (**) ; ni l'abbé Foucher, qui a donné tant de mé-

(*) *Bibliotheque orientale*, page 930.

(**) *De religione veter. Perſar.* cap. XXIV.

moires à l'académie des belles-lettres ſur le ſyſtême du feu principe ; ni le foible Anquetil, qui a été dans l'Inde demander aux Parſis eux-mêmes des lumieres ſur la perſonne & les écrits de leur législateur.

L'époque ſeule du tems où il a paru n'a jamais pu être fixée, même par approximation. Juſtin en fait un roi de la Bactriane contemporain de Sémiramis (*) ; Arnobe le ſuppoſe ami de Cyrus (**) ; Pline le fait vivre cinq ou ſix mille ans avant la guerre de Troye (†) ; & le docteur Hyde ne veut pas que ſa naiſſance remonte ſeulement ſix ſiecles avant notre ere vulgaire (††) ; quelques philoſophes ont coupé le nœud gordien, en diſant qu'il n'y avoit point eu de Zoroaſtre.

L'abbé Foucher, plus circonſpect, conjec-

(*) Voy. cet abréviateur de l'*hiſtoire de Trogue Pompée*, lib. I.

(**) Voy. ſon ouvrage pieux & foible contre les Gentils, lib. I.

(†) *Hiſt. natur.* lib. XXX, cap I.

(††) *De relig. veter. Perſ.*, cap. XXIV.

ture, ſur un paſſage de Pline, qu'il y a eu deux Zoroaſtres : ſon hypotheſe n'eſt pas ſans vraiſemblance ; & s'il eſt difficile de l'admettre, il l'eſt encore plus de la réfuter.

Le premier Zoroaſtre peut très-bien avoir vécu ſix mille ans avant la guerre de Troye (*), quoique cette époque recule d'un grand nombre de ſiecles le berceau du genre humain : mais en faiſant le globe moins jeune, j'aime mieux m'éloigner de la bible que de la raiſon.

C'eſt cet ancien Zoroaſtre qui fonda le magiſme en Orient ; c'eſt lui qui établit le pyrée de Balk, le plus célebre des temples érigés au feu principe (**) ; pyrée qu'il auroit ſans doute érigé à Suze ou à Perſépolis, s'il y avoit eu de ſon tems un empire de Perſe.

C'eſt à lui qu'il faut attribuer cette ſublime

(*) L'abbé Foucher n'oſe pas le placer avant le regne du premier Cyaxare. *Mém. de l'Acad. des belles lettres*, édit. in-12, tome XLVI, page 443. --- Cela ne valoit pas la peine de faire deux Zoroaſtres.

(**) *Bibliotheque orientale* de d'Herbelot, au mot *Kischtasb*.

définition de la Divinité : « Dieu eſt le plus » ancien de tous les êtres ; toujours uniforme, » ſource de tous les biens, meilleur que tout » ce qui eſt bon ; plus ſage que tout ce qui eſt » ſage ; il tient de lui-même ſon exiſtence, ſes » perfections & ſon empire ſur l'univers. » (*)

Ce Zoroaſtre ne fit point de miracles : quand on parle de Dieu avec une raiſon auſſi éclairée, on ſe fait entendre des hommes ſans avoir beſoin de les tromper.

Sa morale eſt celle de la nature ; & ſi les Parſis ſont encore aujourd'hui les hommes les plus reſpectables de l'Aſie, c'eſt qu'ils ont conſervé cette morale ſublime, malgré les révolutions de l'Indoſtan, les conquêtes des Européens, & les crimes de leurs rois.

S'il eſt vrai que ce grand homme ait fait le *zenda-veſta*, & que le *ſadder* en ſoit l'abrégé, il y a conſigné ſa doctrine : *Citoyens*, y eſt-il dit, *ſachez oublier les injures ; -- peuples,*

(*) Ce fragment nous a été conſervé par Euſèbe, dans ſa *préparation évangélique*, lib. I, chap. X.

ſouffrez

souffrez que le flambeau des sciences vous éclaire ; -- sages, portez avec hardiesse la vérité jusqu'au trône des souverains : -- ô hommes ! apprenez que le plus beau présent fait à la terre est celui de la morale de la nature. Il y a des contrées sur le globe où de tels principes rendroient des particuliers odieux au gouvernement ; mais le sage qui les établissoit étoit roi de la Bactriane.

L'HOMME AVEC DIEU.

Le second Zoroastre vint soutenir avec des prodiges le culte du feu principe, que le premier n'avoit institué qu'à l'aide de la raison ; il naquit à Urmi, ville de l'Aderbijan, environ 589 ans avant notre ere vulgaire (*) : sa vie est un tissu de merveilles : aussi a-t-elle été composée en vers, & on peut juger du degré d'autorité que peut avoir une histoire, quand elle est écrite par des poëtes, & par des poëtes qui croient aux miracles. (**)

(*) *Mém. de l'Acad. des belles lettres*, édit. in-4°, tome XXXI, page 370.

(**) Les plus grands détails que nous ayions sur la personne du second Zoroastre, ont été recueillis par

Il n'eſt point inutile de s'arrêter un moment ſur ces contes orientaux, ſoit pour ſuivre la trace du théiſme dans ce monde de merveilles, ſoit pour faire obſerver avec quelle uniformité les écrivains ſacrés ſe copient, dans tous les cultes où on a entrepris d'ajouter à la nature.

Zoroaſtre rit en naiſſant ; merveille qui convenoit plus à Démocrite qu'au législateur auſtere des brachmanes.

Un chef de magiciens (car il devoit y avoir des partiſans du mauvais principe dans le pays natal d'Arimane) inſtruit que Zoroaſtre deviendroit un jour le deſtructeur de ſa ſecte, va chez le pere de cet enfant céleſte, l'apperçoit dans ſon berceau, & veut le fendre en deux d'un coup de cimeterre ; mais ſa main ſeche à l'inſtant, & Oromaze eſt vainqueur d'Arimane.

M. Anquetil : *Zenda-veſta*, tome I, ſeconde partie ; & ce voyageur avoue qu'il les a preſque tous tirés des poëmes indiens, qui ont pour titre *Zerduſt-nam ah & tchengréghatchnamah*. -- Cette partie du zenda-veſta, au défaut de meilleurs mémoires, va me ſervir de matériaux pour écrire l'hiſtoire du ſecond Zoroaſtre.

L'HOMME AVEC DIEU.

Les prodiges ne convertissent jamais les infideles contre qui on les opere; les magiciens trouvent le moyen d'enlever Zoroastre ; ils le portent dans un désert, le placent sur un bûcher formé de bois résineux, l'embrasent & se retirent : Dogdo, mere de l'enfant, arrive à propos, voit le sage dormant tranquillement au milieu des flammes qui formoient une voûte au-dessus de sa tête, & le ramene dans son palais : c'est l'histoire juive de Misach, de Sidrach & d'Abdénago. Le miracle original est dans le pentateuque, & non dans l'histoire de Zoroastre.

Le législateur de la Perse, devenu grand, alla dans la Chaldée consulter les sages & lire leurs livres : arrêté dans son voyage par le fleuve impétueux de l'Araxe, il le passa à pied sec. Son historien ne dit pas s'il marcha simplement, comme S. Pierre, sur les eaux, ou si les flots se séparerent pour former deux murs liquides, comme dans le fameux passage de la mer Rouge

Zoroaſtre, ſur le point de donner une religion à ſa patrie, alla ſur une haute montagne conſulter Oromaze : un ange le tranſporta dans le ciel ; faveur que l'Être ſuprême accorda auſſi, pluſieurs ſiecles après, à Mahomet ; mais les voyages de ces deux légiſlateurs n'ont pu encore fixer la ſituation de ce ciel dans la carte de l'univers.

Ce voyage de Zoroaſtre eſt au reſte un roman moral très-inſtructif. Le ſage demande à Oromaze quel eſt le meilleur des hommes. *C'eſt*, répond Dieu, *celui dont le cœur eſt droit, & qui eſt bienfaiſant pour tous les êtres.*

Je ſuis, ajoute-t-il, *le génie du bien ; les inſenſés diſent que je ſuis le tyran de l'eſpece humaine ; mais je ne veux pas même le mal de ceux qui avancent de tels blaſphêmes.*

Zoroaſtre demande l'immortalité à Oromaze ; celui-ci lui montre tous les événemens de la terre, depuis ſon origine juſqu'à ſa cataſtrophe : à la vue de tant de fléaux & de tant

de crimes, le ſage ſe corrige de la manie de vouloir être immortel.

En ſortant de la préſence d'Oromaze, Zoroaſtre s'entretient avec les intelligences céleſtes : il apprend de l'une à ne point tuer les animaux ; une autre lui enjoint de ne jamais laiſſer éteindre le feu ſacré, ſymbole de l'Être ſuprême ; un troiſieme ange lui déclare que le meilleur des rois eſt celui qui rend la terre fertile ; un dernier lui donne l'ordre de publier ſon évangile.

Zoroaſtre de retour de ſon mont Sinaï, apporte ſes tables de la loi à Balk, & entre dans le palais du roi Guſtap par le toit, en fendant le plancher. Ce prince étoit environné de ſages ; le prophete s'approche de ſon trône : « Je ſuis, dit-il, envoyé de la part de celui » qui a fait les ſept cieux : voici ſa loi ; prends » & lis. »

Guſtap demande des miracles à l'interprete d'Oromaze : « Va, répond celui-ci, quand tu » aura lu le zenda-veſta, tu n'auras plus beſoin

» de miracles ; au reste, ce livre même que » je t'apporte est le plus grand des miracles. »

Zoroastre lut alors un chapitre du zendavesta ; mais Gustap ne le goûta pas : le chapitre étoit si sublime que le bon roi n'y entendit rien.

Cependant le conseil de Gustap persista à demander un miracle, pour justifier la nouvelle doctrine : Zoroastre, au lieu d'un, en fit deux ; il laissa verser de l'airain fondu sur sa poitrine, qui coula sans le blesser ; ensuite il planta devant le palais une branche de cyprès, qui devint en peu de jours si grosse, que dix grandes cordes ne pouvoient l'environner ; les feuilles de ce cyprès avoient la vertu de donner de l'esprit à ceux qui en mangeoient : Gustap en goûta & acquit assez d'esprit pour entendre le livre de Zoroastre.

Les ministres du prince qui n'aimoient pas à se nourrir de feuilles de cyprès, formerent un complot contre Zoroastre ; ils gagnerent le portier de sa maison, & introduisirent secrétement sous son oreiller des lambeaux de

chair humaine, & des membres de cadavres; ensuite ils allerent dire à Gustap que le prétendu prophete étoit un enchanteur qui passoit la nuit à des sortileges, & qui feroit quelque jour le malheur de l'état. On va à l'instant visiter son lit; & le prince, qui probablement avoit oublié ce jour-là de manger des feuilles de cyprès, fait jeter Zoroastre dans un cachot. Au bout de sept jours l'écuyer de Gustap s'apperçut que le cheval favori de son maître n'avoit plus de jambes: on a recours alors au captif, celui-ci entreprend la cure; mais avant que d'opérer sur chaque jambe, il demande quelque chose de nouveau au monarque: le prix du premier miracle fut que Gustap reconnoîtroit le prophete d'Oromaze; le prix du second, la conversion de son fils, le héros Espendiat; & la récompense du troisieme, le vœu de la reine d'être fidelle à la nouvelle loi; pour la derniere jambe, elle ne put reparoître que par la découverte du complot. Gustap, assuré de la guérison de son cheval, plaça Zoroastre à côté

de lui ſur ſon trône, & fit empaler ſes calomniateurs.

Cependant le roi de Balk, perſuadé que ſon prophete partageoit la toute-puiſſance, lui demanda de voir la place qui lui étoit réſervée dans le ſéjour d'Oromaze, la faveur d'être invulnérable, celle de lire dans l'avenir, & le don de l'immortalité.

Zoroaſtre déclara à ſon ſouverain qu'il ne pouvoit lui accorder qu'une ſeule de ſes demandes, & lui en laiſſa le choix. Guſtap s'arrêta à la premiere; alors le prophete l'enivra, & le prince eut une extaſe où il fut tranſporté au pied du trône d'Oromaze.

Les trois autres miracles eurent lieu, mais non ſur la perſonne de Guſtap; car l'eſprit de Dieu doit ſouffler où il lui plaît.

Zoroaſtre donna du lait à Paſchonten, ſecond fils du roi, qui but & devint immortel.

Le héros Eſpendiar ne mangea que des pepins de grenade, & il ne devint qu'invulnérable.

Diamafp, miniftre de Balk, eut en partage des parfums, & il lut dans l'avenir prefqu'auffi bien que Zoroaftre & les Sibylles.

Zoroaftre époufa trois femmes ; il eut de la derniere trois fils, mais qui ne paroîtront qu'à la fin du monde. L'hiftoire de cette génération n'eft pas moins merveilleufe que le voyage au féjour d'Oromaze. Le prophete ne s'approcha de fa femme que trois fois, auffi-tôt elle fe baigna, & les germes refterent dans l'eau fous la garde de deux anges, jufqu'à ce que, dans la fuite des fiecles, des vierges privilégiées entrant à demi nues dans la même eau, reçoivent les germes facrés, & conçoivent des fils pofthumes de Zoroaftre.

Zoroaftre mourut à Balk à l'âge de 77 ans, & il compta, dit-on, fur la fin de fa vie, 80 mille fages dans l'Afie qui avoient embraffé fa doctrine.

Il n'eft point prouvé que le *zenda-vefta*, le *vendidad* & les autres manufcrits, apportés de l'Inde en Europe, foient même du fecond

Zoroaſtre ; ou s'ils en ſont, à force d'avoir été altérés par des copiſtes qui n'entendent plus la langue ſacrée dans laquelle ils ſont écrits, ils appartiennent moins au législateur de l'Aſie qu'à ſes interpretes.

Cependant au travers des erreurs phyſiques, des anachroniſmes & des fables abſurdes qui déshonorent ces écrits du ſecond Zoroaſtre, on reconnoît toujours le théiſme du premier, ſa morale ſaine, & ſa haine raiſonnée contre l'intolérance. Si les Parſis croyoient moins aux miracles qu'ils renferment, ils ſeroient un des peuples du globe les plus voiſins de la nature.



ARTICLE III.

Congfutsée.

L'Homme avec Dieu.

Le théiſme, qui eſt la religion de toutes les ſociétés naiſſantes, s'affoibliſſoit depuis long-tems à la Chine, graces aux impoſtures ſacerdotales des ſectes de Foë & de Laokium, lorſque Congfutſée parut, & ramena le premier des peuples au culte de la nature.

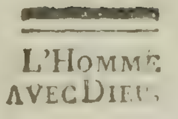
Il y a 2327 ans que ce grand homme prit naiſſance : les enthouſiaſtes de ſa doctrine ont environné ſon berceau de merveilles : ils ont dit que dans l'inſtant où il ſortit du ſein de ſa mere, une ſymphonie céleſte ſe fit entendre dans les nuages ; ils ont ajouté que deux dragons vinrent l'alaiter, & qu'il atteignit à l'âge de 6 ans la taille d'un homme fait, & la gravité d'un vieillard octogénaire. Il ne faut point accuſer la mémoire de Congfutſée de ces fourberies religieuſes ; apôtre de la vérité dans ſa vie & dans ſes ouvrages, il ne vit aucun mi-

racle, & il n'en fit jamais : ſon portrait eſt fidélement tracé dans ces vers connus :

> De la ſeule raiſon ſalutaire interprete,
> Sans éblouir le monde, éclairant les eſprits,
> Il ne parla qu'en ſage, & jamais en prophete,
> Cependant on le crut, & même en ſon pays !

La vie d'un législateur qui n'eſt pas inſpiré, offre peu d'événemens dans l'hiſtoire; ce ne ſont pas les philoſophes, mais les impoſteurs à grand caractere qui tiennent dans leurs mains la deſtinée des états. Il faut pluſieurs volumes pour écrire la vie de Mahomet; celle de Cong-futſée doit être en trois pages.

Ce grand homme jouit pendant ſa vie d'une gloire bien ſupérieure à celle qui ne conſiſte qu'à ébranler des trônes; ſans chercher à faire une ſecte, il forma trois mille diſciples, dont cinq cents allerent remplir, dans leur patrie, les plus importantes magiſtratures : ces apôtres du théiſme dicterent à la multitude ce qu'elle devoit croire; & peu à peu tout ce qui dans le vaſte empire de la Chine n'étoit pas encore



gangréné par les ſuperſtitions ſacerdotales, adopta la religion de la nature.

Le ſage de la Chine fut, dit-on, l'inſtituteur d'un ſouverain. Eh ! qui pouvoit mieux que ce grand homme apprendre à un prince toute l'étendue de la dette qu'il contracte en naiſſant, avec les peuples qu'il va gouverner? Il eſt bon que les Congfutſée & les Fénelon élevent de tems en tems des rois pour les hommes, afin de contrebalancer la doctrine de tant de Machiavel, qui n'élevent les hommes que pour être écraſés par les rois.

Congfutſée ne vécut que 73 ans: ſes diſciples lui érigerent un tombeau dans ſon académie.

Ses ouvrages ſont devenus l'évangile de la Chine : les lettrés les interpretent pour acquérir un nom, & les rois les liſent pour apprendre à gouverner.

Il donna d'abord un commentaire ſur le *Y-king* de Fohi, ouvrage compoſé de lignes entieres & de lignes ponctuées, dont la com-

binaiſon offre 64 figures différentes. Leibnitz a cru découvrir, dans ce y-king, les élémens de l'arithmétique binaire; mais les Chinois prétendent qu'il renferme l'hiſtoire emblématique des premieres cauſes : les diſciples de Congfutſée le font ſervir de baſe au théiſme, & les magiciens aux ſortileges.

Les autres ouvrages du légiſlateur de la Chine, ſont le *tahio* ou la *grande ſcience*, ſorte de code politique deſtiné à prévenir les crimes de ceux qui gouvernent, ou leurs erreurs, qui ſouvent ſont auſſi fatales que leurs crimes : on pourroit appeller ce livre, la morale des rois.

Le *chum-yum* ou l'*art de ſe modérer* : on y apprend à reſſerrer le cercle de ſes beſoins, à épurer ſes jouiſſances, à vivre en paix avec Dieu, avec ſes concitoyens & avec ſoi-même.

Le *lunyu* ou les *entretiens des philoſophes :* ce ſont des dialogues à la maniere de Platon : Congfutſée y joue le rôle de Socrate, mais les autres interlocuteurs ſont des ſages avec qui on cherche paiſiblement la vérité, & non

des sophistes qu'on se plaît à confondre. (*)

L'HOMME AVEC DIEU.

Tous ces ouvrages sont fondés sur le théisme le plus pur, c'est-à-dire, sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'ame, & sur le dogme sacré de la tolérance. (**)

On peut juger de la maniere de ce grand homme par quelques-unes de ses sentences, qui ne dépareroient point le beau recueil de Marc-Aurele.

« Celui qui persécute l'homme de bien, fait » la guerre au bon principe.

» Il n'y a que l'honnête homme qui ait le » droit de haïr ou d'aimer.

» Reconnois les services par les services, & » les injures même par les bienfaits.

» Apprends à bien vivre, pour apprendre » à bien mourir.

» Celui qui s'est proposé le matin d'être vertueux, peut mourir le soir; il a assez vécu. »

(*) Ces trois ouvrages de Congfutsée n'ont été connus en Europe qu'en 1687, par la collection des jésuites Intourta, Hendrick, Couplet & Rougemont.

(**) Voyez *Œuvres de Leibnitz* édition in-4°. de M. Dutems, tome IV, premiere partie, page 2..

ARTICLE IV.

PYTHAGORE.

PART. III.

Ce ſage naquit à Samos, vers le tems où le ſecond Zoroaſtre étonnoit l'Orient par ſes preſtiges, & où Congfutſée l'éclairoit par ſes ouvrages. Dès l'âge de 18 ans, dévoré de l'envie de tout connoître, & ne trouvant perſonne dans ſa patrie qui fût digne d'être ſon maître, il réſolut de parcourir une partie du globe, & de mettre à contribution tous les ſages du monde connu, pour acheter le droit d'interpréter aux hommes le livre de la nature.

Phérécyde l'arrêta quelque tems dans l'isle de Scyros; c'eſt lui qui commença à développer en lui les germes du théiſme, & qui, à force de le faire rêver ſur l'immortalité, jeta dans ſon eſprit le fondement du dogme de la métempſycoſe.

Il alla à Sparte étudier la légiſlation de Lycurgue; en Crete, conſulter Épiménide; à Babylone,

Babylone, apprécier la personne de Zoroastre; & en Égypte, déchiffrer les hiéroglyphes où les prêtres d'Héliopolis avoient renfermé la science universelle.

Son séjour en Égypte fut de 25 ans : il s'y fit circoncire, afin d'être initié dans les mysteres d'Isis (*) ; mais trop éclairé pour attacher quelqu'importance à cette frivole cérémonie, il ne mit point, dans la suite, dans son code religieux que les crimes pourroient être expiés par l'amputation du prépuce.

Ce fut sans doute dans son initiation aux mysteres égyptiens, qu'il descendit aux enfers, & qu'on lui fit voir l'ame d'Hésiode attachée à une colonne d'airain, & celle d'Homere pendue à un arbre, pour les punir d'avoir écrit des blasphêmes sur la nature des dieux. (**)

Pythagore passa plusieurs années dans l'Inde ; c'est là qu'il mit la derniere main à son grand systême de l'échelle des êtres, de la sen-

(*) Clément d'Alexandrie, *stromat.* lib. I.
(**) Diog. Laërt. *vit. Pythag.*

PART. III.

ſibilité univerſelle, & de la métempſycoſe.

De retour de ſes voyages, il vint s'établir à Crotone, & donna à ſes habitans des mœurs & des loix.

Il eut un grand nombre de diſciples; mais pour en avoir le titre, il falloit ſubir le plus rigoureux des noviciats; on étoit cinq ans ſans parler; au bout de ce terme, on acquéroit le droit de communiquer ſes doutes au maître, ou d'éclaircir ceux des profanes.

La communauté des biens étoit établie parmi les éleves de Pythagore; l'orgueil des fortunes, ainſi que celui des rangs, diſparoiſſoit devant le ſage de Samos, & il n'y avoit que la ſupériorité d'intelligence qui pût établir quelque diſtinction dans cet ordre religieux de philoſophes.

Cependant on ne faiſoit point de vœux, en entrant chez ces illuſtres cénobites: les vœux ſont des attentats contre la nature & la raiſon; mais lorſqu'un pythagoricien, laſſé de ne vivre que pour ſe vaincre, rentroit dans le

monde, les autres le regardoient comme mort pour la vertu, & ils lui érigeoient un tombeau, mais ſans maudire ſa mémoire. L'HOMME AVEC DIEU.

Pythagore paſſoit pour infaillible dans ſon académie; mais il ne ſe diſoit point inſpiré : ſes oracles partoient tous d'une raiſon éclairée, & non de cet enthouſiaſme prophétique que produit le délire des ſens : il liſoit dans l'avenir en calculant les probabilités humaines, & non en montant ſur un trépied ſacré, ou en ſe donnant des convulſions.

On a dit qu'il avoit changé des feves en ſang ; qu'il s'étoit fait ſaluer par le fleuve Neſſus, & qu'il avoit paru avec une cuiſſe d'or aux jeux olympiques (*) ; mais tous ces contes partoient d'un peuple ſtupide, qui ne ſavoit admirer le ſage qu'en l'adorant, ou de ſophiſtes jaloux qui ne le relevoient que pour le rendre ridicule.

Pythagore parvint à l'âge de 90 ans, mais

(*) Voyez Naudé, *Apologie des grands hommes accuſés de magie*, chap. XV.

ne mourut pas dans son lit. Il avoit refusé d'admettre au rang de ses disciples un nommé Cylon, le Catilina de Crotone par son crédit, par la vigueur de son caractere, & par sa scélératesse : celui-ci, pour se venger, mit le feu à la maison où le sage tenoit son académie; il ne se sauva de l'incendie que trois hommes, du nombre desquels étoit Pythagore. Ce grand homme voyant que la loi se taisoit sur ce grand crime, & pressentant l'ingratitude d'une ville dont il avoit été vingt ans le dieu tutelaire, se retira à Métapont, choisit pour son asyle le temple des muses, & s'y laissa mourir de faim.

Pythagore écrivit beaucoup (*), mais il ne nous reste de lui qu'un petit nombre de vers, & quelques fragmens épars dans les historiens de l'antiquité.

Sa physique étoit celle de son tems; c'est-à-dire, l'art de déraisonner sur les phénomenes

(*) Voyez la liste de ses ouvrages dans Diogene Laërce, *vit. Pythag.*

de la nature : il croyoit, par exemple, que les morts en se rassemblant produisoient les tremblemens de terre, & que le Nil n'avoit d'autre source que l'arc-en-ciel. (*)

L'HOMME AVEC DIEU.

Pour sa morale, elle dérivoit du théisme, & y ramenoit sans cesse.

Socrate, le grand Socrate, se faisoit gloire d'avoir adopté cette morale sublime de Pythagore.

Trois législateurs célebres en firent la base des institutions politiques qu'ils donnerent aux nations. Charondas la porta à Thurium ; Zaleucus, à Locres ; & Xamolxis, chez les Thraces ; Rome même en fit le fondement de ses douze tables : aussi quand il fut question dans cette ville célebre d'honorer la mémoire du plus vaillant & du plus sage des hommes, on s'accorda à y ériger des statues à Alcibiade & à Pythagore.

(*) Ælien, *histor divers.* lib. IV, cap. XVII.

ARTICLE V.

D'UN GRAND LÉGISLATEUR QUI A PARU AU COMMENCEMENT DE L'ERE VULGAIRE.

PART. III.

L'ORIENT gémiſſoit ſous la double tyrannie de ſes rois & de ſes prêtres, lorſqu'il parut dans ſon ſein un homme extraordinaire, né pour nous conſoler de nos malheurs, ou pour les faire diſparoître.

Ce ſage cachoit ſous l'extérieur le plus ſimple une ame ſublime : on vivoit avec lui comme avec un homme ordinaire ; & avant la révolution qu'il opéra ſur ce globe, il falloit quelque génie pour preſſentir en lui le grand homme.

Il vécut trente ans dans une retraite profonde, ignoré des rois, mais occupé à faire murir dans ſa tête le plan de ſa nouvelle légiſlation, & plus utile à ſa patrie par ſon ſilence, que ſon ſouverain par ſes édits, & ſes prêtres par leurs manifeſtes contre les infideles.

Né chez un peuple où la religion consistoit en cérémonies, & où les pratiques suppléoient à la vertu, il fut religieux, & se soumit à des cérémonies ; il observa des pratiques & ne se dispensa point d'avoir de la vertu.

Il venoit anéantir le sabbat, & il ne voulut point le violer ; il prêchoit contre la circoncision, & il se fit circoncire ; c'est qu'à ses yeux philosophiques tout culte extérieur étoit indifférent ; peu lui importoit que le citoyen se reposât le jour de la lune ou le jour du soleil, pourvu qu'il payât le reste de la semaine par son travail, le tribut qu'il devoit à sa patrie : peu lui importoit que le dévot s'imprimât des stigmates sur l'organe générateur, qu'il se baignât dans le Gange, ou qu'il répandît sur sa tête de l'eau lustrale, pourvu qu'il crût à l'Ordonnateur des mondes, & qu'il contribuât à leur harmonie.

Toute sa loi se borna à deux dogmes : *Aime ton Dieu plus que toi, & les hommes comme toi-même.* -- Si ce symbole depuis n'avoit pas

été alongé, les deux mondes ne gémiroient pas fur la cendre de vingt millions d'hommes égorgés par le glaive de la religion.

Ce grand homme fut l'apôtre de la tolérance; il accueilloit les polythéiftes; il ne dédaignoit pas les courtifanes; il ne tonnoit que contre les prêtres, parce qu'ils ont été les miniftres d'Arimane par-tout où on a cru au mauvais principe.

On lui a attribué une foule de prodiges: il en eft qu'il a opéré avec la phyfique; les autres ne font que de pieufes allégories.

Il a fouffert qu'on l'appellât fils de Dieu; mais c'eft dans le fens que nous n'exiftons tous que par fes bienfaits.

La vie de ce législateur celebre fut un cercle continuel de bienfaits; il prêcha & pratiqua fans ceffe la morale pure & pacifique de la nature.

Devenu odieux au fanatifme par le fpectacle de fa vertu, il termina fa carriere par le fupplice des efclaves: fa mort fut plus héroïque

que celle de Socrate, à cauſe de l'opprobre qui l'accompagna ; elle fut auſſi plus douloureuſe que celle de Régulus, ſans être moins utile au genre humain.

L'HOMME AVEC DIEU.

Eſclaves de l'Aſie, citoyens de l'Europe, Negres, Albinos, nains du cercle polaire, géans des terres Magellaniques, vous tous, habitans de ce globe, puiſſiez-vous un jour être réunis ſous la loi de ce grand homme ! Mais n'écoutez que lui, & non ſes interpretes ; ſouvenez-vous que les ennemis les plus dangereux de ſa doctrine ont été ſes enthouſiaſtes ; & que ſi les philoſophes de toutes les nations ont tonné contre ſon évangile, c'eſt qu'ils ont cru, ſur la parole des prêtres, qu'il étoit deſtiné à renverſer la nature.



ARTICLE VI.

LOCKE.

PART. III.

LOCKE, l'hiſtorien de l'entendement humain & le créateur de la métaphyſique, puiſqu'il l'a rendue raiſonnable, a été auſſi le législateur religieux d'une partie du Nouveau-Monde ; & c'eſt à ce titre qu'il tient un rang à côté des Orphée, des Pythagore & des Zoroaſtre.

Il n'y avoit pas un ſeul Européen dans la Caroline, contrée immenſe qui s'étend à 300 milles ſur les côtes, & qui n'a pour barrieres dans les terres que les monts Apalaches, lorſque des ſeigneurs d'Angleterre obtinrent de Charles II, en 1663, ce vaſte pays en propriété. Il eſt évident qu'un roi d'Angleterre n'avoit pas plus le droit de donner à ſes ſujets une partie de l'Amérique, qu'une province de la Suede ou de l'Eſpagne ; mais comme il étoit reçu depuis long-tems, dans le code européen, que le Nouveau-Monde n'appartenoit pas à ſes habitans, les nouveaux ſouverains de la Caro-

line jouirent, sans scrupule, d'une donation qu'ils avoient acquise sans remords.

Au reste, cette usurpation semble avoir été légitimée aux yeux de la postérité, par la législation à laquelle elle donna lieu : le plan en fut tracé par Locke, & la prospérité dont la colonie a presque toujours joui depuis cette époque, prouve assez que le globe seroit plus fortuné s'il ne tenoit jamais sa politique & sa religion que de la main des philosophes.

Le code civil fut moins parfait, parce que le législateur vit sa plume enchaînée par les seigneurs Anglois, de qui il tenoit son pouvoir; mais le code religieux fut tracé de main de maître : il voulut que la tolérance en fût la base. Tout citoyen de la colonie âgé de 17 ans put se choisir un culte, & il eut droit à la protection des loix, pourvu qu'il fît inscrire son nom dans le registre de la secte qu'il avoit adoptée.

Quant à l'exercice public de la religion, tout culte fut permis, pourvu qu'il fût autorisé par sept peres de famille.

Locke avoit jeté les fondemens de cette politique religieuse dans ses *lettres sur la tolérance*, & dans son *christianisme* raisonnable; ainsi en donnant un évangile à la Caroline, il ne fit que mettre en pratique la théorie qu'il avoit déjà rencontrée en méditant sur la nature, & qui étoit écrite dans le cœur de tous les hommes.

Locke couronna le grand ouvrage de sa législation en voulant que son code n'eût de force que pour cent ans : il savoit que les ressorts des grandes machines politiques s'usent par l'action insensible du tems, par l'introduction des usages hétérogenes, par la nature même du cœur humain qui les fait mouvoir; il eut donc la modestie de laisser entendre qu'il n'avoit pas fait tout le bien qu'il pouvoit faire ; & ce bien qu'il pressentoit pour les générations à naître, il n'eut pas la tyrannie de les empêcher d'en jouir, par la raison qu'il ne pouvoit le leur indiquer.

Locke mourut en 1704, à l'âge de 73 ans : sa vie est dans sa législation de la Caroline, dans son traité *de la tolérance*, & dans son beau livre *de l'entendement humain*.

ARTICLE VII.

Penn.

L'Homme avec Dieu.

Si j'avois à choisir parmi les législateurs qui ont donné des religions aux hommes, ce seroit peut-être Penn qui seroit mon héros; c'est le seul du moins à qui l'envie même n'ait pu reprocher des crimes, & qui ait fait des loix dans l'unique intention de remettre ce globe sous l'empire de la nature.

Ce Platon du Nouveau-Monde (& je crois honorer le Platon de la Grece en m'exprimant ainsi) étoit fils d'un amiral Anglois que Cromwel avoit aimé, ainsi que les deux Stuarts qui monterent après cet heureux scélérat sur le trône mobile de la Grande-Bretagne. Penn le marin avoit engagé sa fortune pour soutenir les expéditions dont on l'avoit chargé; & l'état n'ayant pu acquitter sa dette de son vivant, on proposa à son fils d'accepter en indemnité la donation d'un territoire immense de l'Amé-

que, ſitué au quarantieme degré, ſur les bords du fleuve Laware. Le jeune Penn, qui avoit de l'enthouſiaſme pour tout ce qui eſt grand, accepta l'offre de ſon ſouverain, non pour ſe faire deſpote, mais pour cultiver des déſerts & les rendre l'aſyle de la vertu.

L'époque de ce voyage mémorable au Nouveau Monde, eſt de 1681; dès-lors le pays deſtiné aux nouveaux colons fut appellé Penſylvanie.

Penn, qui avoit une politique à lui, différente de ce code raiſonné de brigandage qu'on nomme droit des gens, ne crut point ſa ſouveraineté légitimement acquiſe par la ceſſion du gouvernement Anglois. Arrivé ſur les bords du fleuve Laware, il acheta, des Sauvages indigenes, le pays qu'il ſe propoſoit de cultiver, & donna ainſi à l'Europe un grand exemple, qu'elle admirera long-tems, mais ſans avoir le courage de l'imiter.

La légiſlation de ce grand homme eſt celle de la nature; elle eſt fondée ſur deux baſes,

L'HOMME AVEC DIEU.

la propriété civile, & la liberté de conſcience. Je laiſſe à la plume de Monteſquieu à prouver la ſupériorité de la partie politique de cette légiſlation, & je ne m'arrêterai, en ce moment, que ſur l'harmonie admirable qu'elle établit entre Dieu & les hommes.

Dans cette nouvelle république de Platon, tout homme qui admet un Dieu rénumérateur & vengeur, participe au droit de citoyen; & tout citoyen qui admet la révélation du Chriſt, quelle que ſoit la ſecte qu'il embraſſe, peut participer au gouvernement.

Il n'y a point dans la Penſylvanie d'inquiſition ſacerdotale ſur les penſées des hommes. L'anabaptiſte, le morave, l'anglican, le papiſte, & ce modele des cénobites qu'on appelle le dumpler, y rendent à l'Être ſuprême, ſous la ſauvegarde des loix, le culte que leur cœur leur inſpire. La moitié des colons eſt de la religion du légiſlateur (*); vingt autres religions compoſent l'autre moitié: tous ces hommes,

(*) Voyez ci-devant l'article des *Penſylvains*.

quoique divisés d'opinions, se disent de la même famille, parce qu'ils reconnoissent le même pere.

Avec de telles institutions les délits religieux doivent être rares : aussi on a observé que, pendant près d'un siecle, on n'avoit banni qu'un seul homme; c'étoit un prêtre coupable du crime de l'intolérance.

Les Pensylvains, si fideles à la nature, n'ont point à se plaindre de ses rigueurs : leur climat est tempéré : ils habitent une terre qui s'ouvre aisement à la culture : pour la population, elle y est égale à celle de cette Scythie que Jornandez appelloit la fabrique de l'espece humaine. Penn, en 1681, y avoit amené deux mille hommes ; & en 1766 on y comptoit 150 mille blancs ; nombre qui doit s'être accru encore, puisqu'il double tous les quinze ans, suivant les calculs de Franklin, le Newton de l'électricité.

La colonie de Penn a un moyen de s'accroître que ne peuvent avoir les autres peuples des

dev-

L'HOMME AVEC DIEU.

deux continens : elle regarde la guerre comme un crime de lese-société. Lorsque dans l'avant-derniere on lui proposa de s'armer pour disputer à la France les déserts glacés de l'Acadie, elle refusa. *Les hommes*, dirent ses chefs, *sont des morceaux d'argile qui se brisent assez d'eux-mêmes, sans que nous aidions encore à leur ruine.*

Quand, dans le siecle dernier, les Machiavel des cours d'Espagne & de Portugal virent s'établir, à l'ombre de la paix & des loix, cette république de philosophes, ces hommes, qui ne savoient conquérir qu'en égorgeant, sourirent de pitié, & prédirent le désastre prochain de la colonie : leur attente a été heureusement trompée ; & les Pensylvains, qui changent les déserts en villes, ont fondé dans le Nouveau-Monde un empire bien plus stable que les Européens, qui y ont si long-tems changé les villes en déserts.

CHAPITRE III.

DE L'INSTITUTION D'UNE RELIGION UNIVERSELLE. (*)

PART. III. ON a tant dogmatisé sur des choses indifférentes, problématiques ou même absurdes, que la vérité semble réduire à ne s'énoncer qu'en doutant ; cependant cette circonspection ne fait aucun tort aux principes de la philosophie naturelle. Socrate qui doute est plus sûr de persuader, que vingt sophistes qui affirment.

(*) D'ici jusqu'à la fin du manuscrit, nous avons trouvé quelques lacunes, & jusqu'à des titres de chapitres qui ne sont pas remplis : en voici quelques-uns qui donneront une idée de ce que méditoit l'auteur, si Dieu avoit prolongé sa carriere.

CHAP. IV. *Des inconvéniens, dans l'ordre politique, d'une religion nationale.*

CHAP. VI. *Des probabilités que le théisme est la religion des habitans des planetes.*

CHAP. IX. *Plan d'une ville de Théopolis à bâtir dans le continent austral, par un roi philosophe.*

Nous n'avons osé remplir ces lacunes. *Note des éditeurs.*

L'HOMME AVEC DIEU.

Le théiſme me ſemble la religion du ſage qui ne ſe dit point inſpiré ; c'eſt le ſeul culte de la terre dont les dogmes n'aient pas beſoin d'être enſeignés ; c'eſt le ſeul dont le langage s'entende par des peuples même qui n'en ont point, & dont la croyance ſoit reçue du Wolga au fleuve Saint-Laurent, & de l'Islande au Japon.

Cependant comme le deſpotiſme ſacerdotal ſemble avoir étouffé preſque par-tout les germes de la nature, il ſeroit peut-être néceſſaire d'y ramener les hommes par un code moral qui pût être adopté peu à peu par tous les habitans du globe : ce code établiroit le théiſme & la bienveillance univerſelle ; & l'harmonie entre le ciel & la terre, en ſeroit le réſultat.

Ce n'eſt pas que les légiſlateurs aient méconnu totalement les deux fondemens de toute économie politique & religieuſe ; mais la plupart ont mis une telle barriere entre ces deux loix, qu'on peut être infracteur de l'une, ſans donner atteinte à l'autre ; ils ont ſéparé le code divin du code civil, de maniere qu'on peut

paroître en même tems & l'ami des hommes & l'ennemi de Dieu.

S'il se trouvoit donc une législation qui formât une liaison intime entre la religion & la politique; où les crimes contre la société devinssent des crimes de lese-majesté divine; où enfin le grand principe de la bienveillance générale découlât nécessairement du culte de l'Être suprême, je la regarderois comme le chef-d'œuvre des législations.

Ce qui me confirme encore dans mon opinion, c'est l'utilité qui en résulteroit pour le genre humain. L'homme sera plus vertueux quand le ciel & la terre se réuniront pour lui prescrire l'observance de la vertu. Un homme qui a deux chaînes ne soupire point après une liberté qui lui seroit funeste; celui qui n'en a qu'une, se sert de la main qu'il a libre pour délier celle qui ne l'est pas.

Voici la maniere dont je conçois que le code destiné à établir sur la terre une religion universelle, pourroit être fait & adopté.

Les travaux préliminaires devroient être confiés à la plume des philosophes. On a dit que l'écrivain sans patrie devoit seul écrire l'histoire ; & moi, je crois que le sage qui n'a adopté aucun des cultes inventés par les hommes, est seul digne de leur donner une religion.

Chaque nation choisiroit ses philosophes. Dans une matiere aussi importante, il faut pardonner à tout état, fut-il encore barbare, de croire posséder des Platon, des Locke, & des Montesquieu.

Ces philosophes travailleroient dans une retraite profonde, & on leur permettroit de consulter ni les hommes, ni les livres. Les fondateurs d'une religion universelle ne doivent avoir d'autres matériaux pour leur ouvrage que l'idée de Dieu, la raison & la nature.

Quand ces travaux préliminaires seroient achevés, toutes les nations qui ont le courage de desirer un culte raisonnable, feroient assembler un congrès pour statuer sur ce culte, & lui donner une sanction.

PART. III.

Je n'écris point une Utopie, ni une hiſtoire des Sévarambes ; & je ſens aſſez qu'il ne faut pas ſe flatter que d'ici à deux mille ans peut-être, la raiſon étende aſſez ſon empire ſur ce globe, pour que toutes les nations qui l'habitent ſe réuniſſent à envoyer des plénipotentiaires au congrès que je propoſe : mais je connois au moins ſix peuples en Europe, deux en Aſie, & un au Nouveau-Monde qui peuvent donner ce grand exemple à la terre ; & ſi ces peuples acquierent, en vertu de leur nouvelle législation religieuſe, une ſupériotité décidée ſur leurs voiſins, quelles ſont les puiſſances aſſez ennemies de leur bonheur pour ne pas les imiter ? La révolution s'opéra lentement, mais elle s'opérera ; & il faut que les ſages ſoient auſſi coſmopolites pour faire germer, de leur vivant, des vérités utiles, dont la poſtérité ne recueillera tous les fruits qu'au bout de vingt ſiecles.

Le petit nombre de peuples des deux continens qui auront la gloire de jeter les fondemens

d'une religion univerſelle, choiſiront ſans doute pour leurs repréſentans les citoyens les plus diſtingués par leurs lumieres & par leurs vertus.

Il faudroit qu'il n'y eût aucune préſéance parmi ces plénipotentiaires. Les hommes, dans les rapports de la politique, peuvent avoir des rangs & des diſtinctions ; mais dans les rapports de la religion, tous ces préjugés diſparoiſſent : il peut y avoir divers degrés dans l'eſclavage civil des peuples ; mais les ſujets & les rois ſont également eſclaves aux yeux de l'Ordonnateur des mondes.

Il ſeroit néceſſaire d'établir le congrès dans une ville où on eût depuis long-tems la liberté de penſer ; par exemple à Paris, ſi le projet ne s'exécutoit que dans cent ans ; & ſi le delai étoit moins long, à Londres ou à Philadelphie.

Les prêtres, les moines, les dévots & toute cette foule d'hommes intéreſſés à faire vieillir la terre dans l'enfance des préjugés, ſeroient admis à préſenter aux membres du congrès leurs mémoires contre la nouvelle législation :

c'eſt en mettant ainſi au creuſet le théiſme, & les ſyſtêmes qui le contrediſent, qu'on parviendra à rendre homogene la religion de la nature.

Les plénipotentiaires formeroient leur code univerſel ſur les mémoires des philoſophes.

Il faudroit que ce code fût, comme les theſes de la géométrie, ſuſceptible de la démonſtration la plus rigoureuſe : ſi on met l'analogie à la place de l'évidence, voilà le monde retombé ſous l'empire de l'opinion.

Les principes fondamentaux doivent être en petit nombre. -- L'arbre de la nature n'a qu'un ſeul tronc, mais ſes branches ombragent l'univers.

Les principes doivent être exprimés avec la plus grande clarté. Le but de toute loi eſt manqué, ſi pour l'entendre il faut des interpretes.

Cette religion univerſelle doit avoir la raiſon pour baſe : tout culte qui anéantit la raiſon eſt un culte contre nature ; la raiſon ſeule eſt l'organe par lequel Dieu doit parler aux hommes.

Elle doit établir la propriété, sans laquelle l'ordre social n'est rien.

Elle doit assurer la liberté, le seul don de la nature qui attache du prix à nos jouissances.

Elle doit propager les lumieres. Ce n'est point dans le culte de la raison que l'arbre de la science porte des fruits défendus: l'homme de la nature est toujours d'autant plus honnête, qu'il est plus en état de raisonner son honnêteté.

En un mot, le culte universel que je propose doit faire le bonheur de tous les hommes, excepté des ministres d'Arimane; c'est-à-dire, des conquérans, des despotes, & des apôtres de l'intolérance.



CHAPITRE IV.

DES MOYENS D'EMPÊCHER LES RELIGIONS DES HOMMES DE LEUR NUIRE.

PART. III.

LES grandes ſociétés ſe plaiſent encore plus que les individus, à vieillir dans leurs anciennes erreurs. Pierre le Grand a été ſur le point de ſe voir détrôné, pour avoir voulu donner nos uſages à ſes Ruſſes. On conduiroit tous les Juifs à l'auto-da-fé, plutôt que de leur interdire la circonciſion. Les Italiens ſe laiſſeroient égorger juſqu'au dernier, afin de conſerver la cabane de notre Dame de Lorette, ou la châſſe de S. Janvier.

Il eſt donc très-probable que le congrès, pour la religion univerſelle, ſera mis pendant long-tems, avec le projet de la paix perpétuelle, au rang des rêveries d'un homme de bien ; mais puiſqu'il ſemble néceſſaire aux gouvernemens que les hommes, réunis par la vertu, ſoient diviſés par la croyance, ne pour-

roit-on pas du moins travailler pour que cette croyance ne fît pas le malheur, soit de l'aveugle qui l'adopte, soit du citoyen clairvoyant qui veut l'anéantir ? L'HOMME AVEC DIEU.

Les religions humaines ne s'appuient que sur des préjugés que leur antiquité seule peut rendre respectables ; mais on peut épurer ces préjugés ; empêcher la foi de nuire, si on ne peut l'empêcher d'avilir, & préparer ainsi les voies au regne pacifique de la nature.

Je vais jeter quelques idées sur la réforme du culte le plus répandu dans les deux mondes. Quant aux juifs, aux polythéistes & aux musulmans, les principes vont être posés ; & c'est à leurs philosophes, s'ils en ont, à terminer l'ouvrage.



ARTICLE PREMIER.

RENDRE LE CULTE NATIONAL RAISONNABLE.

PART. III. LES magiſtrats devroient être chargés de la réforme du culte de la patrie ; c'eſt à eux à réſoudre le grand problême, pourquoi partout il y a des loix ſi ſages & des religions ſi folles ; c'eſt à eux à faire revivre le ſénat de l'ancienne Rome, à donner des prêtres à la nation, ou à le devenir eux-mêmes.

Il faut ne pas donner plus d'autorité à la révélation de ſon pays, qu'à celle d'un Mahomet, ou d'un Sammonocodom ; il faut prévenir celles qui pourroient s'introduire, & ne tolérer celles qui exiſtent, qu'autant qu'elles ne bleſſent pas la morale & la raiſon. Il faut un culte, mais la foi ne doit pas en être le fondement ; la foi dans les choſes ſurnaturelles eſt abſurde ; dans les choſes naturelles elle eſt inutile.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il faut écarter de la religion le voile des myſteres; les myſteres ſont une injure à l'Être ſuprême; tout doit être évident dans le culte qui nous lie à lui, comme dans les loix qui nous enchaînent à la ſociété, & dans les principes qui nous menent à la vertu.

Si on ne peut anéantir les miracles, il faut les interpréter. Le célebre Wolaſton prétendit que tous les miracles du légiſlateur de l'Europe moderne étoient de pieuſes allégories (*) : & un de ſes concitoyens, l'illuſtre Bolingbroke, a écrit pour les anéantir. – Ne pourroit-on pas, avant d'établir la croyance de Bolingbroke, laiſſer répandre l'opinion de Wolaſton?

Il eſt néceſſaire, en un mot, que la religion ne conſiſte pas en dogmes qu'il faut croire, mais en préceptes de morale qu'il faut pratiquer; rendre le pere plus cher à ſon fils, l'épouſe à ſon époux, le citoyen à ſa patrie, &

(*) Les ſix diſcours de ce philoſophe ſur les miracles parurent à Londres en 1737, & en moins de trois ans on en vendit ſoixante mille exemplaires.

le ſujet à ſon roi ; prévenir les crimes ſecrets ; montrer au ſcélérat puiſſant un Dieu vengeur qui l'attend au bord d'une tombe qui s'entrouvre ; & conſoler le juſte qui ſouffre, par la perſpective de l'immortalité : voilà le ſymbole de toute religion raiſonnable ; & malheur au législateur qui oſe y ajouter !



L'HOMME AVEC DIEU.

ARTICLE II.

CHANGER LES MINISTRES DES AUTELS EN CITOYENS.

UN prêtre dans tout culte raiſonnable ne doit être que le cenſeur des mœurs; s'il exerce une autre magiſtrature que celle de la morale, s'il peut aveugler ſes concitoyens & les rendre malheureux, le culte qu'il profeſſe & le gouvernement où il vit ne valent rien.

De quelque religion qu'on ſoit, il eſt toujours à ſouhaiter que ſes miniſtres n'aient jamais d'influence dans les affaires politiques. Pourquoi des hommes qu'on ſuppoſe exempts de paſſion prendroient-ils part aux querelles ſanglantes des états? Où ſera donc la paix, ſi, quand la terre eſt en proie à la diſcorde, elle ne ſe trouve pas aux pieds des autels?

Les puiſſances doivent en agir envers les prêtres comme le peuple d'Angleterre en a agi avec ſes rois; il leur a laiſſé le pouvoir abſolu

PART. III.

pour faire le bien, & il les a enchaînés quand ils ont voulu devenir des tyrans.

Le clergé a eu long-tems en France l'autorité politique, dont les souverains seuls devroient être dépositaires (*); avec cette autorité il a acquis des richesses immenses: dans la suite les lumieres sont venues; on lui a ôté l'autorité, & on lui a laissé les richesses: il s'agiroit d'examiner maintenant si avec les richesses il ne lui sera pas aise de recouvrer l'autorité. (**)

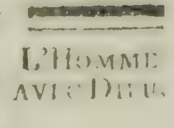
Le grand but des réformateurs des cultes doit être de faire des prêtres une nouvelle classe de citoyens.

Comme il est absurde d'avoir deux patries, il faudroit achever de tirer le clergé de la dé-

(*) Voyez les *constitutions de Clotaire*, à l'ann. 560, *art. VI.*

(**) On a calculé qu'il y avoit en France treize cents abbayes, quinze mille chapelles, douze mille prieurés, quinze mille couvens, & trois cents mille hommes vivant dans le faste, ou au moins dans l'aisance, du bien de l'église. Quelle ligue formidable ne feroit pas contre les trônes cette armée de célibataires, s'ils cessoient un moment d'être citoyens?

pendance



pendance des papes ; il faudroit qu'un habitant de la France ou de l'Espagne fût Espagnol & François, avant d'être catholique romain.

Le célibat religieux isole trop l'insensé qui s'y dévoue ; il faut donc enchaîner le prêtre à sa patrie par les nœuds sacrés du mariage.

Le clergé en Europe est partagé en diverses hiérarchies, & il s'en faut bien que toutes méritent des anathêmes de la part des philosophes, & une réforme de la part des gouvernemens.

Le corps des évêques est composé, sur-tout en France, d'hommes distingués par leur naissance, par leur éducation & par leurs lumieres : on peut les constituer souverains du monde moral, pourvu qu'ils le soient par la grace des rois ; que leurs mandemens ne respirent que le théisme & la raison, & qu'ils soient dans leur vie & dans leurs écrits les apôtres de la tolérance.

Les membres du clergé qui ne s'occupent que de dogmes, de mysteres & de controverses, sont les fléaux de tout état bien policé : le roi Jaques, qui n'étoit cependant sur le trône qu'un

docteur de Sorbonne, avouoit *qu'il étoit difficile d'être à-la-fois bon sujet & bon théologien* (*). Législateurs, ne demandez pas compte aux théologiens de tout le sang qu'ils ont fait répandre : ne vengez pas la terre, mais prévenez les délits de l'intolérance, & anéantissez la Sorbonne.

La classe des ministres des autels dont la saine politique & la raison s'accommodent le mieux, est celle des curés : je ne connois point d'être aussi respectable qu'un citoyen chargé par état d'être le médiateur entre le ciel & la terre ; qui instruit l'ignorance, qui console l'infortune, qui, remplissant à-la-fois les devoirs d'homme & ceux de pasteur, sert les malheureux qu'il dirige de ses conseils & de sa bourse. S'il ne va point mendier à la cour des rois des bénéfices qui corrompent son ame ; s'il a le courage de ne prêcher à son peuple que la morale de la nature ; si, pere tendre & sensible,

---

(*) *De l'homme, de ses facultés intellectuelles, &c.* tome II, page 120.

il réſide parmi ſes enfans juſqu'à ce que l'Être ſuprême l'appelle dans ſon ſein, je le regarde comme le bienfaiteur des hommes, & ſa cendre n'a pas beſoin d'opérer des miracles pour mériter les honneurs de l'apothéoſe.

L'HOMME AVEC DIEU.

Quant aux moines, juſqu'à ce que le ſouffle de la raiſon ait achevé de les diſſiper, on doit s'occuper à les rendre utiles : il faudroit leur interdire cette mendicité qui dégrade l'ame, cette fureur de controverſe qui n'eſt bonne qu'à troubler la ſociété, & juſqu'à ces vêtemens lugubres & bizarres, maſque trompeur de la pénitence, qui, dans des tems d'orage, ſervent aux perturbateurs du repos public de marques de ralliement. Que les couvens dévoués à une ignorance éternelle ſe conſacrent aux travaux méchaniques des arts & de l'agriculture; & que ceux où on peut encore impunément être philoſophe, occupent leurs loiſirs à créer des projets utiles à la patrie! Oh, combien les monaſteres deviendroient reſpectables, s'ils étoient les ſanctuaires des arts, ou des académies du bien public!

ARTICLE III.

ÉPURER LE CULTE PUBLIC.

PART. III.

SI tous les cultes sont indifférens à la Divinité, choisissez le plus raisonnable; s'il n'y en a qu'un seul qui lui plaise, c'est encore à la raison à le déterminer; sous quelque rapport qu'on envisage le culte, il doit être subordonné à la loi: les philosophes doivent en tracer le plan, les magistrats lui donner sa sanction, & le souverain le maintenir de toute l'énergie de son pouvoir.

Ce culte ne doit rien avoir de triste & de lugubre dans ses cérémonies : la terreur ne désigne que le mauvais principe, & n'est bonne qu'à faire des hypocrites ou des esclaves.

Ses fêtes doivent consacrer les actions vraiment grandes & vertueuses, & non les pratiques minutieuses de la superstition ou les attentats célebres du fanatisme : le fameux édit de Nantes, la réhabilitation des Callas, la

liberté rendue aux negres dans une partie du Nouveau-Monde, voilà des ſujets de fêtes pour les nations, & non la canoniſation d'un ſaint obſcur qui n'a été utile qu'aux moines, ou le triomphe de la foi, dû aux dragonnades & au maſſacre de la Saint-Barthelemi.

L'HOMME AVEC DIEU.

Le catalogue des ſaints doit être livré auſſi aux regards des magiſtrats; il faut effacer du calendrier les Stylite, les François, les Dominique, & tous ces pieux inſenſés que le monachiſme a tirés de la pouſſiere.

Les livres aſcétiques ne doivent pas non plus ſe dérober à la réforme des législateurs; on n'obſerve pas aſſez combien ces monumens de la ſtupidité religieuſe achevent de dégrader l'homme ſans principes; celui qui s'en occupe dans les ſiecles éclairés n'eſt qu'un imbécille obſcur dont la vie & la mort ſeront également inutiles à la patrie; mais quand on les lit avec volupté dans les ſiecles de barbarie, on peut aller mettre le feu au bûcher d'Anne Dubourg, manger le cœur de la maréchale d'Ancre,

 ou porter les reliques du ſaint qui aſſaſſina Henri III.

Dans tout état où les ſouverains auront ainſi le courage de rendre raiſonnable le culte de leurs peuples, la génération préſente, malgré le petit nombre de ſes erreurs, vivra en paix; & la génération qui lui ſuccédera abattant ſans ceſſe quelques têtes de l'hydre du préjugé, adoptera d'elle-même le pur théiſme, & rentrera ſans effort ſous l'empire de la nature.



PREMIERE POSTFACE.

L'Homme avec Dieu.

Enfin, voilà la moitié de ma carriere terminée : on n'a pu d'abord me juger mal, parce que la prudence de mes censeurs avoit mutilé de tout côté cet ouvrage. Cette derniere édition est le creuset où ma philosophie s'épure ; tout ce qu'on y avoit inséré d'hétérogene a disparu, & la chaîne de mes idées n'échappera point à l'œil du philosophe.

Et quand j'ambitionne le suffrage du philosophe, je ne fais que demander en d'autres termes celui de l'homme de génie vertueux : pour les écrivains qui n'ont ni Dieu ni morale, je ne les hais point, parce que je ne hais personne ; mais je me fais gloire de les combattre & de leur arracher le masque philosophique dont ils se couvrent pour en imposer à leurs victimes.

Avec ces principes, j'ai eu le bonheur de ne point déplaire aux ames sensibles & honnêtes : j'ai eu la gloire de ne compter parmi mes ennemis que les fanatiques, les esprits serfs,

& tous les auteurs des libelles où on déchire périodiquement nos grands hommes. (*)

J'ai traité dans la partie de la philosophie de la nature qui est imprimée, de nos devoirs envers Dieu & envers nous-mêmes ; il reste à considérer l'homme en rapport avec l'homme ; c'est la partie de ces mémoires philosophiques qui intéresse le plus les nations policées, qui mérite le plus la curiosité du citoyen qui veut se faire des principes, & sur laquelle il y a le plus de choses neuves à dire, malgré la quantité prodigieuse de volumes qu'ont écrit sur cette matiere les moralistes, les jurisconsultes, les savans oisifs, les docteurs & même les philosophes.

Je ne cache point que celui qui voudra ache-

(*) L'auteur de la Philosophie de la nature a l'ame trop élevée pour dénoncer ici à la postérité un seul de ses ennemis ; c'est à nous à suppléer à son silence. Nous trouvons, en lisant les libelles du tems, parmi ses détracteurs, un abbé Sabbatier qui a compilé sans esprit, l'Esprit de trois siecles ; un abbé Fontenay qui compile à trois sols par feuilles les affiches de province pour une centaine de souscripteurs qui vont le quitter ; & un abbé anonyme qui compilera éternellement les nouvelles ecclésiastiques malgré le mépris dont le public les [illegible]. *Note des éditeurs.*

ver ma carriere, a besoin du plus grand encouragement : on ne sait pas combien de fois on a arraché la plume de mes mains; on ignore à combien de sacrifices de toutes sortes m'a entraîné ma persévérance : on ne se persuade pas aisément combien il en coûte à une plume honnête, pour avoir la permission d'être utile.

L'Homme avec Dieu.

Au reste, je ne me dissimule pas combien l'entreprise de donner une morale au genre humain tirée de la philosophie & fondée sur la nature, est au-dessus de mes forces; mais pour suppléer à la foiblesse de mes talens, j'ai des mœurs douces, un caractere pacifique, & de l'enthousiasme pour tout ce qui porte le caractere sacré de la vertu : que des hommes de génie viennent après moi jeter en fonte la statue dont je leur offre le moule; je leur abandonne mon livre, si en le faisant tomber, ils en écrivent un autre plus utile; & je consens à être pour la morale ce que Rotrou fut pour la scene françoise, pourvu que je montre de loin à Corneille la route qu'il doit suivre pour me faire oublier.

SECONDE POSTFACE,

Trouvée dans le manuscrit confié par le célebre Helv... & rejetée par les premiers éditeurs.

PART. III. NON, il n'est pas terminé, ce traité philosophique de la religion, dont j'ai osé faire hommage à ma patrie : quelque hardi que j'aie paru au vulgaire sacerdotal, je ne l'ai pas été assez aux yeux des sages & des gens de bien. Il ne suffisoit pas de *montrer* que je pouvois mettre la main à l'arche sans être frappé de mort ; il falloit encore avoir le courage de l'ouvrir, pour exposer à la lumiere cet amas d'impostures religieuses qu'elle recele : ce second pas fait, il n'en restera plus qu'un dernier à faire au philosophe, ce sera de la renverser.

L'arche que j'ose ouvrir sans être lévite, renferme les codes sacrés de toutes les religions qu'on a bâties avec l'échafaudage de la révélation : tels que les livres mystérieux du Foë de l'Asie, le Zenda-vesta de Zoroastre,

le Coran de Mahomet, & ſur-tout le pentateuque.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il faut examiner tous ces codes ſacrés qui mettent une barriere impénétrable entre Dieu & la raiſon : on permet à la critique de s'exercer ſur quelques textes mutilés des anciens, qui ne parlent qu'à la curioſité des bibliographes, & on lui défendroit de porter ſon flambeau ſur des impoſtures ſacerdotales qui ont fait pendant quarante ſiecles le malheur des générations humaines. Le cenſeur reſpecté d'un Beroſe ou d'un Sanchoniaton, ne pourroit élever des doutes ſur Mahomet, ſur Moïſe, ou ſur les petits prophetes !

Cependant comme il peut y avoir du fanatiſme, même dans la haine du fanatiſme, il ne faut point déchirer le voile, quand on fait le même bien en l'entrouvrant ; il y a dans tous ces codes ſacrés un côté reſpectable que l'homme impartial doit ſaiſir : c'eſt celui où le légiſlateur abandonnant des dogmes futiles, tire de la connoiſſance du cœur humain les principes de ſa morale : voilà le véritable édi-

fice de la religion de la nature : tout ce qu'on y ajoute n'en est que l'échafaud.

Ces considérations conduisent à un grand principe; c'est que la morale est antérieure à toutes les religions.

Cette base une fois placée, il faut voir quels sont les services que les cultes révélés ont rendus à la morale, & en tenir compte aux législateurs, pour que le genre humain mette dans une balance impartiale leur renommée.

Le dernier chapitre de ce traité philosophique de la religion sera alors le tableau de tous les grands principes de morale épars dans les codes sacrés qui gouvernent la terre depuis quatre mille ans.

Et de ce grand travail résulte l'objet de notre ouvrage, la religion de la nature.

Fin de la Philosophie de la nature.

SUPPLÉMENT
A LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

AVIS DES ÉDITEURS.

Au défaut de l'ouvrage important annoncé dans la seconde postface, & sur lequel les recherches les plus opiniâtres n'ont pu nous donner la moindre lumiere, nous offrons ici au public un conte philosophique du même auteur, qui n'est point étranger à cet ouvrage. Il a pour titre : *le peuple du soleil & les Mikimaks* ; il se trouve dans une ancienne édition de la philosophie de la nature, & nous ignorons pourquoi l'auteur l'a rejetté de son édition originale. SUPPLÉMENT.

Nous joindrons à ce conte un opuscule

SUPPLÉMENT.

philoſophique, qui fut imprimé avant la premiere édition de la philoſophie de la nature : l'auteur avoit alors dix-huit ans : malgré le peu d'importance qu'il met à cet écrit, on y découvre aiſément le germe de ces vaſtes connoiſſances, de cette foule d'idées neuves & de ce ſtyle pittoreſque qui ont fait la fortune de la philoſophie de la nature.



LE PEUPLE DU SOLEIL ET LES MIKIMAKS.

INTRODUCTION.

SUPPLÉMENT.

J'AI traduit de l'ancien langage ſacré des Péruviens une hiſtoire américaine, que m'a confiée un deſcendant du dernier des Yncas : elle étoit en hiéroglyphes dans un temple du ſoleil renverſé par Pizarre ; ce conquerant emporta les tréſors renfermés dans cet édifice, & négligea cet ouvrage, qui n'étoit qu'un tiſſu de quipos (*). J'ai cru devoir ſupprimer

(*) Les Péruviens donnoient le nom de quipos à des cordelettes, dont les nœuds placés de diſtance en diſtance déſignoient les choſes dont ils vouloient ſe reſſouvenir ; ces cordelettes leur tenoient lieu de codes & d'annales : on peut remarquer que cette façon bizarre d'écrire a été originairement en uſage à la Chine ; le

SUPPLÉMENT.

les métaphores & toutes les figures hardies qui tiennent lieu d'eloquence aux peuples des climats chauds : quand la vérité éleve un édifice, il est inutile que l'imagination en construise les échafauds.

LONG-TEMS avant le regne de Manco-Capac (*), le peuple du soleil (**) étoit dans l'usage de reléguer les grands criminels dans une forêt immense située au nord des Cordillieres ; on ignoroit encore l'art de rendre les supplices utiles, mais on savoit du moins n'en

---

Y-King de Fohi se conserve encore dans ces caracteres. Voyez *Lettres édifiantes* du P. du Halde, tome XIX, page 476.

(*) Ce prince est le premier qui ait établi une législation pour les Péruviens ; on remarque que sa femme Coya-Mama-Oello-Huaco eut beaucoup de part à ce grand ouvrage. Il est probable que si Dracon avoit aussi consulté sa femme avant de donner des loix aux Athéniens, on n'auroit pas dit qu'elles étoient écrites avec du sang.

(**) Tel étoit son nom avant celui de Péruvien, que les peuples d'Europe lui donnerent, suivant leur usage barbare de défigurer jusqu'aux noms des pays qu'ils dévastoient.

pas faire un ſpectacle révoltant pour l'humanité.

SUPPLÉMENT.

On bandoit les yeux de ces victimes, & on les conduiſoit par des routes ſecretes juſqu'au centre de la forêt; on y arrivoit après huit jours de marche; alors les conducteurs mettoient aux pieds de leurs priſonniers le reſte des vivres qu'ils avoient apportés, & avant qu'ils puſſent déchirer le triple bandeau dont leurs yeux étoient environnés, ils s'échappoient en ſilence & revenoient dans leur patrie vivre à l'ombre de ſes loix, dont ils avoient été ſans opprobres les exécuteurs.

Ces malheureux abandonnés du ciel & des hommes devinrent méchans par principe, & ſcélérats par ſyſtême: « il n'y a point de Dieu,
» ſans doute, diſoient-ils entr'eux; s'il exiſtoit,
» il nous auroit puni ſans emprunter le ſecours
» des hommes; s'il exiſtoit, il nous auroit fait
» juſtes comme lui, & il n'auroit pas beſoin
» de nous punir.

» Pour les hommes que la nature a créés
» pour être alternativement perſécuteurs &

SUPPLÉMENT.

» opprimés, dupes & frippons, l'intérêt est le » seul Dieu auquel leurs cœurs sacrifient; & » quand ils tombent aux pieds des autels, ce » n'est pas pour se montrer religieux, mais » pour rendre les spectateurs plus crédules; ils » s'arrachent un œil, pour avoir le droit de » gouverner des aveugles. »

En raisonnant ainsi ils erroient dans la forêt, luttant contre les jaguars (*), moins féroces qu'eux; & quand ils les avoient vaincus, ils déchiroient leurs membres pour s'en nourrir; répandant le sang afin de le boire, & ne le buvant qu'afin d'entretenir leur ardeur pour le répandre.

Dès qu'ils se virent par leur industrie supé-

(*) Le jaguar est le tigre du Nouveau-Monde; les sauvages s'imaginent cependant que cette bête féroce a pour eux une sorte de vénération, & que quand elle les trouve endormis avec des Européens, elle ne dévore que les derniers. Ces Européens ont fait tant de mal dans le Nouveau-Monde, qu'il seroit à souhaiter, pour le venger, que ce fait fût plus que vraisemblable : mais il est certain que le jaguar, quand il a faim, ne respecte personne.

rieurs aux bêtes féroces, qui partageoient avec eux l'empire de la forêt, ils crurent qu'ils se suffisoient à eux-mêmes, & se donnerent le nom de Mikimaks, mot qui signifie indépendant; comme s'ils renonçoient au contrat naturel qui les lioit au ciel & aux hommes.

SUPPLEMENT.

Ces sauvages avoient quelques femmes parmi eux; ils ne connurent point pour elles ce sentiment vertueux des ames sensibles, qui soumet la force d'un sexe à la pudeur de l'autre, triomphe sans crime d'une résistance timide, & ne fait servir l'instant de la jouissance qu'à rendre éternelle l'union des cœurs; l'amour ne fut chez eux que cet instinct aveugle qui force les animaux à se délivrer d'un superflu de vie qui les importune, les réunit sans leur donner l'envie de se plaire, & meurt, comme la faim, quand le vil besoin qui l'a fait naître est assouvi.

Lorsque le hasard faisoit rencontrer deux Mikimaks de différent sexe, le plus fort triomphoit de la résistance de l'autre (*): la jouis-

(*) *Et Venus in sylvis jungebat corpora amantum.*

SUPPLÉMENT.

ſance étoit ordinairement ſuivie d'une ſéparation éternelle ; le pere fuyoit pour ne point partager ſa chaſſe ; la mere délivrée de ſon fruit l'abandonnoit à la femelle d'un jaguar, qui moins barbare partageoit ſon lait entre lui & ſes petits.

La poſtérité de ces hommes ſinguliers ajouta encore de nouveaux chapitres à ſon code nouveau de dépravation : car les peres avoient encore pour frein l'idée importune de leur origine ; mais les enfans nés dans les bois ne pouvoient ſoupçonner que le ſoleil qui les éclairoit, fût la tige de leur race ; ces arbriſſeaux que la nature avoit inclinés vers la fange, ne croiſſoient que pour réunir leurs ſommets à leurs racines.

Il eſt inutile de demander ſi les Mikimaks avoient un chef pour les gouverner (*) ; tout

Conciliabat enim vel mutua quamque cupido,
Vel violenta viri vis atque impenſa libido....
Lucret. de natur. rer. lib. V.

(*) Comment un Mikimak auroit-il deſiré d'être roi ? Ce ſauvage couronné auroit eu le fardeau le plus

gouvernement suppose des loix; & si les Mikimaks avoient eu des loix, ils auroient cessé d'exister.

SUPPLÉMENT.

Ils imitoient cependant; car tel est l'apanage de tout homme qui n'a pas la faculté sublime de créer; mais comme la jalousie les empêchoit souvent de se copier, il arrivoit d'ordinaire que c'étoit dans les tanieres des tajacous (*), & les repaires des jaguars qu'ils alloient chercher leurs modeles & leurs législateurs.

Quelques traits vont faire juger du caractere de la nation. Un Mikimak avoit planté un arbre, dont la tige majestueuse sembloit défier les nuages; son voisin le coupe, parce qu'il bornoit sa vue; il revenoit triomphant dans

pénible qu'on ait jamais imposé à un souverain; il auroit été obligé de concilier tous les intérêts particuliers, sans paroître songer à l'intérêt public. Et comme les volontés d'un sauvage varient à chaque instant, il auroit été forcé de consulter à chaque instant tous les individus de sa monarchie.

(*) Le tajacou est le sanglier de l'Amérique. Quelques naturalistes l'ont pris pour notre cochon dégénéré, comme les Espagnols prenoient les sauvages qu'ils égorgeoient pour des hommes dégénérés.

SUPPLÉMENT.

une hutte que la veille il s'étoit conſtruite; mais elle étoit déjà embraſée, & il n'en vit que la cendre; le ſauvage dont il avoit coupé l'arbre le ſoir avoit penſé le matin que ſon égal ne devoit point coucher dans une cabane, puiſque lui-même couchoit au pied d'un arbre.

Un autre ſauvage tiroit de l'arc ſi adroitement qu'il perçoit au vol les oiſeaux les plus rapides; un de ſes voiſins le ſuivit un jour, pour le punir d'un talent que lui-même n'avoit pas; dans l'inſtant où le premier perçoit d'une fleche une colombe qui planoit au milieu des airs, l'autre perça ſon rival d'un trait empoiſonné, & le chaſſeur tomba mort au même moment que ſa proie; l'aſſaſſin, à cent pas de là, fut lui-même aſſaſſiné.

Deux Mikimaks s'aimoient à leur maniere; l'amante à demi-pâmée au pied d'un arbre, paroiſſoit dans cet anéantiſſement voluptueux qu'éprouve une ame qui n'exiſte que par le ſixieme ſens, quand tout-à-coup paroît un énorme jaguar, l'œil en feu, la gueule béante,

le crin hériſſé, qui tente de s'élancer ſur ſa double proie; le ſauvage vit ſeul le péril qui le menaçoit; il fit en même tems ces deux réflexions: nous ne ſommes plus à portée de nous ſervir de nos arcs; ma maîtreſſe eſt plus légere que moi, & je ſerai ſeul dévoré par le monſtre. Il n'acheva pas la concluſion; mais prenant une de ſes fleches, il l'enfonça dans le ſein de ſon amante; & tandis que le jaguar s'amuſoit à déchirer les membres palpitans de cette victime, il le perça lui-même ſur ce cadavre enſanglanté. Le Mikimak victorieux diſoit en ſe retirant: j'ai tué la bête & je vis encore; je ſuis un grand homme.

Les Mikimaks ſeroient reſtés à jamais inconnus, & nous n'aurions point eu lieu d'admirer la marche de la nature dans les variétés de l'eſpece humaine, ſans un événement extraordinaire qui amena la fille d'un Ynca dans la forêt des Cordillieres. On verra avec étonnement par quel foible anneau tient à l'exiſtence, un peuple qui a ſecoué le joug de la nature;

SUPPLÉMENT.

une Péruvienne fut vertueuſe, & les Mikimaks ne furent plus.

Les premiers Péruviens que poliça le ſage Manco-Capac (*), étoient le peuple de la terre le plus fortuné & le plus digne de l'être : la vertu étoit chez eux non un fardeau, mais un beſoin de l'ame ; ils croyoient obéir à leurs législateurs, & ils ne faiſoient que ſuivre l'impulſion de la nature.

La plaine que cette nation habitoit étoit le ſage monument d'un demi-ſiecle d'induſtrie ; elle l'avoit conquiſe ſur les bêtes féroces & ſur les eaux : mais aucun trophée n'éterniſoit la mémoire de cette entrepriſe ; il eſt rare que le

(*) Ces premiers Péruviens, ſi l'on en croit Garcilaſſo, étoient plus qu'anthropophages ; car ils mettoient les femmes qu'ils prenoient priſonnieres, au rang de leurs concubines, nourriſſoient leurs enfans juſqu'à l'âge de treize ans, & enſuite les mangeoient avec la mere. *Voyez Hiſt. des Yncas, liv. I, chap. XII.* Voſſius rapporte une coutume pareille d'un autre peuple. *Voyez de Nili origine, cap. XVIII, XIX.* Mais Voſſius & Garcilaſſo ont calomnié le genre humain ; plus ces peuples étoient ſauvages, plus ils étoient voiſins de la nature.

bonheur des peuples ſoit inſcrit ſur le marbre & ſur l'airain, on n'y conſacre ordinairement que la vanité des rois.

SUPPLÉMENT.

Les Péruviens ſe croyoient iſſus du ſoleil; ils honoroient cet aſtre comme leur pere & comme leur divinité; cependant ils ne lui avoient érigé aucun temple, le législateur redoutoit que leurs idées dans la ſuite ne s'élevaſſent qu'à la hauteur d'une voûte; il connoiſſoit auſſi trop bien la divinité, pour renfermer dans l'enceinte de quelques murs un être qui embraſſe l'univers.

Les laboureurs (& tout le monde l'étoit) ne fatiguoient point par leur ingratitude le ciel & la nature; le matin ils ſe proſternoient du côté de l'Orient & remercioient le ſoleil du bien qu'il alloit faire aux hommes; le ſoir ils ſe proſternoient du côté du couchant, & le remercioient du bien qu'il avoit fait.

La législation des Péruviens n'étoit point compliquée; elle ſe réduiſoit à deux loix: les voici. *Adorez le ſoleil, de qui vous tenez*

SUPPLÉMENT.

l'être : aimez vos égaux, de qui vous tenez une partie du bien-être. Perſonne ne commentoit ces loix ; auſſi tout le monde les obſervoit.

Manco-Capac étoit à-la-fois le ſouverain, le pontiſe & le légiſlateur de ce peuple ; cependant il ne s'appercevoit pas qu'il fût abſolu, parce qu'il n'avoit aucun intérêt à faire de ſes enfans des eſclaves.

Ce prince n'avoit point de capitale ; il ſe partageoit entre les différentes parties de ſon état, afin de voir tout par ſes yeux ; il n'entroit jamais dans une province que pour y faire du bien, & il n'en ſortoit jamais que pour aller faire du bien dans une autre.

Il y avoit cinquante ans que ce monarque régnoit ſur ſa nombreuſe famille, lorſque la vieilleſſe & les travaux le priverent de la vue ; il ne fut point troublé de ſe voir privé à jamais de l'aſpect du ciel, parce que ſon ame en avoit toute la ſérénité ; mais ſon peuple fut en proie à la plus vive conſternation. Quelques anciens

qui avoient une connoiſſance profonde de la vertu des végétaux, ſe haſarderent alors à dire que dans la forêt des Cordillieres il pouvoit y avoir des ſimples qui guériſſoient l'aveuglement ; cette conjecture fut à l'inſtant recueillie comme un oracle, & tout le monde crut le ſuccès poſſible, parce que tout le monde le deſiroit.

Le réſultat de la conſultation des vieillards parvint à Kankanor, fille du roi ; cette princeſſe qui paſſoit pour une beauté dans un pays où le ſexe eſt univerſellement beau, étoit dans cet âge heureux où le bien ne ſe fait qu'avec une ſorte d'enthouſiaſme ; elle devoit épouſer trois jours après un de ſes amans, qui avoit mérité ſa main à force de ſervices rendus à la patrie. Dans ſon premier mouvement de tendreſſe filiale, elle ſe dit à elle-même : qu'ai-je fait pour me rendre digne d'un amant & d'un pere ? méritons à-la-fois l'eſtime de l'un & de l'autre : j'irai moi-même dans la forêt ; ma tendreſſe mieux que la ſcience de nos vieillards

SUPPLÉMENT.

m'éclairera ſur le choix de la plante qui doit guérir mon pere. Que je ſerois heureuſe de pouvoir rendre le jour à celui de qui je le tiens !

Cette idée héroïque flattoit trop la grande ame de Kankanor, pour qu'elle en pût ſoupçonner les ſuites fatales ; elle ne s'ouvre de ſon projet à perſonne, & part au milieu de la nuit accompagnée de ſa ſeule vertu (*) : elle arrive dans la forêt, & ſur les lumieres qu'on lui a données, elle cherche l'herbe ſpécifique qui doit rendre la vue à ſon pere & la joie à ſon cœur ; ſes recherches la font avancer inſenſiblement dans le plus épais du bois ; chaque pas qu'elle fait l'éloigne de ſa route ; après trois jours de crainte & d'eſpérance, de plaiſirs & de fatigues, elle s'apperçoit enfin de ſon erreur. Dieux ! s'écrie-t-elle, je m'égare, & j'étois guidée par mon cœur ! ô Manco, ô Aza ! je ne vous reverrai peut-être jamais... dans ce moment affreux je vois votre douleur ; je ſens

(*) On s'apperçoit bien que le lieu de la ſcene n'eſt pas en France.

combien je vous ſuis chere .... mais pardonnez, je voulois mériter ma félicité : je voulois ſurtout qu'un pere en fût le témoin. SUPPLEMENT.

Quelques cris entrecoupés de Kankanor réveillerent un Mikimak endormi au pied d'un arbre ; il s'avance l'arc en main ; il voit..... Comment pourrai-je exprimer l'étonnement du ſauvage ? Il ſoupçonne pour la premiere fois qu'il peut y avoir une divinité. La régularité de la taille de la princeſſe, la majeſté de ſes traits, tout juſqu'à ſa ſurpriſe, redouble la ſienne ; il ſent expirer ſa férocité ; l'arc homicide tombe de ſes mains. Kankanor, de ſon côté, crut entrevoir ſous le voile de la férocité de ce ſauvage quelqu'étincelle de la raiſon humaine ; elle s'approche de lui, le prend par la main. Le Mikimak avoit ignoré juſques-là combien le ſens du toucher a d'analogie avec l'ame : il ſent bientôt un feu rapide circuler dans ſes veines au lieu de ſang ; il pouſſe de ſon goſier peu flexible quelques ſons mal articulés ; ſon délire commence à ſe peindre dans ſes

SUPPLÉMENT.

regards. Kankanor ne tarde pas à reconnoître son erreur : Aza ! malheureux Aza ! s'écrie-t-elle, tu as donc un rival ? & ce rival... me respectera-t-il ? sera-t-il un homme ? .. Elle ne put en dire davantage : elle vit d'un coup-d'œil son malheur dans toute son étendue, & l'impuissance où elle étoit de s'y dérober : & son ame étant trop foible pour soutenir le spectacle de tant d'opprobres, elle tomba évanouie aux pieds du Mikimak. Ce monstre s'applaudit de l'état affreux où il voit sa victime : il leve d'une main hardie le voile qui couvre son sein ; il s'apprête à ravir des faveurs que les dieux mêmes auroient demandées avec timidité. Mais le ciel qui rendoit Kankanor malheureuse, vouloit du moins qu'elle le fût sans opprobre : un grand nombre de sauvages, qui étoient accourus à ses cris, parurent dans l'instant fatal où l'impétueux Mikimak s'élançoit sur sa proie : voir la Péruvienne, brûler pour elle & combattre pour en jouir, furent pour eux l'ouvrage d'un moment : la querelle s'engage ; les

traits de toutes parts volent avec la mort : enfin le premier raviſſeur de Kankanor tombe mourant aux genoux de la beauté qu'il avoit voulu déshonorer : mais la fureur ne l'abandonna pas avec le ſang qui couloit de ſa bleſſure ; ce monſtre raſſemble toutes ſes forces, arrache le trait qui le déchire, & l'enfonce, avant de rendre le dernier ſoupire, dans le ſein de Kankanor ; la princeſſe infortunée paſſa, preſqu'au même moment, du ſommeil de l'évanouiſſement au ſommeil de la mort ; ſeulement elle entr'ouvrit un œil appeſanti, qu'elle fut bientôt contrainte de refermer, & ſes malheurs lui arracherent ces mots entrecoupés .... je devois rendre la vue à mon pere, ... faire la félicité d'un peuple, ... mourir de plaiſir dans les bras d'Aza, ... ô ſoleil, ne venge pas ma mort !

Le dernier gémiſſement de Kankanor, le ſang qui couloit encore de ſon ſein entr'ouvert, & la pâleur mortelle répandue tout-à-coup ſur ſon viſage, porterent d'abord l'effroi dans le

SUPPLÉMENT.

cœur des ſauvages ; pour la premiere fois ils eurent des remords ; ils ſentirent qu'il n'étoit pas toujours bon d'aſſaſſiner une belle femme.

Tandis que tous les Mikimaks, interdits & confus, étoient rangés autour du cadavre de Kankanor, l'un d'eux réfléchit que cette belle étrangere pouvoit n'être pas la ſeule de ſon eſpece ; qu'on feroit bien d'aller à la découverte d'une région qui produiſoit de telles merveilles, & qu'au fond il valoit encore mieux ſe battre pour jouir d'une belle, que pour avoir la peau de quelque jaguar.

Le nouveau philoſophe propoſe ſon idée aux Mikimaks, qui pour la premiere fois approuverent une idée qu'ils n'avoient point enfantée : ils réſolurent de ſuivre, autant qu'il leur ſeroit poſſible, la trace des pas de l'aimable inconnue ; l'intérêt, la curioſité & l'amour ſe réunirent pour leur faire entreprendre la découverte d'un nouveau-monde.

Cependant l'auteur de ce grand projet ſe revêtit de la robe de Kankanor, & ſe trouva, par

par hasard, le chef des Mikimaks; il disoit dans la route : je suis le premier homme de la terre, car mes rivaux m'obéissent.

SUPPLÉMENT.

Son regne fut de courte durée : un Mikimak plus grand que lui, jaloux de voir une espece de pygmée marcher à la tête de la petite armée, l'étendit mort à ses pieds d'un coup de massue, & revêtit la robe de discorde.

Qu'ai-je à craindre, disoit avec hauteur le nouveau commandant ? j'ai tué avec cette massue un nombre infini de jaguars : j'ai soixante fleches dans mon carquois; & en disant ces mots, il calculoit fiérement le nombre des Mikimaks dont il étoit environné. Tous ses sujets frémirent; ils auroient voulu pouvoir le déchirer de leurs mains; mais nul n'osa commencer.

Les sauvages errerent long-tems dans les défilés innombrables de la forêt : quelques-uns moururent en chemin de faim & de fatigue, ou périrent par l'ordre du chef qui, comme les despotes, savoit mieux exterminer ses

Supplément.

fujets que les nourrir. Mais comme on forçoit tous les fauvages qu'on rencontroit, de s'enrôler parmi les nouveaux conquérans, les morts furent bientôt remplacés, & l'armée des Mikimaks fe trouva forte de trois cents perfonnes, quand elle entra dans le royaume des Yncas.

Le Pérou parut à ces fauvages un nouvel univers, dont ils oferent fe promettre l'empire, & leurs premiers fuccès militaires durent fans doute les enhardir; ils pillerent quelques édifices publics, égorgerent tous les Péruviens qu'ils rencontrerent fans défenfe, violerent leurs femmes & déchirerent leurs enfans entre leurs bras: voilà ce qu'on appelle le droit de la guerre chez les peuples éclairés comme chez les peuples barbares.

Les Péruviens n'avoient encore fait la guerre qu'aux bêtes féroces de leur contrée; leur législateur n'avoit point donné de code militaire; ils ignoroient l'art d'affaffiner les hommes en bataille rangée, afin que les vainqueurs ajou-

rent quelques arpens à la terre qui doit leur ſervir de tombeau.

Cependant l'irruption des Mikimaks oblige les enfans du ſoleil à ſe mettre en défenſe : Aza, le ſenſible Aza, fut nommé général de la petite armée ; on lui confia cet emploi pour faire diverſion à la ſombre douleur dont il étoit dévoré; depuis la fatale abſence de Kankanor, ce prince deſiroit de mourir ; mais chargé de la défenſe de la patrie, il ne chercha plus qu'à vivre pour elle.

Dès que les deux armées furent à portée du trait, Aza parla à ſes guerriers : chers amis, dit il, prévenons les attentats de nos ennemis, veillons ſur eux, défendons-nous avec courage, mais ne les attaquons pas : qui ſait ſi chaque bleſſure que vous leur porteriez, ne ſeroient pas autant d'outrages contre la nature? Je crois entrevoir dans ces féroces étrangers quelques rayons d'humanité : s'ils ſont de même nature que nous ; s'ils ne veulent que partager la jouiſſance de cette contrée & devenir nos conci-

SUPPLÉMENT. toyens, il faudroit les épargner, ... il faudroit mourir pour eux ... (*).

Cependant les Mikimaks qui ne faisoient point de harangue, profiterent de l'inaction des Péruviens pour leur lancer une grêle de traits : ils s'approchent de plus en plus : la mêlée s'engage ; dans le moment le prince entrevoit la robe de pourpre de Kankanor dans les derniers rangs des barbares ; il ne doute plus que son amante ne soit captive parmi ces furieux. Arrêtez, s'écrie-t-il ... la voix expire sur sa bouche ; son ame vole au bout de chaque trait lancé : il ne voit ni son armée ni la troupe des sauvages, il ne voit que les habits de Kankanor ; cependant la valeur réglée des Péruviens triomphe de l'impétueuse férocité des Mikimaks ; on les environne de toutes parts ; alors l'armée victorieuse met bas les armes, & les soldats tendent la main avec bonté aux sauvages pour les raf-

(*) Cette harangue n'est guere dans le goût de celles de Tite-Live : elle n'est cependant pas contre nature.

SUPPLÉMENT.

ſurer; ces malheureux dans le premier mouvement de ſurpriſe en font de même. Aza perſuadé que le combat eſt fini, vole dans le rang où il ſuppoſe ſon amante; mais un trait lancé par un Mikimak le renverſe expirant aux pieds de la fauſſe Kankanor. Que vois-je! s'écrie ce prince nageant dans ſon ſang & déſabuſé; objet ſacré de mon amour, je vais te rejoindre chez les morts. . . . Si nos aſſaſſins ſont des hommes, ils ſont plus malheureux que nous. . . .

La mort d'Aza fit reprendre les armes aux Péruviens indignés de tant de perfidie : ils fondirent ſur ces monſtres, en égorgerent un grand nombre & firent les autres priſonniers.

Un citoyen ſe chargea de porter au roi la nouvelle de la mort de ſes enfans, & de la captivité de leurs meurtriers. Le monarque ſoupire un moment; enſuite reprenant ſa fermeté : Qu'on tâche, dit-il, d'humaniſer ces ſauvages; s'ils deviennent vertueux, mes citoyens ſont vengés,... & je retrouve mes enfans.

SUPPLÉMENT.

Suivant l'ordre de Manco, on place les Mikimaks dans une salle du palais ; on leur ôte leurs chaînes, on leur rend leurs armes & on les abandonne un moment à leurs réflexions. Ces malheureux profitent de ce moment de liberté pour tenter d'égorger le roi & de profiter de ses dépouilles : ils percent avec leurs javelines le mur qui les sépare de l'appartement royal ; ils ébranlent les colonnes de l'édifice où ils sont renfermés. Mais le ciel se lassa enfin de voir la scélératesse aux prises avec la vertu ; le mur qui séparoit les Mikimaks du roi fondit sur eux & les écrasa sous ses débris. Le monarque informé de l'attentat & du châtiment, se prosterna du côté de l'Orient.... O soleil, dit-il, j'adore tes jugemens sur ce peuple.... mais s'il avoit pu devenir vertueux!



PARALLELE

ENTRE

DESCARTES

ET

NEWTON

PARALLELE

ENTRE

DESCARTES

ET

NEWTON.

LORSQUE le plus bel-esprit de nos philosophes prononça dans ce siecle l'eloge funebre de Newton, on entendit pour la premiere fois le parallele de ce grand homme avec Descartes ; je viens ajouter quelques pierres au monument que Fontenelle a élevé : qu'on ne s'attende pas à trouver dans cet éloge le ton du panégyrique de Trajan ; quand j'aurois le talent de Pline, je n'emprunterois pas sa plume : les fleurs de l'éloquence sont trop déplacées sur le tombeau des géometres. -- O Archimede, on n'environna point ta tombe de ces inscrip- SUPPLIMENT.

SUPPLÉMENT.

tions faſtueuſes, avec leſquelles l'orgueil des vivans avilit la vertu des morts: mais tu y fis graver une ſpirale, & Cicéron reconnut le monument qui renſermoit ta cendre, au milieu des débris de Syracuſe.

L'éloge de Newton eſt inſéparable de celui de Deſcartes, parce que leurs noms ſont toujours unis dans les faſtes de la philoſophie, & qu'on eſt accoutumé à les voir marcher enſemble à l'immortalité. Deſcartes & Newton! quels noms! Phyſiciens de Rome & d'Athenes, malgré le faſte qui vous environne, que vous êtes petits auprès des deſtructeurs de vos autels!

Deſcartes & Newton eurent peut-être au même degré ce génie créateur qui voit d'un coup-d'œil tout l'enſemble des êtres; cet heureux enthouſiaſme pour le travail qui permet au philoſophe de parcourir le tronc immenſe de la nature juſques dans ſes dernieres ramifications; & cet eſprit d'analyſe qui, opérant à l'égard des ſciences comme la chymie à l'égard

SUPPLÉMENT.

des corps hétérogenes, les décompose pour les ramener à leurs principes primitifs. Comme il n'y a point d'enfance dans les grands hommes, ils étonnerent le monde au premier pas qu'ils y firent. Descartes trouva au college sa fameuse Analyse, & Newton n'avoit pas vingt-quatre ans, quand il inventa le calcul de l'infini.

Newton se rencontra avec Descartes, & peut-être avec la nature, dans l'art de simplifier la physique élémentaire. Il est beau de voir Newton déduire d'un seul théorème la marche des astres, & Descartes, avec trois regles de méchanique, construire l'édifice de l'univers.

Les deux philosophes étoient initiés dans le peu de physique qui nous reste des premiers âges : mais ils aimoient les ouvrages de l'antiquité, sans les mettre à contribution ; & on voit qu'ils les citent plus dans le dessein de les louer, que dans celui de s'autoriser de leur suffrage. Ils supposent quelquefois des découvertes antérieures, & sur cette base ils placent avec confiance les leurs propres, comme sur

SUPPLÉMENT.

les débris d'anciens monumens du capitole, un architecte tel que Michel-Ange osa élever des arcs de triomphe qui les effacent.

Tous les deux ont enfin défriché avec un égal succès les landes de la haute géométrie. Le calcul de l'infini & les loix de la gravitation ont été trouvés par le mathématicien Anglois: la méthode des indéterminées, la regle pour trouver plusieurs moyennes proportionnelles, l'opération sur la trisection de l'angle, & une grande partie de la théorie des courbes sont dues à la pénétration du géometre François; & je m'étonne que le nom des inventeurs ne soit pas resté à leurs découvertes, comme le nom de Diocles est resté à sa Cissoïde, & celui d'Archimede à sa Spirale; c'est par la même bizarrerie du sort que Vespuce donna son nom au Nouveau-Monde, dont Colomb avoit fait la découverte.

Il faut bien, puisqu'il y a des bienfaiteurs du monde qu'il y ait aussi des ingrats. Quand on s'est lassé de disputer à Descartes & à

Newton leurs découvertes, on les a blâmés d'en avoir borné le nombre : on a fait un crime à ceux qui ont amené dans l'Europe la révolution qui l'a tiré de la barbarie, d'avoir laissé quelques vérités à découvrir à leurs successeurs ; mais c'est reprocher à Montagne de n'avoir pas écrit l'Esprit des loix, & à l'auteur de Cinna de n'avoir pas fait Athalie.

On a troublé la cendre du créateur de la gravitation & de l'inventeur de la rêverie ingénieuse des tourbillons, en les accusant d'avoir été systématiques : mais ce reproche qui tend à affoiblir l'autorité de leurs ouvrages, ne peut que relever l'idée que la postérité a prise de leurs personnes.

Qu'un auteur froidement exact se traîne en rampant à la suite de quelques vérités qu'il entrevoit ; il a droit à mon estime, puisqu'il a voulu m'éclairer : mais qu'un homme de génie dirige son essor loin de nos foibles intelligences ; qu'il place au-dessus des principes, & réunisse sous un seul point de vue tout le système des

SUPPLÉMENT.

êtres ; je dois mesurer mon enthousiasme à l'élévation de son vol ; je dois encore moins admirer la colombe dans l'égalité de sa course que l'aigle dans ses chûtes.

Un systême peut, quand il est adopté par des enthousiastes, retarder le progrès de nos connoissance ; mais pourquoi dégraderoit-il son auteur ? il est toujours beau d'agrandir la sphere de ses idées, de se placer à la source de tout, & de croire tenir avec la nature l'extrêmité de la chaîne qui lie l'infini avec les intelligences créées ; Platon, Tacite, Leibnitz & Bacon (*) ont tous été systématiques ; & s'ils se sont égarés, c'est peut-être moins la faute de ces grands hommes que celle de l'humanité.

(*) Ce Platon qui écrivit sur le monde intellectuel, comme Homere eût écrit sur l'Iliade après l'avoir composée ; ce Tacite qui lut dans l'ame scélérate de Tibere tous les crimes politiques qu'il ensevelissoit dans sa retraite obscure de Caprées. --- Ce Leibnitz qui parle des ouvrages de Dieu comme s'il eût assisté à la création. --- Ce Bacon enfin qui ne pensa que d'après lui même, & qui osa mettre dans son testament : *je legue mon nom & mes écrits à la postérité, car mon siecle ne me connoît pas.*

J'avoue que le syſtême des tourbillons ne paſſe plus que pour un roman ſublime, qui fait honneur à l'eſprit du philoſophe, ſans faire autorité dans la philoſophie : mais en combattant le pere de la phyſique moderne, qu'on n'oublie jamais qu'avec cette chimere ingénieuſe, il expliquoit le flux & le reflux, les loix de la peſanteur & les plus beaux phenomenes de l'aſtronomie ; que pouvoit-on faire de mieux dans un tems où la philoſophie ne pouvoit prévoir les expériences ſubtiles des Roëmer, des Picard & des Bradley ſur la propagation de la lumiere ? où le téleſcope de Caſſini n'avoit point fait preſſentir le pouvoir de la lune ſur l'océan, & où on ignoroit totalement la théorie ſublime des forces centrales ? Les tourbillons ſont un échafaud avec lequel Deſcartes a commencé la conſtruction d'un vaſte édifice; la phyſique moderne eſt venue, elle a adopté une partie de l'édifice, & elle a rejeté l'échafaud.

SUPPLÉMENT.

La défenſe du ſyſtême de Newton eſt plus

SUPPLÉMENT.

ſimple encore; quand même, ce qui eſt bien loin d'être prouvé, la gravitation ne ſeroit qu'une qualité occulte, on devroit encore l'adopter en faveur de tant de phénomenes dont elle nous a procuré l'intelligence : c'eſt par ſon ſecours que Newton a calculé la maſſe des aſtres & les loix de la peſanteur dans les globes inacceſſibles qui nous environnent; ſans elle il eut méconnu la fameuſe période de la préceſſion des équinoxes, le cicle lunaire, la révolution des apſides de la lune, & la courſe elliptique des planetes; ſans elle il n'eût point été aſtronome, il n'eût point été Newton.

Mais ſi Deſcartes & ſon rival ſe rapprochent par tant de traits, d'autres en auſſi grand nombre ſervent à établir entr'eux des limites éternelles.

Deſcartes, né avec une imagination impétueuſe ſe crut, comme les deſpotes de l'Aſie, au-deſſus des loix qu'il créoit : Newton, né avec un jugement profond, imita les monarques de l'Europe, & ſe ſoumit aux loix qu'il impoſoit

posoit ; le premier voulut asservir la nature à ses idées ; le second aima mieux régler les siennes sur les idées sublimes de la nature : un enchanteur crée avec sa baguette un temple aërien, & voilà Descartes ; Michel-Ange voit à ses pieds une carriere de marbre, & s'en sert pour construire la basilique de Saint-Pierre, & voilà Newton.

SUPPLÉMENT.

Descartes devint un métaphysicien profond, en oubliant ce qu'il avoit appris de la métaphysique de son tems ; il égala en anatomie Galien & Vésale, & ne les étudia pas ; il se fit le premier géometre de son siecle sans le secours des Vietes (*) & des Euclides ; parce qu'il est plus aisé à un génie supérieur de créer une science, que de se traîner lentement sur les pas de ceux qui l'ont précédé. Newton, moins hardi, étudia les grands hommes pour les effacer ; sans la connoissance des loix de Ke-

(*) Viete est l'inventeur de l'*algebre spécieuse* & de la géométrie des *sections angulaires* : il étoit si éclairé, & son siecle l'étoit si peu qu'il mourut soupçonné de magie.

SUPPLÉMENT.

pler (*), il eût peut-être ignoré la théorie des forces centrales : les expériences de Boyle lui apprirent à analyser la lumiere ; peut-être même que les défauts des tourbillons de Descartes lui firent naître l'idée admirable de la gravitation universelle. Ces grands hommes marcherent avec le même feu à la recherche de la vérité ; mais l'un étoit armé des connoissances philosophiques de tous les âges, l'autre

(*) La fameuse regle de Kepler, que le quarré d'une révolution d'une planete est toujours au quarré des révolutions des autres planetes, comme le cube de sa distance est aux cubes des distances des autres au centre commun ; cette fameuse regle, dis-je, confirme les découvertes Newtoniennes sur la gravitation : j'ajouterai même, sur la foi de l'historien de l'académie, qu'à la rigueur il ne seroit pas impossible que Newton la connût avant de composer ses principes : le philosophe Anglois auroit alors changé le nom de force centrifuge en celui d'attraction, & son calcul ne seroit établi que pour travestir la regle de Kepler. --- Voyez Fontenelle, théorie des tourbillons, tome IX de ses œuvres, pages 112, 277 & 278.

Si cette observation est juste, il est constant que Kepler avoit la clef du systême des cieux ; mais elle étoit inutile entre ses mains : Newton est venu, & s'en est servi pour surprendre les secrets de la nature.

ofoit y fuppléer par les fiennes : Defcartes eft l'atlas de la fable, qui foutenoit de fes feules forces le poids du ciel : Newton reffemble davantage à cet Encelade, qui entaffoit Offa fur Pelion pour l'efcalader. SUPPLÉMENT.

O vous, qui honorez la cendre des grands hommes qui repofent à Weftminfter d'un culte exclufif, ne craignez pas que la main d'un étranger vienne fanner les guirlandes dont vous chargez la tombe de Newton! Je ferai moi-même Anglois quand il ne faudra que louer le premier de vos philofophes : oui, Newton a opéré une révolution parmi les êtres qui penfent ; il a été le Colomb d'un nouveau ciel ; il a appris aux aftronomes qui n'étoient que poëtes à être calculateurs ; il a créé les Halley, les Bouguer & les Maupertuis : cependant Defcartes a plus fait encore, il a créé Newton.

Defcartes ne dut fa gloire qu'à lui-même ; Newton dut la fienne & à lui-même & à fon rival : on admira d'abord beaucoup plus le

SUPPLÉMENT.

philosophe de Londres, parce que personne ne l'entendit : on venta beaucoup moins le nôtre, parce que tout le monde l'entendit, ou crut l'entendre ; ainsi ce grand homme fut d'abord mal jugé, parce qu'il nous avoit trop bien appris à juger. Newton fit beaucoup d'enthousiastes, ce qui ne fait l'éloge que de l'auteur; Descartes fit peu d'enthousiastes & beaucoup d'éleves, ce qui fait l'éloge & de l'auteur & de l'ouvrage.

Je sais que Newton a analysé la lumiere, tandis que son rival ne l'a fait connoître que par d'ingénieuses rêveries ; je conviens aussi que la gravitation est jusqu'ici la meilleure clef du systême de l'univers ; cependant on doit avouer en même tems que Descartes a porté une lumiere supérieure dans toutes les sciences, tandis que Newton n'a fait que porter la géométrie dans la physique. Descartes, hardi astronome, profond géometre, métaphysicien subtil, moraliste sublime, étoit toujours le même, quelque science qu'il em-

braſſât (*) : Newton ceſſe d'être Newton quand il commente l'Apocalypſe.

Je ne doute point que le caractere des nations parmi leſquelles ces deux grands hommes ont pris naiſſance, n'ait auſſi influé ſur l'idée de leur mérite : l'Anglois qui fait l'apothéoſe de tous ſes grands hommes, comme l'ancienne Rome faiſoit celle de tous ſes empereurs ; l'Anglois, dis-je, a pu décerner à Newton le culte du fanatiſme (**) ; le François, qui met au nombre de ſes citoyens tous les ſages de l'univers, a offert à Deſcartes le culte de la raiſon : ainſi le jugement de Londres pourroit n'être que le jugement de Lon-

(*) Deſcartes étoit univerſel ; il joignoit même les arts d'agrément aux ſciences profondes. La raiſon chez lui eſt preſque toujours embellie des graces de l'imagination : ſouvent on eſt ſurpris, à la lecture de ſes ouvrages, de voir une comparaiſon ingénieuſe à la ſuite d'un calcul hériſſé d'algebre : ce grand homme avoit fait une étude ſi profonde de la nature, qu'il la trouvoit ſans ceſſe ſous ſa plume ; il peignoit avec plus de facilité que les autres n'écrivent.

(**) Je pourrois juſtifier cette aſſertion en rapportant l'épitaphe que le plus grand poëte de l'An-

SUPPLÉMENT.

dres, & celui de Paris eſt peut-être le jugement de l'univers.

Newton joignit toute ſa vie la philoſophie pratique à la philoſophie ſpéculative ; & il parvint à une extrême vieilleſſe ſans avoir connu la fougue impétueuſe des paſſions, parce qu'il employa à connoître le tems que nous perdons à jouir, & que toujours maître de lui-même, il aima mieux étudier l'homme que de le dégrader.

Deſcartes, de ce côté, eſt bien inférieur à Newton ; ſi les loix de la vérité étoient moins

gleterre a faite en faveur de Newton : que les hommes ſans préjugé la liſent & me jugent.

Epitaphe deſtinée au chevalier Newton, dans l'abbaye de Weſtminſter.

Iſaacus Newtonus
Quem immortalem
Teſtantur tempus, natura, cœlum :
Mortalem
Hoc marmor fatetur.

La nature & les loix de la nature étoient cachées dans le ſein de la nuit ; Dieu dit : *que Newton ſoit, & la lumiere parut.* Voyez Œuvres de Pope, tome II. page 444.

ſéveres, & ſi quelques taches dans un corps lumineux pouvoient effacer la pureté de ſes rayons, je jeterois ici un voile officieux ſur les foibleſſes de cet homme célebre; foibleſſes qui tiennent à l'humanité, mais qui ne déshonorent pas moins le philoſophe aux yeux de la raiſon :... déjà l'on me prévient, on ſe rappelle l'engagement illégitime qui retint quelque tems l'Hercule de la philoſophie aux pieds d'Omphale, & l'on rougit de reconnoître le pere de Fraucine dans le vainqueur d'Archimede & le rival de Newton.

SUPPLÉMENT.

Mais n'arrêtons pas notre vue ſur les fautes d'un grand homme, fautes qu'il a effacées en les avouant; examinons plutôt quels honneurs ont reçu de leur vivant des philoſophes qui ont tant mérité de l'humanité.

Je n'aurai point à rougir pour ce ſiecle, en racontant ce qu'il a fait pour Newton; cet homme de génie, tranquille au ſein de ſa patrie, vit ſes ſyſtêmes s'établir à leur naiſſance; ſon livre des principes fut regardé dans l'Europe

SUPPLÉMENT.

comme le livre par excellence, avant même que le petit nombre de géometres qui pouvoient l'entendre, pussent vérifier la justesse de ses calculs.

Descartes, au contraire, trouva mille contradictions dans son siecle; le ciel de France ni celui de Hollande n'eurent jamais pour lui de sérénité : il fut d'abord méprisé pour avoir découvert la vérité, & persécuté ensuite pour avoir voulu en faire part au genre humain; les Vanini de son tems le firent passer pour un homme crédule; & ce qui doit moins étonner encore, les superstitieux le dénoncerent aux tribunaux comme athée; tant le fanatisme est aveugle sur le choix de ses ennemis! tant le scélérat qui calomnie a de forces contre le sage qui lui pardonne! tant l'insecte qui pique a de prises sur le philosophe qui pense!

Si plusieurs des chef-d'œuvres de Descartes sont mutilés, si d'autres même n'ont jamais vu le jour, les ennemis de la philosophie doivent en remercier le tribunal terrible de l'inquisition,

qui exerçoit alors dans la moitié de l'Europe ſon ſanglant deſpotiſme : notre philoſophe, de ſa retraite de Déventer, voyoit ſans ceſſe les flammes qui dévoroient à Florence les écrits de Galilée, & il trembloit à chaque inſtant que des miniſtres d'un Dieu de paix ne vinſſent, un glaive ſacré à la main, le punir d'avoir eu raiſon en phyſique.

Mais quelle eſt l'ame vulgaire qui oſeroit tirer des triomphes de Newton, la preuve de ſa ſupériorité ſur Deſcartes ? Ignore-t-on que l'apanage de tout ce qui eſt grand, eſt d'être perſécuté ? La philoſophie gémit encore des chaînes d'Anaxagore, de la mort de Socrate, & du cachot où ſe rétracta Galilée. Les muſes n'oublieront jamais qu'Homere ne trouva de patrie que quand il ne fut plus ; que Milton vécut pauvre & obſcur, ſans ſe douter qu'il avoit du génie, & que le Pindare de la nation, flétri par ſes concitoyens, périt en exil à Bruxelles. Les arts ſe plaignent de la deſtinée

SUPPLÉMENT.

fatale de cette foule de grands hommes qui les ont cultivés, depuis Orphée déchiré par les Bachantes, jusqu'à Le Moine, qui se perça de son épée, & Pergolese, que ses rivaux empoisonnerent. Oui, Descartes fut persécuté; mais ses malheurs sont le sceau de son génie & le monument de sa gloire : si même dans la suite des âges, ses écrits & ceux de son rival venoient à être anéantis, & que la postérité ne connût les deux philosophes que par la mémoire de leur vie, les persécutions que Descartes eut à subir suffiroient pour établir sa supériorité. Le sage qui a blanchi sur l'étude du cœur humain, diroit alors aux habitans de la Grande-Bretagne : « ô Anglois, ou vos ancêtres furent » plus que des hommes, ou Newton est inférieur à Descartes ! »

A Dieu ne plaise que je déprime Newton, même en louant son rival. Newton fut le plus grand philosophe de son siecle; le prisme en main il osa le premier faire l'anatomie de la

lumiere ; & en soumettant les astres aux loix invariables de ses calculs, il arracha à la nature le bandeau qui la couvroit depuis la naissance des âges ; l'Europe entiere a adopté ses expériences, & le petit nombre même de ses adversaires ne combat son systême qu'en admirant son génie : ainsi ce grand homme n'a plus rien à redouter des jugemens détracteurs de l'envie, & il peut se reposer sur la main lente du tems de l'accroissement de sa gloire : semblable à cet Homere, dont on voit toujours avec un nouveau respect les rides sublimes, & à qui chaque siecle semble apporter un nouveau titre à l'immortalité.

SUPPLÉMENT.

Mais si ce grand homme ranimoit sa cendre, & que, soulevant le marbre du tombeau où il est enseveli à côté de ses rois, il parut en cet instant à nos yeux, il diroit avec cette candeur si naturelle au génie . . . « O Descartes ! ô mon maître ! ô toi que j'ai com- » battu quelquefois, & que j'ai toujours

SUPPLÉMENT.

» admiré ! nous avons tous les deux consacré » notre vie à la recherche de la vérité ; mes » travaux ont été honoré de quelques succès, » j'ai fait quelques découvertes, j'ai éclairé » mon siecle, qui m'éclairoit à son tour ; » mais toi, par quel art as-tu civilisé des bar- » bares ? comment as-tu pu faire entendre la » voix paisible de la raison, lorsque le préjugé » tonnoit dans l'école, que l'envie murmuroit » sourdement à tes côtés, & que le glaive du » fanatisme étoit suspendu sur ta tête ? Je te » vois franchir le cercle etroit des petites idées » de ton siecle, t'armer toi seul de toutes les » forces de l'esprit humain, & tracer au monde » philosophique une route nouvelle. Tu t'es » trompé, sans doute, mais tes erreurs mêmes » portent une empreinte respectable. Homme » sublime, tu as ouvert une carriere où l'on » ira plus loin que toi ; mais le poids de ta » grandeur écrasera jusqu'aux philosophes qui » tenteront de te faire oublier. »

Ainsi parleroit sans doute Newton, & un pareil hommage justifieroit aux yeux de l'Europe l'idée que l'Angleterre s'est formée de sa supériorité.

SUPPLÉMENT.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME VII.

LIVRE IV.

LIVRE IV.

Fin de la Table.




GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart